

2014



Jésuites



SOCIETAS
SOCIETAS





En couverture

Étreinte fraternelle entre le pape François et le P. Adolfo Nicolás, Préposé Général de la Compagnie de Jésus, le 17 mars 2013, quelques jours après l'élection du P. Bergoglio. « La rencontre, a dit le père Nicolas, a été caractérisée par de la joie, sérénité, et compréhension réciproque sur le passé, le présent et l'avenir ».

Publié par la Curie Generalice de la Compagnie de Jésus
Borgo Santo Spirito 4 – 00193 Roma, Italia
Fax: 06-698-68-280 – Tel. (+39) 06-698-68-289
E-mail: <infosj@sjcuria.org>

Éditeur: Giuseppe Bellucci S.J.
Secrétariat: Marina Cioccoloni, Caterina Talloru
Conception graphique: Gigi Brandazza
Imprimerie: Mediagraf S.p.A. Padoue
Septembre 2013



2014

Jésuites

Annuaire de la Compagnie de Jésus

Index



PRÉSENTATION	
<i>Giuseppe Bellucci S.J.</i>	6
Entre jésuites : de l'Archevêque Bergoglio au Pape François	
<i>Álvaro Restrepo S.J.</i>	7
2014 Le restauration de la Compagnie.....	11
HISTOIRE	
La Compagnie de Jésus dans la tourmente	
<i>Sabina Pavone</i>	12
La suppression : un défi historiographique	
<i>Martín M. Morales S.J.</i>	16
Le calvaire des jésuites espagnols	
<i>Pedro Miguel Lamet S.J.</i>	20
Les jésuites exilés dans les Etats Pontificaux	
<i>Arturo Reynoso S.J.</i>	25
Les premiers pas vers la restauration	
<i>Paul Oberholzer S.J.</i>	29
La survie dans la Russie Blanche	
<i>Marc Lindeijer S.J.</i>	32
L'activité des jésuites dans l'Empire de Russie	
<i>Marek Ingot S.J.</i>	36
La spiritualité jésuite durant la suppression	
<i>Michael W. Maher S.J.</i>	40
La Compagnie entre continuité et discontinuité	
<i>Robert Danieluk S.J.</i>	44
Les missions : Retour aux ruines jésuites	
<i>Martín M. Morales S.J.</i>	48
Inde et Asie : le retour après la suppression	
<i>Délio Mendonça S.J.</i>	53
La mission chinoise sans les jésuites	
<i>Nicolas Standaert S.J.</i>	57
La mission des jésuites en Afrique	
<i>Festo Mkenda S.J.</i>	61
Débuts de la nouvelle Compagnie	
<i>Miguel Coll S.J.</i>	65
Saint Pignatelli médiateur et guide	
<i>José A. Ferrer Benimeli S.J.</i>	69
Le Père Général J-P Roothaan	
<i>Jorge Enrique Salcedo Martínez S.J.</i>	73

Dans ce numéro

Canada, le retour des jésuites en 1842
Jacques Monet S.J...... 76

La Compagnie du 21ème siècle
Giuseppe Bellucci S.J...... 80

DU MONDE DES JESUITES

ITALIA: La Civiltà Cattolica
Antonio Spadaro S.J...... 87

450 ans en cheminant avec Ignace
Augusto Reggiani..... 90

BELGIQUE: La petite bibliothèque jésuite
Guillaume Nadège..... 94

Le travail en réseau dans la Compagnie
Daniel Villanueva S.J...... 96

AMERIQUE LATINE : Haïti, une histoire à raconter
Alejandro Pizarro S.J...... 99

AMERIQUE LATINE : Passionnés par la création
Alfredo Ferro S.J...... 103

FRANCE : Loyola XXI
Alexandra Boissé..... 107

INDIE : Un chemin de croix inspiré par l'art indien
Jose Panadan S.J...... 111

INDIE : Une école polytechnique au pays des Adivasis
Louis Francken S.J...... 114

ESPAGNE : Chemin ignacien
José Luis Iriberry S.J...... 117

ESPAGNE : Le Jour de Saint Ignace
Lluís Magriñá S.J...... 121

TIMOR EST: Une fenêtre ouverte sur l'avenir
Karen Goh..... 124

BRESIL : L'équipe mobile d'Amazonie
Fernando López S.J...... 128

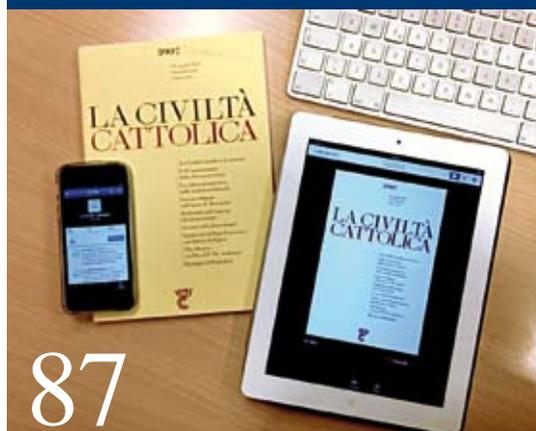
PARAGUAY : Les anciennes 'Reductions' reviennent à la vie
Alberto Luna S.J...... 133

POLOGNE : La jeunesse adore "Magis"
Andrzej Migacz S.J...... 136

INDIE : Réduire la puissance de la tour ou la supprimer
John Rose S.J...... 139

PAGE PHILATÉLIQUE

Marina Cioccoloni..... 142



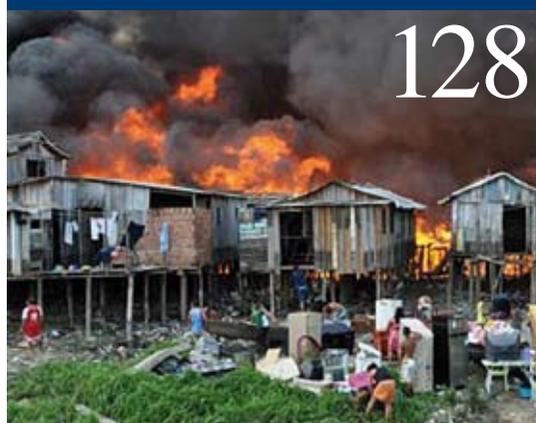
87



99



117



128

Présentation

Giuseppe Bellucci S.J.

Chers amis et confrères,

L'*Annuaire 2014* a un caractère très particulier. Comme vous pouvez le voir, il est consacré en grande partie à la commémoration des 200 années du rétablissement de la Compagnie de Jésus par le Pape Pie VII, le 7 août 1814, par la Bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum*. Le Pape, qui déjà en 1801, un an après son élection, avait donné son approbation à l'existence de la Compagnie à l'intérieur des frontières de la Russie, avait ensuite étendu la même autorisation en 1804 au Royaume des Deux Siciles. Il s'était décidé à accomplir ce pas « parce que nous nous sentirions coupables d'une faute très grave au regard de Dieu si, face aux grands besoins universels nous ne voulions pas nous servir de ces aides salutaires que Dieu nous présente, grâce à sa Providence singulière, et si nous, placés dans la barque de Pierre, agitée et bouleversée par de fréquents orages, nous rejetions les rameurs expérimentés et capables qui se présentent spontanément à nous pour briser les effets de ces vagues qui à tout instant nous menacent de naufrage et de ruine ».

Après ce préambule il ajoute : « Nous ordonnons et décidons que toutes les concessions et facultés que nous avons déjà données pour l'Empire russe et le Royaume des Deux Siciles, soient maintenant étendues, comme nous les étendons vraiment, à tout notre Etat ecclésiastique, et également à tout autre Etat et autorité ».

Le Père Général Adolfo Nicolás, dans sa lettre du 1^{er} janvier 2012, invitait les jésuites à réfléchir à cette date, en ajoutant : « Toute date importante du calendrier permet de s'arrêter pour réfléchir et tirer des enseignements. Nous pouvons être reconnaissants pour ce que nous avons reçu, nous pouvons nous rappeler tout ce que nous avons découvert, nous pouvons perfectionner nos manières d'être serviteurs de la mission du Seigneur et, si nécessaire, nous pouvons nous repentir pour nos manquements. Apprendre du passé est l'une des façons de reconnaître notre place dans l'histoire du salut comme compagnons de Jésus, ce Jésus qui rachète toute l'histoire humaine ».

C'est dans cet esprit que nous regardons le passé à travers la série d'articles des pages suivantes, après avoir dûment rendu hommage au Pape François, notre premier frère appelé à gouverner l'Eglise universelle comme Pape.

Dans les divers articles concernant l'année 2014, provenant tous de personnes compétentes et spécialisées dans leur secteur, nous avons voulu porter un regard sur les raisons qui ont conduit à la suppression de la Compagnie en 1773, aux épreuves que les jésuites expulsés de divers pays ont dû affronter, et à la survie de la Compagnie en Russie Blanche, avec une référence particulière à certains personnages clés qui ont cherché à rassembler les jésuites dispersés et ont contribué à la reconstitution de l'Ordre, comme par exemple saint Joseph Pignatelli. Nous avons voulu porter une attention particulière aux Missions de la Compagnie dans divers continents, pendant la suppression et à leur reprise tout de suite après la reconstitution.

Il n'a pas été facile de faire un choix des sujets à traiter et nous sommes bien conscients des limites de cette entreprise et aussi des répétitions présentes çà et là, étant données la diversité des auteurs et leur provenance. Nous souhaitons cependant que les pages de l'*Annuaire* aident et encouragent les lecteurs dans cette réflexion et cet apprentissage dont parle le Père Général dans la lettre citée ci-dessus.

Je profite de l'occasion pour souhaiter à nos lecteurs et amis un Bon Noël et une heureuse année nouvelle, riche en grâces et bénédictions du Seigneur.

Le nouvel Évêque de Rome

Álvaro Restrepo, S.J.

« Le Vatican n'est pas une île. C'est pourquoi, lorsque tant de gens de bonne volonté disent que l'Eglise a besoin d'un bon Pape, ils ne veulent pas que le nouveau Pontife doive être conservateur ou progressiste, de droite ou de gauche. Ce qui importe c'est qu'il soit un homme libre et décidé. Il faut un homme si passionné par l'Evangile qu'il déconcerte tous ceux qui cherchent dans la papauté un homme de pouvoir et de commandement. Le Pape doit se révéler déconcertant. Le jour où le Vatican sera le 'point de rencontre' de tous ceux qui souffrent, ce jour-là l'Eglise aura trouvé le bon Pape dont elle a besoin » (*José María Castillo, avant l'élection du Pape François*).

Dès le moment où, par le « bouche à oreille », on sut en Colombie que j'avais été provincial d'Argentine et que, par conséquent, j'avais traité en diverses occasions avec celui qui était alors archevêque de la capitale, Jorge Mario Bergoglio, l'actuel Pape François, les moyens de communication colombiens ne cessèrent pas d'appeler.

Entre jésuites : de l'Archevêque Bergoglio au Pape François

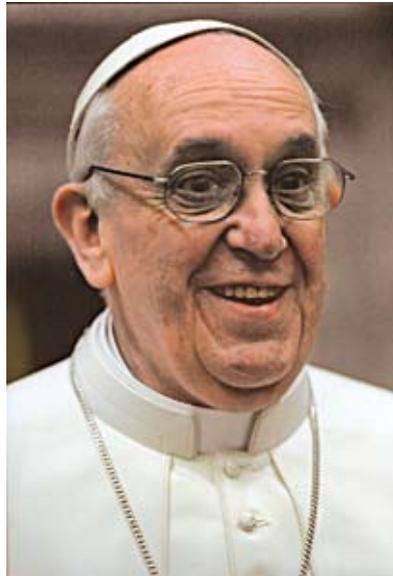
« Une fois, un de nos étudiants lui demanda conseil pour son apostolat avec les plus nécessiteux. Sa réponse reflète une profonde expérience pastorale: « Visite fréquemment les pauvres, fais-toi proche d'eux, regarde comment ils vivent et comment ils partagent généreusement le peu qu'ils ont ».

On a beaucoup écrit à propos du Pape François. Je me propose de ne partager avec les lecteurs de l'*Annuaire* que certaines choses dont je me souviens encore avec admiration et reconnaissance. J'ai trouvé le chemin tracé dans les *Exercices spirituels de Saint Ignace* (*Exercices de*

13 mars 2013: premières salutations du pape François depuis la loge centrale de Saint-Pierre à la foule rassemblée sur la place.



Pape François



Quelques images caractéristiques du pape François: la chaleureuse et fraternelle rencontre avec son prédécesseur Benoît XVI; en train de signer un document; le visage souriant et la caresse à un enfant.



Saint Ignace, numéros 102-109).

J'ai fait la connaissance de Jorge Mario à Rome pendant une réunion internationale de la Compagnie de Jésus. Nous travaillions ensemble la question des Frères (les jésuites non prêtres). Je me souviens d'un choc très positif et profond.

Peu de mois avant que je n'arrive en Argentine pour accomplir le service de Provincial, Monseigneur Bergoglio devenait archevêque de Buenos Aires. Ainsi nous nous rencontrâmes dans la Capitale fédérale et nous avons vécu pendant six ans dans un climat de profond respect et de liberté concernant le travail de chacun.

Ses racines familiales piémontaises et simples m'ont aidé à mieux comprendre les valeurs et le caractère de Jorge Mario. Il est né le 17 décembre 1936 dans le quartier portuaire de Flores. Il a obtenu le diplôme de technicien chimiste. A 21 ans il décide d'être prêtre. Il entre au séminaire diocésain de Devoto alors dirigé par les jésuites. Il est ordonné prêtre dans la Compagnie de Jésus en 1969 et nommé Provincial pour six ans de 1973 à 1979. En 1998, il est nommé archevêque de Buenos Aires.

Il n'aime pas l'ostentation ni la publicité. Il vivait seul dans un modeste appartement de la Curie épiscopale, à côté de la Cathédrale. A part ce détail, je considère inutile d'essayer de le comparer à l'un des Papes du siècle précédent. Il faut traiter cela d'une manière personnelle. Je l'ai trouvé direct et franc, parfois réservé, mais toujours accueillant et fraternel. Nous nous appelions simplement par notre nom en laissant de côté des protocoles inutiles.

On a remarqué son affection sincère pour les pauvres, les malades, les jeunes et les prêtres. Lorsqu'un de ses curés l'informait d'un parent qui avait une santé fragile, Jorge Mario lui proposait de le remplacer dans ses tâches. Je n'oublie pas ses appels téléphoniques pour m'interroger sur la santé des jésuites et me demander de bien vouloir lui faire connaître l'heure qui serait la meilleure pour converser tranquillement et discrètement avec le malade.

Une fois, l'un de nos étudiants lui demanda conseil pour son apostolat auprès des plus nécessiteux. Sa réponse reflète une profonde expérience pastorale : « Visite fréquemment les pauvres, approche-toi d'eux, regarde comment ils vivent et comment ils partagent généreusement le peu qu'ils possèdent. Ensuite, réfléchis et prie. Ce qui leur plaît pastoralement et qu'ils demandent, voilà ce que tu dois faire. »

Les homélies de l'Archevêque chaque 25 mai, fête nationale de l'Argentine, portaient



Dans la chapelle Sixtine juste après l'élection. Le pape en prière.

toujours de l'Évangile. Avec le plus grand respect, mais sans ambiguïté, il prêchait sur ce qu'il était nécessaire de transmettre aux personnes présentes : gouvernants, ministres d'État et au peuple fidèle pour lequel, par ailleurs, les portes de la Cathédrale étaient aussi ouvertes durant la cérémonie. Je me souviens de la force avec laquelle il demanda aux personnes présentes de ne pas discriminer les immigrants des quelques pays limitrophes sous prétexte que beaucoup d'entre eux étaient sans papiers. « Ce sont des fils de Dieu, des personnes, nos sœurs et nos frères. Ce ne sont pas des anonymes, ils possèdent la carte d'identité de leur pays. S'ils immigreront en Argentine, c'est à la recherche de travail, et fréquemment ils assument les travaux les plus durs dont personne ne veut. Leurs salaires, si tant est qu'ils les reçoivent, sont fréquemment misérables. Respectons-les et aidons-les ».

L'interlocuteur saisissait immédiatement la vaste culture et la profondeur spirituelle de Jorge Mario. Diplômé en philosophie et en théologie, il a été professeur de littérature et de psychologie. Il a terminé en Allemagne sa thèse sur Romano

Guardini (Sergio Rubin et Francesca Ambrogetti, *Le Jésuite, l'histoire de François, le Pape argentin*). Son activité pastorale ne gênait pas ses autres tâches de gouvernement. Au contraire, elle les rendait plus compréhensibles et crédibles.

Il ne se contentait pas d'enseigner et de prêcher sur la prière. Il la vivait. Outre les lettres et les écrits de Saint Ignace de Loyola qu'il connaissait parfaitement comme Maître des Novices et comme Supérieur, il lisait et méditait saint Jean de la Croix, Sainte Thérèse de Jésus et le journal spirituel du bienheureux jésuite Pierre Favre. Et nous connaissons son estime pour les Argentins Jorge Luis Borges et Leopoldo Marechal.

Enraciné dans la spiritualité ignatienne, Bergoglio est un homme de discernement. Une fois, je lui ai confié une affaire délicate. Je fus en admiration devant sa réponse : « si ce que tu veux faire vient de Dieu, l'Esprit te le fera sentir intérieurement et fera que tes projets parviennent à bonne fin. Mais si ce que tu cherches ne vient pas de Dieu, ton plan n'aboutira pas ».

L'amour pour la personne de Jésus et la dévotion à la Vierge Marie reviennent sans cesse



habemus Papam

Pape François

dans ses exposés, ses écrits et ses homélies. Saint Joseph a pour Jorge Mario une place spéciale. Ce n'est peut-être pas un simple hasard qu'il ait assumé son pontificat de manière officielle un 19 mars.

Une chaîne de télévision me fit cette demande : que pensez-vous des cinquante premiers jours du pontificat du Pape François ? Je leur ai rappelé que Dieu est *Le Dieu des surprises* (Gerard W. Hughes, S.J.), *Le Dieu toujours plus grand* (Saint Augustin). Je leur ai dit qu'au début j'ai été surpris de recevoir la nouvelle de l'élection du Pape François ; et ceci pour un motif très simple : pour la première fois dans l'histoire, nous avons un Pape latino-américain et jésuite !

Dans l'interview j'ai mis l'accent sur les gestes profondément symboliques du Pape François, gestes qui touchent le cœur des gens. La joie et l'espérance sont une voix commune. Il n'est pas rare d'entendre des personnes qui parlent de réconciliation avec l'Eglise. James Martin, S.J., de l'équipe éditrice de la revue *America*, se demande comment la spiritualité ignatienne pourra influencer – et a

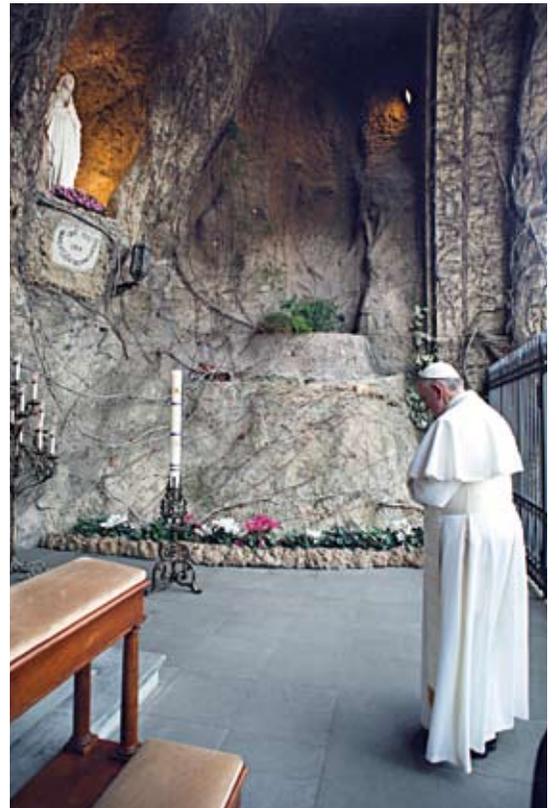
déjà influencé – le pontificat du Pape François. Il indique ces influences chez le nouveau Pape.

Le lendemain de l'élection du nouveau Pontife, le 14 mars, le Père Général des jésuites, Adolfo Nicolás, déclarait ce qui suit : « Au nom de la Compagnie de Jésus, je rends grâce à Dieu pour l'élection du nouveau Pape, le Cardinal Jorge Mario Bergoglio S.J., qui ouvre pour l'Eglise une étape pleine d'espérance.

Tous les jésuites accompagnent par la prière notre confrère et nous le remercions pour la générosité avec laquelle il a accepté la responsabilité de guider l'Eglise en ce moment crucial. Le nom de 'François', par lequel nous le connaissons désormais, évoque pour nous l'esprit évangélique de sa proximité envers les pauvres, son identification avec le peuple des petits et son engagement pour le renouvellement de l'Eglise. Dès le premier moment où il s'est présenté devant le peuple de Dieu il a témoigné de façon visible de sa simplicité de cœur, de son humilité, de son expérience pastorale et de sa profondeur spirituelle ».

Traduction de Yves Morel, S.J.

Le regard souriant du pape en train de saluer la foule à bord de sa « papamobile » lors d'une audience générale sur la place Saint-Pierre. A droite, l'hommage à la Vierge de Lourdes dans les jardins du Vatican.



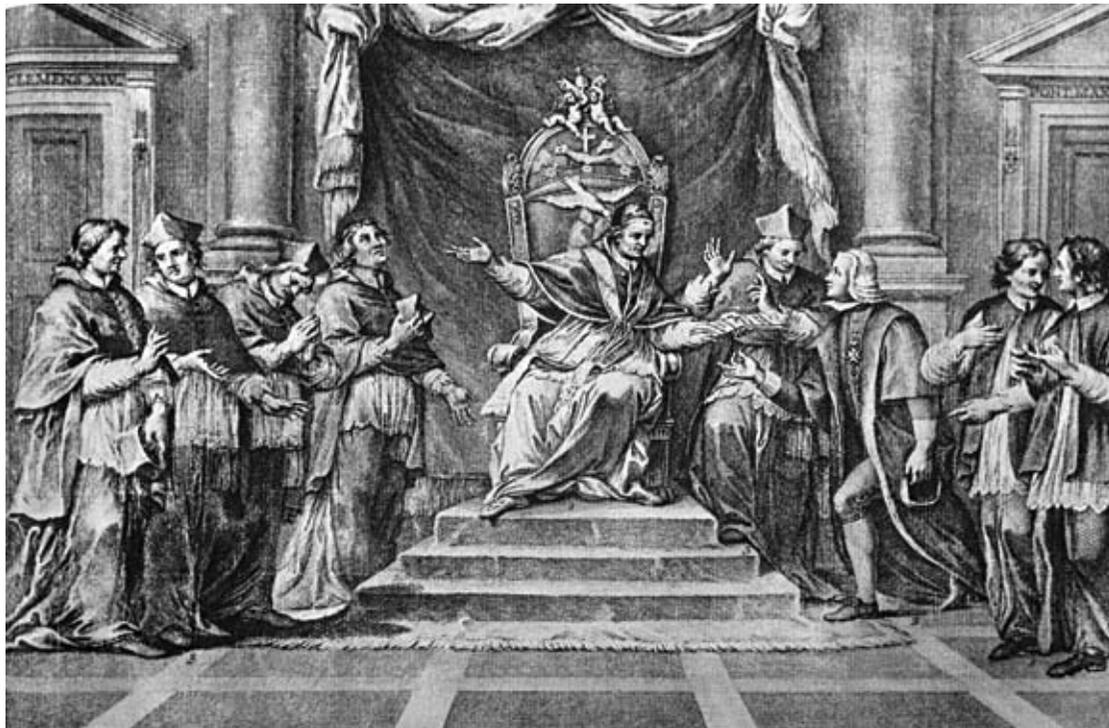
Ci-contre, le pape Pie VII, le 7 août 1814, publiant le document qui rétablira la Compagnie de Jésus dans le monde entier. Eu-dessous, le logo représentatif de toutes les initiatives de cette année centenaire.



Avec ferveur
et un élan renouvelés

« Toute date importante du calendrier permet de s'arrêter pour réfléchir et tirer des enseignements. Nous pouvons être reconnaissants pour ce que nous avons reçu, nous pouvons nous rappeler tout ce que nous avons découvert, nous pouvons perfectionner nos manières d'être serviteurs de la mission du Seigneur et, si nécessaire, nous pouvons nous repentir pour nos manquements. Apprendre du passé est l'une des façons de reconnaître notre place dans l'histoire du salut comme compagnons de Jésus, ce Jésus qui rachète toute histoire humaine... Je vous invite à commencer à réfléchir sur un important anniversaire que nous célébrerons : la commémoration du 7 août 1814, jour où Pie VII rendit publique la bulle pontificale *Sollicitudo omnium ecclesiarum* par laquelle il restaura la Compagnie dans le monde entier ».

7 août 1814



Le pape Clément XIV présentant à l'ambassadeur espagnol le bref *Dominus ac Redemptor*, par lequel il supprime la Compagnie de Jésus.

Quand le bref *Dominus ac Redemptor*, émis par Clément XIV le 21 juillet 1773, abolit la Compagnie de Jésus, l'Ordre est déjà en crise depuis des décennies et son rôle culturel et spirituel mis en discussion de divers côtés. Cela dit, il représente encore une grande institution à l'intérieur du panorama catholique non seulement en Europe mais, et surtout dans les missions que les jésuites ont fondées dans le Nouveau Monde et sur le vaste continent asiatique.

Pour comprendre la crise de la Compagnie il nous faut partir du XVIII^{ème} siècle. Nous sommes dans les années Trente, l'époque où s'achève l'affrontement entre les missions jésuites chinoises et indiennes et les Congrégations romaines du Saint Office et Propaganda Fide autour de la pratique enracinée par les missionnaires de la Compagnie de Jésus d'accepter certains rites traditionnels du confucianisme (Chine) et de l'hindouisme (Inde) comme étant des pratiques exclusivement civiles et politiques. Les Congrégations romaines contestaient le caractère licite et l'orthodoxie de tel syncrétisme qui, en dernière instance, remontait à l'usage de l'*accommodatio* théorisée dans *Le Cérémonial du Japon* par Alessandro Valignano et mis en pratique par Matteo Ricci en Chine et Roberto de Nobili

en Inde. Un tel affrontement, qu'alimentaient également de réelles difficultés de communication, prit fin lorsque Benoît XIV condamna définitivement les rites chinois (1742) et les rites malabars (1744).

La condamnation de la méthode évangélisatrice pratiquée en Orient par la Compagnie affaiblit l'univers missionnaire, et le redimensionnement des *Réductions* du Paraguay impliquées dans les heurts coloniaux entre l'Espagne et le Portugal fut mortel et drastique. Tandis que le Traité des Frontières de 1750 cédait à l'empire lusitanien une partie du territoire à l'est du fleuve Uruguay, le gouvernement portugais engageait une lutte serrée contre les sept *Réductions* jésuites pour entrer en possession des terres des missions, faisant alors déloger de là les quelques 29.000 indigènes qui y habitaient. Les jésuites résistèrent vaillamment mais finirent par succomber à la violence des attaquants, sans être vraiment soutenus par la hiérarchie de la Compagnie. Ni le Général Ignazio Visconti (1751-1755) ni le visiteur Lope Louis Altamirano ne comprenaient en effet que la bataille contre les *Réductions* et la condamnation des rites, n'étaient que les signes d'une érosion du consensus envers les jésuites et la première étape d'une stratégie visant à anéantir l'Ordre tout entier.

À la moitié du XVIII^{ème} siècle, la Compagnie est encore l'un des Ordres les plus fournis de l'univers catholique, malgré une position plus en retrait par rapport à celle qu'elle avait retrouvée aux siècles précédents. Bien qu'ayant perdu le

Des années Quarante du XVIII^{ème} siècle à la suppression de 1773 : regard sur la vie et la diffusion de la Compagnie de Jésus durant ces années orageuses.

La Compagnie de Jésus dans la tourmente

Sabina Pavone - Université de Macerata

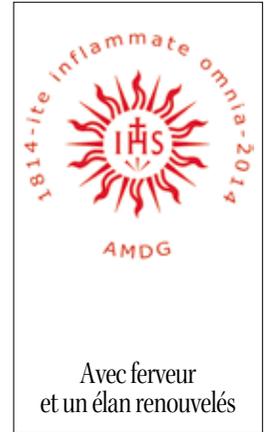
monopole de l'éducation de la classe dirigeante, ses collèges restaient un point de référence et, même après la suppression, on trouvait toujours des jésuites qui travaillaient dans l'instruction. L'attaque du front illuministe contre de la Compagnie de Jésus ne saurait faire perdre de vue qu'au XVIIIème siècle, celle-ci forma encore de grands intellectuels tels que l'astronome et mathématicien Ruđer Josip Bošković (1711-1787), les historiens de la littérature Francesco Antonio Zaccaria (1714-1795), Girolamo Tiraboschi (1731-1794) et Juan Andrés (1740-1817). Même un illuministe comme Pietro Verri (1728-1797) étudia au le fameux collège de Parme, fine fleur du système éducatif jésuite de notre époque moderne.

La vocation intellectuelle de la Compagnie n'est pas restée vivante seulement en Europe. La mission en Chine prospéra malgré les politiques

répressives vis-à-vis des chrétiens, et les jésuites continuèrent à recouvrir des charges de prestige à l'intérieur du Tribunal de la Mathématique à la Cour impériale pendant tout le XVIIIème siècle.

Il faut dire aussi qu'au cours de ce siècle chaque Province, surtout en Europe, prenait progressivement une couleur plus locale : les Provinces polonaises étaient formées surtout de jésuites polonais, les provinces françaises de jésuites français et ainsi de suite. Non que la vocation universaliste de la Compagnie se fut totalement éteinte, mais au fil du temps la mobilité s'était fortement réduite.

Quand Lorenzo Ricci est élu Général, en 1758, la Compagnie de Jésus compte 42 Provinces pour un total d'environ 23.000 jésuites : une réalité donc encore consistante dans l'univers de l'Eglise catholique. Cette année-là les ignaciens subirent leur première attaque des monarchies bourbo-



La condamnation



La tombe du P. Lorenzo Ricci en l'Eglise du Gesù à Rome

Dans la tourmente

Portrait et buste
(dessous) de
Giuseppe Ruggero
Bošcović S.J.
(1711-1787)



niennes.

Le Portugal, dirigé par le marquis de Pombal fut le premier Etat européen à expulser les jésuites de son territoire : accusés de comploter contre le souverain Joseph I, beaucoup d'entre eux furent emprisonnés dans les prisons de Lisbonne. Le plus connu de tous – le père Gabriel Malagrida – fut condamné au bucher après un procès devant l'Inquisition (1761). Un groupe consistant de pères (plus d'un millier) réussit enfin à quitter le pays et, au terme de voyages aventureux, à gagner l'Italie. La communauté la plus importante fut la communauté de Rome, mais un nombre significatif de groupes partit également s'installer à Castel Gandolfo, Tivoli, Frascati, Urbania, Pesaro, Bologne et Ferrare.

En France, la Compagnie fut abolie en 1764, suite au scandale provoqué par la banqueroute du père Lavallette en Martinique (1761) et l'accusation portée contre les jésuites de privilégier le commerce au lieu de s'occuper de direction spirituelle. Les parlements du royaume et celui de Paris en particulier – où s'était créée une union insolite entre les forces gallicanes et jansénistes – demandèrent d'examiner les *Constitutions* et proposèrent aux jésuites de signer les fameux articles gallicans de 1682. De toute évidence, ni le Général Lorenzo Ricci ni le pape

ne pouvaient accepter la demande du gouvernement : se posait donc aux jésuites français (comme cela était arrivé jadis) le problème soit d'obéir aux directives de Louis XV, risquant alors d'être exclus de la Compagnie, soit d'être loyaux au gouvernement central de l'Ordre et au Saint-Siège, renonçant alors de manière définitive à rester en France.

Le roi finit par opter pour la dissolution de l'Ordre dans tout le pays et la France s'aligna sur le Portugal. Un cas à part fut celui de la mission française en Chine, fondée en 1689 quand Louis XIV décida d'envoyer dans l'Empire Céleste cinq pères jésuites (surnommés « les mathématiciens du roi ») pour favoriser les relations et les échanges commerciaux entre les deux puissances. La mission fut considérée comme un fleuron par la monarchie. Même ceux qui, à l'intérieur du parti illuministe, s'étaient battus pour la destruction de la Compagnie, se montrèrent favorables à sa survie, malgré sa suppression en 1773. Un groupe de jésuite resta en effet à la tête de la communauté française jusqu'en 1785, date à laquelle les pères lazaristes prirent la relève des jésuites pour diriger la mission.

L'Espagne fut le troisième pays à chasser les jésuites en 1767. Le gouvernement – dirigé par des hommes comme Nicolás de Azara, Pedro Paulo de Aranda et Pedro Rodríguez de Campomanes – mit en œuvre une série de politiques de nature juridictionnelle et vit dans les jésuites l'ennemi numéro un à combattre dans sa lutte contre les privilèges ecclésiastiques. Le fait qu'une partie du clergé et de la classe dirigeante ibérique aient formées dans des universités dirigées par des Ordres réguliers mineurs, eux-mêmes ennemis des jésuites, ne firent que renforcer ce parti pris.

En réalité la victoire sur les jésuites fut l'unique objectif réellement atteint par le groupe dirigeant, et l'influence de l'Église sur la société ibérique resta intact. Après leur expulsion, les jésuites se reversèrent en masse en Italie, malgré les perplexités du pape lui-même qui, devant les entretenir, craignait une aggravation économique. Les pères de la province de Castille et d'une partie de la province mexicaine s'installèrent à Bologne ; à Ferrare ceux de la Province d'Aragon, le restant de la province mexicaine et ceux du Pérou ; à Imola s'installèrent les jésuites chiliens, à Forlì ceux de la Province de Tolède, à Rimini ceux d'Andalousie, entre Ravenne et Faenza les Pères provenant des Provinces du Paraguay et de Quito. D'autres s'établirent en Ligurie, tandis qu'une poignée de pères arriva à



RUDER JOSIP
BOŠKOVIĆ

S.I.

1711 - 1787



Mort du pape Pie VI survenue au palais de la citadelle à Valence en 1799 (illustration de G. Beys, c.1800).
Dessous, le pape Pie VI, portrait anonyme réalisé à l'occasion de la visite du pape à Vienne en 1782.

Rome, parmi lesquels ceux qui avaient l'intention de sortir définitivement de la Compagnie (777 jésuites espagnols sortirent de l'Ordre entre 1767 et 1773).

Bien qu'entravés par le gouvernement de Madrid, les pères espagnols mirent quelques années à peine à s'enraciner dans la société italienne. Un nombre important de jésuites ibères s'inséra dans les circuits intellectuels de villes comme Rome, Bologne, Ferrare, Rimini, Gênes. Certains d'entre eux enseignaient dans des structures scolaires et universitaires ou étaient employés comme précepteurs et secrétaires par des familles de l'aristocratie. D'autres encore étaient en charge de bibliothèques comme Luciano Gallissà (directeur de la Bibliothèque de l'université de Ferrare), Josef de Silva y Davila (bibliothécaire du cardinal Giuseppe Garampi à Rimini et à Rome, puis directeur de la bibliothèque publique de Città di Castello), Joaquín Pla (directeur de la Bibliothèque Barberini à Rome), Juan Andrés y Morell (bibliothécaire à Mantoue et puis directeur de la prestigieuse bibliothèque Royale de Naples jusqu'en 1815).

En Italie les jésuites furent également expulsés

du Royaume de Naples (1767) et du Duché de Parme (1768) mais ce n'est que quelques années plus tard que le pape Clément XIV finira par céder aux pressions des cours bourbonniennes et émettra le bref *Dominus ac Redemptor*. Divisé en 45 chapitres, le bref était un document curieux qui, de fait, ne portait aucune accusation contre les jésuites, mais parlait plutôt de l'opportunité de les supprimer suite aux perturbations que ceux-ci avaient causées au fil du temps au sein de l'Église (des polémiques théologiques à leur implication excessive dans les affaires politiques, à leur manque d'obéissance aux ordres romains en terre de mission).

Les aspects négatifs tendaient désormais à dépasser les aspects positifs, et la paix de l'Église demandait que la Compagnie soit sacrifiée. Les fruits que le Saint-Siège attendait de cette suppression ne furent en fait pas de longue durée. Si Rome espérait faire taire les puissances européennes et mettre un frein à la sécularisation de la société, très vite l'arrivée de la révolution française montra qu'il ne suffisait pas d'abolir l'Ordre de saint Ignace pour arrêter l'esprit du temps.

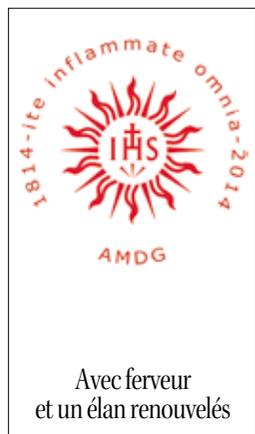
Traduction de Isabelle Construrié



Suppression

La suppression : un défi historiographique

Martín M. Morales, S.J.



La question de la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773, par décision du pape Clément XIV, soulève aujourd'hui encore un grand intérêt. Elle donne l'impression que les récits avec lesquels, le même Ordre, rétabli en 1814, s'est représenté à lui-même et au monde qui le voyait resurgir de ses cendres, ne suffisent pas pour calmer une série d'inquiétudes et de questions. Le retour de fragments du passé mobilise l'historiographie pour laquelle compte non seulement ce qui s'est passé, mais aussi ce qui est en train de se passer. Les questions historiques se placent parmi les urgences du présent.

Dans son ardent désir d'être comparable aux sciences expérimentales, l'histoire du XIX^e siècle a forgé son écriture à travers une sélection d'effets et de causes, a élaboré des enchaînements capables de donner du sens face à une réalité qui était perçue comme de plus en plus complexe. De cette sorte, tandis que des 'faits' s'enchaînent en établissant entre eux des relations causales, un horizon s'établit où l'on place non seulement le passé, mais surtout les événements du présent. Mais pour que l'argumentation causale puisse maintenir sa cohérence, il faut que la chaîne de causes et d'effets réalise une forte sélection et établisse une limite ; remonter autrement la chaîne causale mettrait en danger l'efficacité même du discours.

Selon *l'Imago primi saeculi* (1640), œuvre conçue pour célébrer le premier centenaire de la fondation de l'Ordre, l'existence de la Compagnie avait été annoncée par le prophète Isaïe (chap. 18) dans ces 'messagers' envoyés aux peuples « violents et terribles ». Toutes les souffrances et les contradictions qui s'abattent contre la Compagnie proviennent de l'extérieur. L'évocation de l'origine

divine, d'une part, et l'identification avec la mission salvifique, d'autre part, ont été une manière d'assumer les contradictions non seulement de la Compagnie, mais aussi celles de tout un système social qui a dû affronter des changements radicaux à partir de la moitié du XVII^e siècle.

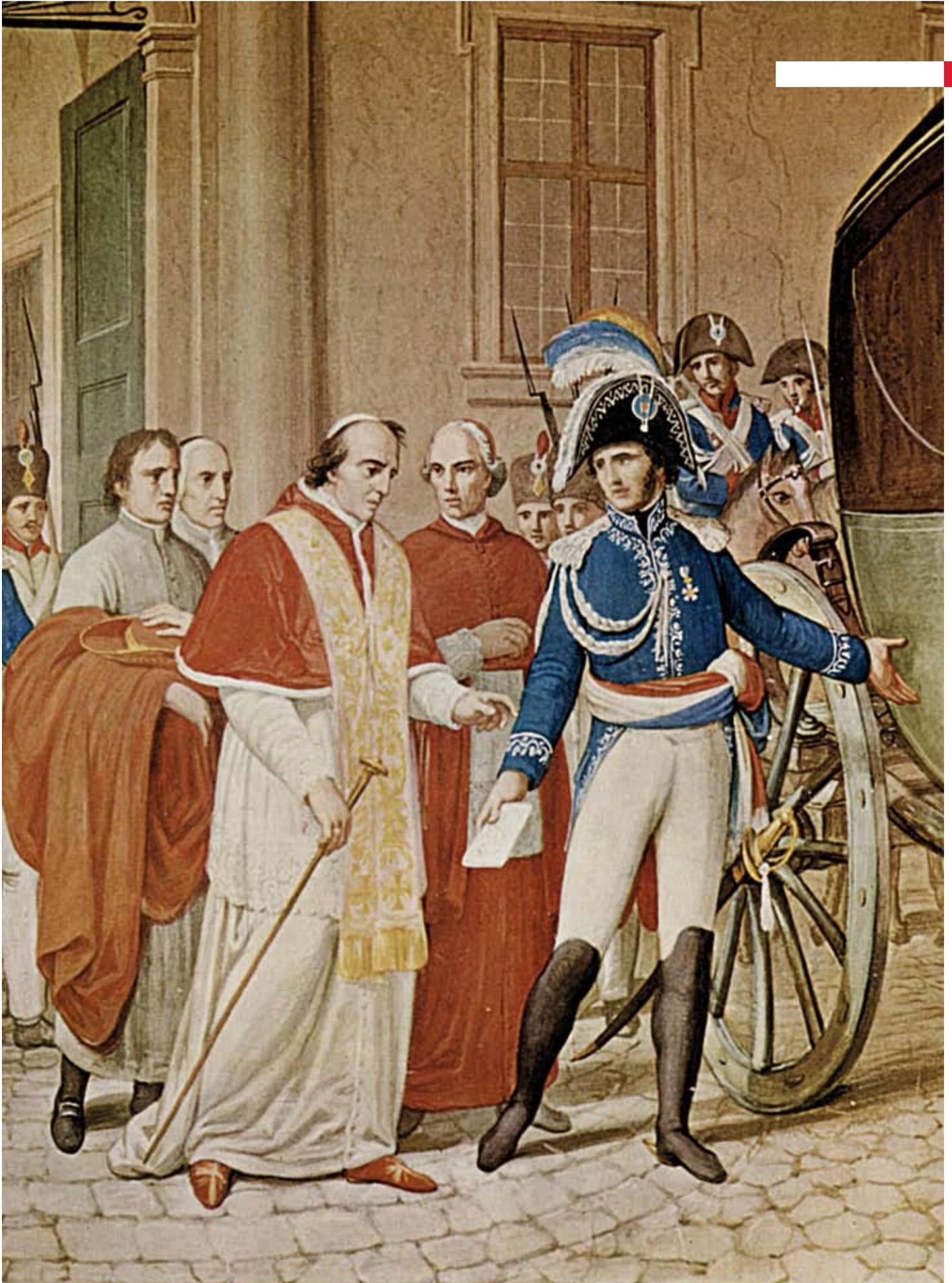
Pendant que dans le texte de *l'Imago* on célébrait le premier centenaire de la fondation, le supérieur général, le P. Muzio Vitelleschi, dans sa lettre consacrée au centenaire de la Compagnie (1639), invitait les jésuites à célébrer dans une direction opposée à celle proposée par *l'Imago*. Selon l'institution du jubilé (*Lévitique* 25,10), le jésuite devait se préparer à fêter le premier siècle en retournant « à la famille d'origine » pour prendre possession de l'esprit d'Ignace de Loyola et de ses compagnons. Le retour aux origines se présente comme une tâche dans les temps de crise et de nouveaux changements. On souhaite proclamer dans la langue du présent les voix qui viennent du passé. Sera historien celui qui, avec honnêteté et habileté, avertira quand à la possibilité de ce voyage et des dangers qu'il renferme, et qui indiquera les approximations et les distances nécessaires.

Dans la première lettre de son gouvernement envoyée à toute la Compagnie (1617), Vitelleschi évoque une série de conflits qui avaient traversé les généralats d'Everard Mercurian et de Claudio Acquaviva. Francesco Sacchini, le second historien officiel de l'Ordre, avait enregistré dans la biographie d'Acquaviva la crise qui s'y était nichée : « Quelques personnes ambitieuses et hautaines qui se disaient fils de la Compagnie, ont provoqué la guerre contre leur mère et essayé de la détruire et de la transformer... pour satisfaire leurs désirs plus mondains que religieux. Ils n'étaient pas des gens ignorants, ils étaient très rusés et en s'aidant des circonstances du moment, opportunes pour les mauvais desseins, et de l'intervention des plus grands monarques... ils ont ourdi un schisme à l'intérieur de l'Ordre et répandu le feu de la désunion. Les provinces craignaient la ruine et, découragées, croyaient qu'il était impossible de résister contre de tels artifices, contre tant de fureur et d'effort, contre une telle puissance. »

Le rapide développement démographique de la Compagnie, plus de treize mille jésuites en 1615, se

Sur la page
ci-contre, l'arrestation
du pape Pie VII.

**« L'innocence de la Compagnie ne fut jamais aussi claire qu'au moment de son abolition et de sa destruction... Ce n'est qu'après son extinction qu'on a pu voir le désordre et l'effondrement des républiques et des royaumes, qui ne se sont pas encore terminés de nos jours »
(P. Johannes Roothaan, 1845)**



La suppression

Une médaille de Clément XIV bénissant et, sur la monnaie dessous, le Christ et Pierre qui éloignent trois jésuites et l'inscription « je ne vous ai jamais connus ; éloignez-vous de moi, vous ouvriers d'iniquité ».

conjuguait avec deux vecteurs qui tendirent le corps institutionnel. La croissance numérique mena à la mission et à l'internationalisation de l'Ordre, mais à un moment où les esprits nationaux se développaient de manière significative. A cette croissance apostolique s'ajouta le mécontentement de ces jésuites qui ont pensé que la Compagnie se dispersait dans l'action au détriment de l'intériorité, que l'*effectus* s'élevait au détriment de l'*affectus*. Dans quelques documents du XVII^e siècle, l'adjectif « étranger » qualifiait non seulement le jésuite qui n'était pas espagnol, mais aussi ces « spirituels » qui plaçaient la contemplation avant l'action.

Dans sa lettre, Vitelleschi rappelait aux jésuites l'impérieuse nécessité de ne pas chercher à gagner des faveurs, intercessions et protections, ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la Compagnie, pour rejeter une fois pour toutes le monstre de la « politique » qui guettait et mettait en danger la vie même de l'institution. Dans le même texte, celui qui était alors le supérieur général rappelait les accusations qui s'élevaient contre les jésuites : orgueilleux, intrigants, qui pensent tout savoir, qui sont davantage politiques et rusés que spirituels. Les inventions, pour le supérieur général, furent une occasion pour faire un examen de conscience et pour exhorter les jésuites à ne pas se glisser dans la Cour, à se consacrer à l'aide des pauvres et des malades, à éviter les oppositions avec la hiérarchie ecclésiastique, à ne pas s'immiscer dans les testaments, à traiter les autres religieux avec respect, à vivre la pauvreté en ne désirant pas être invité à la table des puissants. « S'il est évident pour les autres que nous cherchons les âmes et non la bourse – conclut Vitelleschi –, qui pourra nous accuser d'être des gens intéressés ? »

A la fin du premier siècle de vie de la Compagnie, on perçoit une certaine décadence, plus ou moins généralisée. Le système et le style de gouvernement, surtout après les deux longs généralats d'Acquaviva et de Vitelleschi, soixante-cinq ans à eux deux, fut un des sujets mis en discussion. Quand se réunit la VIII^e Congrégation Générale qui élit Vincent Carafa comme général (1646), Innocent X, se rendant compte d'une série de critiques internes et externes de l'Ordre, imposa à la Congrégation, avant d'élire le général, de traiter

quelques sujets parmi lesquels : la pertinence ou non du généralat à vie ; il serait opportun que le supérieur général visite les provinces et que l'on prenne des mesures pour éviter l'intrusion des jésuites dans les affaires du siècle.

Le paradigme historiographique dominant concevait par conséquent la discipline historique dans sa fonction éminemment exemplaire, son objectif étant de faire briller les vertus et condamner le vice. La vérité qui était en jeu était une vérité morale et non factuelle. De cette manière, les récits de la moitié du XVII^e siècle ont construit un édifice monumental en établissant une relation directement proportionnelle entre les situations que l'on percevait comme conflictuelles et la grandiloquence de la rhétorique baroque. Loin d'être une opération visant à cacher la vérité, l'opération historiographique jésuite de ces années confesse une difficulté à nommer ce qui se présente comme étrange et inquiétant, non seulement dans le corps, mais aussi dans le système social lui-même.

Les actes de la XI^e Congrégation Générale (1661) ont introduit de nouveaux éléments qui révèlent le fleuve souterrain qui coulait tumultueux en dessous de la fabrique de l'histoire. Le P. Juan Pablo Oliva se prononça en faveur d'un exercice plus attentif des revenus des provinces et des collèges, en raison des cas assez nombreux de graves endettements et de malversations. Les fêlures de la morale économique furent l'un des symptômes qu'Oliva eut à affronter. Dans la bataille en cours avec la participation des meilleurs polémistes de l'Ordre, à partir des *Provinciales* de Blaise Pascal (1656-1657), qui critiquait durement les positions morales des jésuites, les généraux Nickel et Oliva organisèrent une censure encore plus précise pour contrôler la production théologique, afin de corriger les déviations et les laxismes moraux. Oliva insista à trois reprises sur l'importance du compte de conscience, en même temps qu'il exigeait que son secret soit strictement maintenu. C'est pendant ces années que la croissance démographique de la Compagnie se ralentit, que les collèges augmentent et que les maisons professes diminuent.

Le XVIII^e siècle présenta de nouveaux défis. La perception qualitative du temps était celle d'une époque qui atteignait sa courbure maximale avec une accélération constante. Dans ce tableau d'ensemble, se situent certains des chapitres critiques de l'histoire de la Compagnie : le détournement de fonds du jésuite Antoine La Vallette qui sera l'étincelle qui allumera le processus d'expulsion hors de France (1764), la question des « cérémonies chinoises » qui a compromis l'efficacité des missions d'Orient, la « guerre Guarani » (1750)





dans l'ancienne Province du Paraguay qui verra une partie des troupes indigènes des missions jésuites affronter une armée luso-espagnole, ce qui, pour beaucoup, confirma l'existence d'un Etat dans l'État. La disparition des cours européennes de l'emblème des confesseurs royaux jésuites témoigne, pour une part, de l'isolement progressif de la Compagnie, et d'autre part, de la mutation de la société de la cour chez laquelle l'Ordre avait trouvé appui et protection. L'expulsion des jésuites du Portugal (1759) et ensuite de l'Espagne et de ses possessions d'outre-mer (1767) fit pressentir la proximité de la fin.

La Compagnie de Jésus, qui fut rétablie en 1814, n'a pas vu le jour dans des temps sereins. Même si elle semblait rester en retrait de l'« apocalypse révolutionnaire », ainsi que l'ont défini certains jésuites comme Pierre Joseph de Clorivière (1735-1820), la Compagnie revint à la vie à une période appelée le « printemps des peuples » (1848), quand la possibilité de restaurer *l'ancien régime* s'éloignait définitivement. Le récit qui rendit compte de ce qui était arrivé aux jésuites devint un bouclier dans l'ancien syllogisme qui s'appuyait sur des racines profondes, au-delà de la vicissitude des temps, inexpugnable, puisqu'il échappait à tout type d'observation et se définissait comme une foi : la persécution de la Compagnie, qui porte le nom de Jésus, est un signe de la sainteté de son origine et une conséquence de sa fidélité

au même Jésus. C'est ce qu'entendait le Supérieur général Johannes Roothaan (1845) dans sa déclaration d'alors : « L'innocence de la Compagnie ne fut jamais aussi claire qu'au moment de son abolition et de sa destruction (...) Ce n'est que depuis son extinction qu'on a pu voir le désordre et l'effondrement de républiques et de royaumes, qui ne sont pas encore terminés de nos jours ».

L'écriture de l'histoire est restée embourbée dans les filets de la théorie du complot qui prétend rendre compte de toute la complexité en n'expliquant que peu de choses ou rien. L'année 2014 peut être une occasion pour bien des choses. Comme nous sommes nous aussi à la fin d'une époque, l'une d'elles pourrait être de donner la vie à la possibilité de libérer la plume pour une nouvelle écriture qui sache surtout rendre compte d'elle-même. Comme le rappellera Michel de Certeau : « seulement la fin d'une époque permet d'énoncer ce qui l'a fait vivre, comme si elle le faisait faute de mourir pour se transformer en livre. »

Traduction de Yves Morel, S.J.

Imago Primi saeculi (1640). L'allégorie est accompagnée de deux inscriptions : « Societas frustra oppugnatur ab invidis » (en vain les envieux attaquent la Compagnie) et « Solem nulla sagitta ferit » (aucune flèche n'atteint le soleil).

Imago

Dans les photos de cet article quelques illustrations de la Rome antique. Ici, l'Eglise de St Ignace et le Collège Romain.



Le plus discrètement possible et protégés par l'obscurité du matin, les soldats progressaient pour entourer les collèges et les résidences de tous les jésuites espagnols le 2 avril 1767, sauf à Madrid, ville où l'opération militaire se déroula le 31 mars. Jamais, même pas pour l'expulsion des maures, une action de ce genre n'avait été conduite dans un tel secret en Espagne.

L'irruption consistait à frapper à la porte, parfois même en simulant de demander les derniers sacrements pour un moribond. Ensuite les soldats pénétraient, la baïonnette au canon, dans les maisons de la Compagnie, comme s'il s'agissait d'arrêter des hors-la-loi. Aussitôt après, ils ordonnaient que toute la communauté se réunisse au réfectoire, et la, lecture était faite de la Pragmatique Sanction du roi Charles III qui ordonnait d'exiler tous les jésuites des royaumes espagnols. Surveillés à tout moment, on ne les laissait même pas célébrer la messe et, pour leur exil, ils pouvaient seulement emmener du linge de rechange et leur bréviaire. Au préalable, avait été organisée toute une logistique complexe avec la Marine qui avait disposé des navires de guerre et d'autres embarcations louées dans divers ports espagnols pour conduire en exil les pères et les

frères. Ainsi, sans que soit opposée la moindre résistance, commença le long calvaire des jésuites espagnols, par mer et par terre vers l'inconnu.

Il faut replacer ce drame dans le contexte du XVIII^e siècle européen, marqué par le Despotisme éclairé des monarques borbons, où, au moyen du régularisme, les rois voulaient contrôler le pouvoir de l'Eglise et principalement la Compagnie de Jésus, à cause de son quatrième vœu d'obéissance au Pape. Les jésuites se trouvaient alors au zénith de leur influence dans la société de l'époque. Ils étaient été confesseurs de rois, ils contrôlaient le monde de l'éducation et les missions américaines, sujet de litige à cause du Traité de Madrid, pendant que le gouvernement reposait dans les mains de nobles jusqu' alors formés dans les collèges de la Compagnie. Les expulsions du Portugal (1759) et de France (1762) avaient déjà eu lieu. Les principaux acteurs furent le marquis de Pombal et le ministre Choiseul.

En Espagne, avec l'irruption en politique de ministres '*mantéistes*' (c'est ainsi qu'on nommait, à cause de leur manière de se vêtir, les non nobles qui avaient accédé à l'éducation, face aux '*scolaires*' ou nobles), il s'établit une persécution vindicative contre la Compagnie et ses amis. Les ministres Roda, Campomanes, Grimaldi, Aranda, Moñino et le confesseur père Eleta, eurent une spéciale influence. Une série de sujets théologiques (jansénisme, doctrine du probabilisme) contribuèrent sans doute à la décision ; des questions politiques comme l'Avertissement de Parme ; la cause disputée de la canonisation

Cet article est l'histoire de la dramatique persécution de la Compagnie de Jésus sous Charles III (1716-1788). Les faits sont empruntés au livre du P. Pedro M. Lamet: « Le dernier jésuite (roman historique) », édition la *Esfera de los Libros*, Madrid, 2011.

Le calvaire des jésuites espagnols

Pedro Miguel Lamet, S.J.

de l'évêque Palafox, et une série de calomnies, telles que : les jésuites auraient suscité à Madrid la fameuse Mutinerie d'Esquilache ; ils possédaient un empire en Amérique, dont le roi serait un certain Nicolas I^{er} avec une armée d'esclaves prête à envahir l'Europe ; ou la peur terrible de Charles III qui a fui la Mutinerie jusqu'à Aranjuez, ce dont ses ministres avaient chauffé les oreilles, spécialement Bernardo Tanucci depuis Naples. Pour effacer la Compagnie de la carte d'Espagne, furent créés un Conseil extraordinaire et une Enquête secrète qui débouchèrent dans la Pragmatique Sanction, laquelle ne donnait pas d'autre argument pour expulser les membres de la Compagnie que des motifs que le monarque « conservait dans son royal esprit ».

On ajoutait des dispositions sur l'occupation des 'temporalités' ou possessions de l'Ordre. On décidait que de la masse générale des biens de la Compagnie, on séparerait une petite partie et, qu'à partir de celle-ci, on assignerait à chaque jésuite cent pesos annuels pendant toute sa vie s'il était prêtre, et quatre-vingt dix pour un frère. On excluait de cette pension aussi bien les étrangers que les novices. Il n'y manquait pas la menace de retirer le traitement à qui échapperait à l'exil, ou pour d'autres motifs qui incommoderaient la Cour, comme écrire ou parler de la mesure prise. Les jésuites recevraient la pension en deux paiements annuels qui, à cause de la dévaluation, ne leur suffirait même pas pour se nourrir. Cette pension servit comme une manière de tranquilliser la conscience du pieux monarque et de contrôler de près les expulsés même hors d'Espagne.

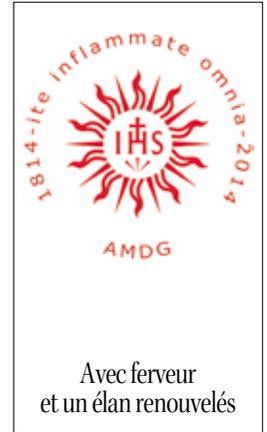
Aucun des profés, même s'il abandonnait la Compagnie, ne pourrait retourner dans sa patrie sans une permission spéciale du Roi, et au cas où il l'aurait obtenue, il serait obligé de prêter un serment de fidélité et de renoncer à défendre

la Compagnie d'aucune manière, même pas en privé, sous peine d'être traité comme inculpé d'Etat.

Les séculiers qui avaient une lettre de fraternité avec la Compagnie devaient la remettre et l'on menaçait du châtimement des « coupables de lèse-majesté » ceux qui maintiendraient une correspondance avec les jésuites, ce qui était absolument interdit. Beaucoup préférèrent abandonner le pays.

Les règles établies contre les novices furent spécialement dures. On les menaçait, sous peine de péché mortel et d'autres pressions, pour qu'ils abandonnent la Compagnie ; on les tenta pour qu'ils entrent dans d'autres ordres ; on les abandonna dans la campagne sans aide et ils furent séparés des Pères. Malgré cela, la majorité passa dans les ports pour subir l'expulsion avec leurs aînés.

Dans chaque maison, une fois qu'elle était occupée par les forces armées et que les notaires avaient donné lecture du décret, on procédait à l'appel pour vérifier si quelque jésuite était absent. On vint ensuite réquisitionner les fonds et



L'église de Gesù et la Maison Professe des Jésuites. La Via dell'Ara Coeli, juste à côté, fut ouverte par Paul III pour faire voir le Capitole à l'occasion de la venue de Charles V à Rome.



Pragmatique Sanction

Le calvaire en Espagne

La basilique Sainte-Marie-Majeure.

faire l'inventaire des différents biens. De là, sans plus attendre, commençait le transfert des jésuites sous bonne garde par les rues des villes, d'une manière humiliante au son du tambour. Encadré par la milice jusqu'aux différentes 'cages' ou aux ports d'embarquement, avant même que vingt-quatre heures furent passées depuis le moment de la présentation du décret. La troupe les accompagna durant tout le trajet. Dans les villes par lesquelles ils passèrent, les autorités civiles se chargèrent de maintenir l'ordre et d'empêcher toute manifestation populaire contre l'exil. La mise au secret des jésuites le long du voyage fut totale. Ne restèrent en Espagne que les procureurs des différentes maisons de la Compagnie, afin de finaliser les inventaires devant les agents des taxes. Une fois ce travail achevé, ils appareillèrent immédiatement pour l'exil. Les maisons, les livres, les œuvres d'art furent confisqués et vendus à perte. On alla jusqu'à effacer l'anagramme JHS gravé dans la pierre sur les façades et l'on supprima dans les églises les images propres de la dévotion de la Compagnie, comme celles du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de la Lumière.

Le voyage, dans les bateaux à voile de l'époque, fut très pénible. Entassés dans les cales, rongés par les insectes, ayant le mal de mer parce que la majorité n'avait jamais navigué, les jésuites souffrirent de manière indicible jusqu'à leur arrivée par différentes routes, au port de Civitavecchia, après une traversée de quelque soixante à soixante-dix jours. Ces voyages sont minutieusement documentés dans des rapports de l'époque. Le plus volumineux est celui du Père Manuel Luengo qui se compose de 63 volumes et de 35.000 pages manuscrites ; Rédigé pendant 49 ans il le conserva admirablement avec lui jusqu'à sa mort. (Il fut publié en Espagne grâce au travail des historiens Inmaculada Fernández Arrillaga et Isidoro Pinedo, S.J.). D'autres journaux de valeur sont ceux des PP. Tienda, Pérez, Peramás, Puig et Larraz.

Le roi, bien que pieux et même communiant chaque jour, agit sans compter avec la permission de Clément XIII. Certes, il avisa le Pontife de la décision prise, immédiatement après l'avoir exécutée. Le monarque se garda bien



de lui indiquer qu'il les exilait dans les Etats pontificaux. Les jésuites ne le savaient pas non plus au début. Clément XIII répondit diplomatiquement et ne voulut pas recevoir ceux qui avaient été durant des siècles ses défenseurs les plus acharnés ; si bien que, lorsqu'il sut que les expulsés venaient dans les Etats pontificaux, il répondit avec dureté à Charles III dans une bulle (avec la célèbre exclamation : « *Toi aussi, mon fils ?* » de Jules César qui mourut des mains de Brutus), avec le refus catégorique de les recevoir dans ses territoires. De fait, à Civitavecchia les exilés se heurtèrent aux canons du Pape qui leur refusaient l'entrée. Le Pape considérait que ses Etats traversaient alors des moments de pénurie aigüe. Ils craignaient des troubles de l'ordre public. De plus de nombreux jésuites portugais et français vivaient pauvrement aux frais du budget pontifical.

Devant ce refus, le ministre espagnol Grimaldi envisagea de les abandonner de force sur les terres du Pape. Mais le roi refusa. On envisagea donc la possibilité de débarquer les jésuites dans l'île d'Elbe, jusqu'à ce qu'on décide de les laisser en Corse, alors en pleine guerre avec trois fronts en litige : la République de Gênes à qui appartenait la souveraineté de l'île ; les forces du rebelle indépendantiste Paoli, et la France qui soutenait Gênes, celle-ci n'ayant pas le contingent nécessaire pour faire face au soulèvement. L'île était donc une vraie poudrière. Parmi les jésuites la désolation fut général. Après l'échec du débarquement à Civitavecchia. En outre, les patrons des bateaux

n'avaient été engagés que pour atteindre le port de Civitavecchia, et ils avaient d'autres engagements commerciaux. De nombreux jésuites furent chargés sur d'autres vaisseaux, dans lesquels ils s'entassèrent encore davantage. Finalement ils firent voile vers la Corse. Ils arrivèrent à Bastia où les troupes françaises aussi les empêchèrent de débarquer. Les vaisseaux se mirent à tourner le long de la côte corse pendant plusieurs mois, en affrontant la chaleur de l'été, les maladies et les tempêtes fréquentes. Divers jésuites succombèrent pendant la traversée.

Enfin ils parvinrent à débarquer dans les diverses 'prisons' de Corse, entre juillet et septembre 1767. Ils y passèrent plus d'une année, dans des conditions lamentables. Dans l'île, les jésuites expulsés se répartirent par province et, dans la mesure du possible, ils réussirent à maintenir l'enseignement de la philosophie et de la théologie aux jeunes jésuites et la répartition de la vie communautaire avec leurs supérieurs respectifs. Parmi les Espagnols exilés se trouvaient des noms célèbres comme le provincial Idiáquez, les frères Pignatelli, dont l'un d'eux, José, deviendra saint et servira de pont pour la restauration de l'Ordre ; ou le célèbre écrivain José Isla, un auteur classique de la littérature castillane par son œuvre satirique *Fray Gerundio de Campazas*. Il fut considéré comme « le Quichotte des prédicateurs » et indigna les frères par sa critique acerbe et humoristique des sermons « de clochettes » qui abondaient à l'époque.

La situation était précaire pour ce qui était des vivres et de l'habitat, aggravée par le fait qu'ils se trouvaient au milieu du feu croisé de la guerre.

Certains logements n'étaient que des magasins d'huile, des étables, des maisons en ruines. Quelques religieux purent s'installer dans des logements abandonnés par leurs habitants qui avaient fui à l'intérieur de l'île. Les aliments étaient rares, de basse qualité et très coûteux, à cause de l'inflation et de la spéculation, conséquence de la pression démographique provoquée par l'augmentation inattendue de la population. Comble d'injustice, ceux qui étaient arrivés récemment devaient payer dans les églises pour célébrer la messe. A partir du 21 juillet, ceux qui n'avaient pas eu la possibilité d'aller à Calvi entrèrent dans son enceinte de murailles, avec la crainte de s'introduire dans une souricière, à la suite de l'annonce d'une attaque corse. De nombreux jésuites andalous préférèrent les quartiers populaires et les maisons de campagne proches des deux sources d'eau. Mais ceux d'Algajola (en Corse) purent s'installer dans la ville, en faisant coïncider leur débarquement avec le départ des troupes françaises et l'entrée des Corses qui se préparèrent à occuper la localité.

Cette situation dura pendant les mois de juillet et d'août, puis le 3 septembre un armistice fut signé entre Corses et Français, et se prolongera jusqu'en mai 1768. Ceci permit l'ouverture des voies de commercialisation entre l'intérieur de la Corse et le continent. En novembre, on pensa à Madrid que les commissaires royaux espagnols devaient accomplir une autre mission dans la partie orientale de l'île : gagner la bonne volonté du Français Marbeuf à Bastia pour qu'il accueille la flotte des jésuites américains, en route vers l'exil – depuis les



La place Sainte-Marie-Majeure.

Le calvaire en Espagne

missions d'Amérique latine. Ils mirent un an de navigation pénible –, puisque le peuplement des prisons de la côte occidentale – Calvi, Algajola, Ajaccio, Bonifacio – était résolu. Les nouveaux commissaires royaux auraient pour mission de surveiller les jésuites, de noter leurs décès et leurs évasions, de les interroger à propos des doutes concernant les fortunes des possessions, et de contrôler leur correspondance.

Pendant ce temps, les conversations entre Charles III et Clément XIII s'aigriront. Après de dures discussions, le Pape accepta finalement qu'ils débarquent en Italie. Là, les jésuites s'éparpillèrent dans des localités comme Bologne, Ravenne, Forli ou Ferrare. Ils y vécurent dans ces lieux jusqu'en 1773-1774. Le chemin le plus commun fut d'aller au Nord-Est en passant les Apennins, jusqu'à la plaine du Pô, en traversant les possessions de Gênes et celles des duchés de Parme et de Modène. L'itinéraire commençait à Sestri Levante, à pied par les Apennins ligures, sujets à de fortes tempêtes. En suivant le cours du Taro, ils passèrent par Borgo di Taro, où quelques-uns obtinrent des montures, par Fornovo di Taro, Parme, Reggio, Modène, pour arriver à Castelfranco et pénétrer dans les États pontificaux. Là arriva le premier groupe de jésuites américains le 12 septembre, et de là, ils se dispersèrent dans la Romagne, éveillant la curiosité des Italiens et créant une série de problèmes pratiques jusqu'à ce que les villes puissent absorber cette masse de prêtres qui arrivait par vagues successives. Dans les journaux cités on peut lire les détails quant aux pénuries du voyage, aux mauvais traitements des Français et aux tentatives d'extorsion pour leur prendre l'argent des pensions, de même que les silences coupables des consuls espagnols et l'accueil froid des jésuites génois, avec d'autres anecdotes et détails sur cette pérégrination.

Par intérêt, l'Eglise espagnole s'aligna sur le roi et, dans la pratique, l'Eglise de Rome fut l'objet de pression jusqu'à la suppression. Bien que Clément XIII les eut défendus en parole par l'intermédiaire de documents, à l'heure de la vérité, il ne les accueillit pas lorsque le roi les envoya en exil. Entre Espagnols, Américains et Philippins, le nombre des expulsés atteignit le chiffre de 5.000 hommes. On prétendit que le Pape ne voulait pas les accepter parce qu'il espérait que Charles III se repentirait. Le cas de son successeur, Clément XIV fut encore plus cruel, puisqu'il avait été élu sous la pression des cours bourbonniennes avec l'« engagement verbal » de supprimer les jésuites. Quand ce faible frère franciscain obtint la tiare, il fit traîner l'affaire, tenaillé par la peur et la responsabilité de créer la suppression d'un ordre si nombreux et si influent. Les intrigues politiques aboutirent finalement à la suppression en 1773.

Dans cette dernière étape, le rôle de l'ambassadeur d'Espagne, José Moñino, fut décisif. Il fut récompensé plus tard par le titre de comte de Floridablanca. Il parvint à acheter avec des prébendes et de fortes sommes le confesseur, d'autres prélats et amis du Pontife. Son harcèlement psychologique du Pape, tel qu'il apparaît dans son abondante correspondance avec Madrid, acheva de briser l'esprit et la santé de Clément XIV, qui finit par signer le bref (non pas une bulle) *Dominus ac redemptor*, qui supprima la Compagnie de Jésus dans toute l'Eglise. La thèse selon laquelle il mourut empoisonné par les jésuites se révéla si fautive que, jusqu'à leurs pires ennemis comme Tanucci lui-même, soutinrent qu'en réalité il succomba à un auto-empoisonnement mental par peur et angoisse.

Tout l'Eglise n'accepta pas cette décision. Les conséquences pour l'enseignement et la culture furent funestes. En Amérique latine les manifestations de douleur de la part du peuple furent très fréquentes. Ils s'avèrent exemplaires que dans de telles circonstances, seulement vingt pour cent des jésuites expulsés ait abandonné la Compagnie. Au milieu de ces tragédies quelques-uns parvinrent à la sainteté, comme José Pignatelli déjà cité. Beaucoup d'autres, même après l'extinction de l'Ordre, contribuèrent avec leurs études, leurs livres et leurs recherches à l'épanouissement de la culture en Italie et dans d'autres parties du monde, comme l'a abondamment étudié le père Miquel Batllori. Préservée en Pologne et en Russie blanche, quarante ans plus tard la Compagnie de Jésus fut restaurée par Pie VII en 1814.

Traduction de Yves Morel, S.J.

le calvaire

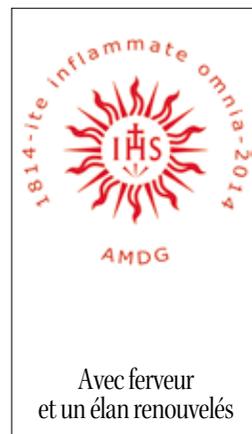
Histoire Les jésuites exilés dans les Etats Pontificaux

Arturo Reynoso, S.J.

En fin d'après-midi, le lundi 16 août 1773, le Père Général de la Compagnie, Lorenzo Ricci, reçut la visite de Monseigneur Vincenzo Macedonio dans la résidence jésuite du Gesù, à Rome. Accompagné de gardes et de notaires, Mgr Macedonio notifia au Père Ricci la décision du Pape Clément XIV de supprimer la Compagnie de Jésus, rescrit rédigé dans le Bref *Dominus ac Redemptor*, signé par le Pontife le 21 juillet de cette année. Selon des témoignages en faveur des jésuites ou contre eux, le Père Ricci accepta sans résistance le coup mortel pour la Compagnie et, le même jour, il fut retenu dans la maison du Gesù avec son secrétaire et ses cinq assistants. Le jour suivant, tous furent transférés sous stricte surveillance au Collège anglais de Rome, mais le 23 septembre, la commission cardinalice chargée d'exécuter le Bref de suppression à Rome, décida de les emprisonner officiellement et de les enfermer dans le château Saint-Ange.

Durant tout le procès qui eut lieu, le Père Général déposé a toujours réclaté son innocence, de même qu'il ne trouvait pas de faute grave dans l'Ordre qui motivât le caractère radical de la mesure prise contre celui-ci. Le jugement contre Ricci n'a jamais été suivi d'une sentence de condamnation, mais le prisonnier n'a jamais retrouvé la liberté et il est mort pendant sa réclusion le 24 novembre 1775.

Quelques années avant tous ces événements, les jésuites avaient déjà subi d'autres coups, moins durs que celui de la suppression prononcée par le Pape, mais également dramatiques. En septembre 1759, plus de 1.700 jésuites furent expulsés des domaines de la Couronne portugaise ; en novembre 1764, Louis XV, roi de France, promulgua un édit par lequel la Compagnie – qui comptait dans ce pays quelque 3.000 membres – se trouva dissoute ; au début d'avril 1767, le monarque espagnol Charles III décréta l'exil des quelque 5.000 jésuites qui se trouvaient dans tous les territoires sous son autorité, mesure qui fut exécutée les mois suivants en Amérique espagnole et aux Philippines ; en octobre de cette même année, les jésuites subirent le même sort dans le royaume des Deux-Siciles et l'année suivante dans le Duché de Parme.



C'est dire qu'avant la suppression de 1773, beaucoup de jésuites vivaient déjà depuis plusieurs années exilés dans les Etats-Pontificaux, spécialement ceux qui avaient été expulsés des domaines portugais et espagnols, puisque ceux de France – bien que l'Ordre ait été dissout – avaient la permission de vivre dans ce royaume comme personnes privées sous la juridiction de leurs évêques. Quant aux jésuites exilés d'Espagne et de ses domaines américains, on leur octroya, par disposition du monarque, une modeste pension financée par les biens dont on les avait expropriés. Par contre, on n'assigna pas de pension à ceux du Portugal – qui avaient été expulsés depuis 1759 –, et c'est pourquoi le Père Général décida que les autres provinces jésuites contribueraient à leur entretien.

Peinture de Saint Ignace mourant bénissant ses frères autour de lui.

Les années s'écoulant, les jésuites exilés qui étaient restés prêtres et gardaient leur esprit jésuite, virent comment les conditions d'une possible restauration de la Compagnie se renforçaient peu à peu.

Etats Pontificaux



La gloire de St Ignace, fresque de Giovanni Battista Gaulli, surnommé le Baciccia, au-dessus de l'autel de St Ignace dans l'église de Gesù, à Rome.

Chose curieuse, deux souverains n'ont pas promulgué la suppression de la Compagnie dans leurs royaumes : Frédéric de Prusse, luthérien, et Catherine de Russie, orthodoxe. Selon certains historiens, Frédéric de Prusse considérait comme essentiel que les collèges des jésuites continuent dans ses domaines pour garantir l'éducation des catholiques aussi bien en Prusse qu'en Silésie ; telle fut la raison pour laquelle il repoussa de plusieurs années la promulgation du Bref, jusqu'en 1782. Pour sa part, Catherine II, après la division de la Pologne en 1772, découvrit qu'il y avait plusieurs collèges jésuites dans ses nouvelles possessions (à Polotsk, Vitebsk, Orša et Daugavpils) et elle ignora le Bref de suppression pour éviter un problème d'éducation dans ces régions.

Comment vécurent les jésuites expulsés pendant leur exil avant et après la suppression ? Pour ce qui est des jésuites bannis des domaines espagnols, beaucoup arrivèrent dans les Etats-Pontificaux entre 1768 et 1769 et se répartirent dans diverses villes de ces Etats : ceux de la Province d'Aragón à Ferrare, ceux de Castille à Bologne, ceux de Tolède et d'Andalousie à Forlì et à Rimini,

ceux du Mexique à Bologne et Ferrare, ceux du Pérou également à Bologne, ceux du Paraguay à Faenza, ceux des Philippines à Bagnacavallo, ceux du Chili à Imola et quelques autres à Cesena, ceux de Quito et de la province du Nouveau Royaume ou de Santa Fé se fixèrent dans plusieurs villes des Marches et du Duché d'Urbino. Dans ces villes, les jésuites s'installèrent dans des maisons louées. Parmi les premières communautés qui s'établirent se trouvaient celles qui se consacraient à la formation des membres de l'Ordre qui n'étaient pas encore prêtres. Les Supérieurs des Provinces ne voulaient pas que la préparation religieuse et académique de ces jeunes fût davantage retardée après le temps déjà perdu dans la pénible traversée qui les avait amenés jusqu'à l'exil.

Bien que les expulsés du royaume espagnol aient compté pour vivre sur la pension viagère que le monarque leur avait accordée, pension suffisante pour vivre simplement, ils se virent souvent réduits à l'extrême par les abus constants dont ils étaient victimes de la part de commerçants et des propriétaires des immeubles loués. En outre, la pension ne leur arrivait pas toujours à temps et on leur retenait un pourcentage de cette pension pour le change monétaire qui la plupart du temps se révélait très désavantageux. Grâce aux aides et aux aumônes généreuses que quelques parents et amis parvinrent à envoyer à divers jésuites, on a pu, dans certaines villes, aménager une maison en hôpital pour les jésuites malades. Même ainsi, quelques jésuites ne reçurent ni nouvelle ni secours de leur parenté, ce



pourquoi ils se voyaient dans l'obligation d'aller très tôt dans une église où on leur permettrait de célébrer la messe et, de cette manière, d'obtenir quelque chose pour le déjeuner.

D'une manière générale et dans la mesure du possible, les jésuites expulsés s'efforcèrent de reprendre la vie à laquelle ils étaient habitués. Cependant, la surpopulation de prêtres qui fut enregistrée dans les Etats-Pontificaux avec leur arrivée, l'interdiction de s'intégrer dans les collèges des jésuites italiens et le fait que beaucoup de prêtres séculiers et des autres ordres religieux se méfiaient de confier une responsabilité pastorale aux nouveaux venus, tout ceci limita les exilés dans l'exercice de nombreux travaux apostoliques. À côté des heures destinées à leurs activités communautaires et à leurs oraisons personnelles, ils disposaient donc de longs moments pendant la journée. Face à une telle situation, quelques jésuites profitèrent du temps libre pour cultiver l'étude, visiter les bibliothèques, réaliser des recherches et des écrits de diverse nature, et même essayer d'établir une académie dans laquelle, profitant de la fraternité qui les unissait, ils pourraient échanger oralement ou par lettres leurs connaissances sur des sujets très variés : historiques, scientifiques, linguistiques ou artistiques.

D'autre part, certains expulsés venant du continent américain décrivirent dans leurs journaux l'étonnement avec lequel les populations des villes les percevaient, leur demandant si dans leurs pays le soleil était comme celui d'Italie ou s'ils célébraient la messe de la même manière ; de plus, ils s'étonnaient de la grande maîtrise du latin et de la connaissance dans diverses disciplines dont faisaient preuve beaucoup de jésuites exilés. L'un d'entre eux, le père Antonio López de Priego de Mexico, note formellement dans son journal que les gens de Bologne les jugeaient comme s'ils étaient « d'une autre espèce ».

Ce fut dans cette situation nouvelle que les jésuites exilés s'accoutumèrent à leur vie d'exil. Mais leurs préoccupations et leurs craintes quant à l'avenir de la Compagnie de Jésus augmentaient de plus en plus. En 1769 le pape Clément XIII, lui qui avait réclamé aux rois Bourbons les mesures prises contre les jésuites mourut. Avec l'élection du nouveau pape, Clément XIV, ces souverains redoublèrent alors leurs efforts politiques et diplomatiques pour obtenir la suppression de la Compagnie.

En résumé, les causes de cette antipathie acharnée des monarchies contre la Compagnie tenaient à la lutte engagée par les Couronnes et leurs Cours, motivées par un fort sentiment régaliste et abso-



lutiste, contre le principe d'autorité de l'Eglise et de ses dignitaires. Pour les régalistes du Siècle des Lumières, la Compagnie représentait une corporation religieuse influente qui avait une grande portée sur la vie éducative, sociale, politique et spirituelle dans leurs Etats et dont la loyauté à ses supérieurs à Rome – le Père Général et, surtout, le Pape – représentait une menace pour la consolidation du pouvoir absolu des monarques.

Peu à peu, des mesures furent prises contre les jésuites : intervention de quelques collèges à leur charge, interdiction faite aux exilés de prêcher, de confesser et d'enseigner le catéchisme, suspension de l'aide économique aux expulsés du Portugal. Finalement, la suppression redoutée se concrétisa en août 1773.

Le coup fut terrible pour les jésuites, spécialement pour les expulsés qui, bien que voyant l'imminence de l'extinction de l'Ordre, furent nombreux à refuser de croire qu'on parviendrait à la décréter. Sur cet événement, le père Manuel Luengo, expulsé appartenant à la Province de Castille, écrivit dans son long journal : « Jour véritablement très triste et très funeste, d'une confusion, d'un embarras et d'un trouble

La Vision de La Storta peinte par Fratel Andrea Pozzo et placée sur l'autel de St Ignace dans l'église de Gesù, à Rome.

Etats Pontificaux



La chapelle de La Storta, aux portes de Rome, où St Ignace eut la fameuse « vision » qui l'assurait de la protection divine à Rome.

incroyables, d'une douleur, d'une peine et d'une amertume inexplicables, jour le plus lugubre, le plus épouvantable et le plus opaque pour nous ». Ceux qui étaient prêtres passaient dès ce moment sous la juridiction de l'évêque du lieu et on leur ordonna que, dans un délai de huit jours, ils vivent comme les prêtres diocésains.

De plus on leur interdit de sortir de leurs villes de résidence sans l'autorisation nécessaire, et peu à peu ils commencèrent à se consacrer à divers ministères spirituels, en général sans être à la charge d'une paroisse quelconque. Par la suite, quelques-uns se dispersèrent dans d'autres villes d'Italie en se consacrant à divers ministères apostoliques. D'autres obtinrent un emploi comme bibliothécaires, quelques-uns parvinrent à obtenir des chaires dans quelque université ou dans des séminaires diocésains, et certains furent engagés par des familles comme précepteurs de leurs enfants. Les jésuites qui n'avaient pas reçu l'ordination sacerdotale furent déliés de leurs vœux religieux pour choisir le style de vie qui leur paraîtrait le meilleur.

A ceux qui vivaient en communauté dans des maisons qu'ils louaient, on leur permit de rester ensemble jusqu'au terme de la location, laquelle était en général d'un an, et on leur interdit d'héberger d'autres anciens compagnons. L'inquiétude s'empara des exilés et avant le terme des contrats de location, plusieurs pères commencèrent, individuellement ou en binôme, à rechercher des loyers bon marché ou des familles qui accepteraient de les recevoir dans leur maison. En raison de la demande de pièces à louer, les prix des loyers s'élevèrent, ce qui occasionna plus de précarité économique chez ceux qui avaient été exilés récemment.

Malgré tout, beaucoup d'entre eux parvinrent à continuer avec la routine spirituelle qu'ils vivaient dans la Compagnie et d'autres cherchèrent et parvinrent à continuer à vivre dans des petites communautés, malgré les pressions et les dispositions prises pour que cela ne se fasse pas. L'amitié entre eux fut fondamentale pour que, dans les circonstances adverses ils essaient de rester unis et continuent à se considérer dans leur cœur comme de véritables jésuites. Ainsi que l'exprimait

l'expulsé mexicain Francisco Xavier Clavigero, « pourquoi Dieu ne doit-il pas regarder comme de vrais jésuites ceux qui restent fidèles à la vocation, car s'il leur arrive de ne pas mourir dans la Compagnie, ce n'est pas parce qu'ils l'ont trahie, mais parce qu'elle leur a manqué ? »

D'un autre côté, malgré la blessure causée par l'extinction signée par le Pape lui-même, la fidélité envers l'Eglise des jésuites supprimés a résisté à cette dure épreuve et, parmi eux, quelques-uns furent appelés comme consultants de hauts dignitaires ecclésiastiques. C'est pourquoi, même si la suppression a été vécue comme un échec – et même comme une ignominie –, leur force et leur créativité se sont consolidées, et plusieurs d'entre eux s'adonnèrent à la tâche de produire des écrits remarquables de caractère historiographique, scientifique, esthétique, philologique, littéraire, philosophique et théologique. De nos jours, continuent à être appréciées des œuvres encyclopédiques comme la célèbre *Idea dell'Universo* (Idée de l'Univers) de Lorenzo Hervás y Panduro – qui appartenait à la province de Tolède – ou la fameuse *Historia Antiqua del Mexico* (Histoire ancienne du Mexique) de Clavigero déjà nommé, œuvre considérée dans son pays comme un des écrits essentiels qui assoient les bases intellectuelles du métissage dans la construction de la nation mexicaine.

Les années passant, les exilés qui restaient prêtres et gardaient leur esprit jésuite, virent comment les conditions d'une possible restauration de la Compagnie se renforçaient peu à peu. Quelques-uns même, comme l'ex-jésuite italien Carlo Borgo, en vinrent à considérer la suppression de l'Ordre comme une mort glorieuse qui a aidé à maintenir la paix de l'Eglise menacée dans ce temps-là par les Couronnes bourbonniennes.

D'autre part, arrivaient en Italie des nouvelles encourageantes à propos des démarches qui se faisaient en Russie Blanche pour officialiser canoniquement la présence des jésuites dans ces régions, ou bien les efforts de quelques expulsés comme ceux de José Pignatelli en Italie, le seul d'entre eux qui ait atteint l'honneur des autels. Cela renforçait l'espérance du rétablissement souhaité de la Compagnie qui fut finalement décrété par le Pape Pie VII le 7 août 1814. À cette époque, survivaient environ 600 anciens jésuites, dont beaucoup étaient alors âgés. Ce furent eux qui, avec un grand enthousiasme et avec les nouveaux candidats qui s'incorporèrent bientôt à l'Ordre restauré, assumèrent la tâche ardue de restituer peu à peu la Compagnie de Jésus aux mondes.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Histoire Les premiers pas vers la restauration

Paul Oberholzer, S.J.

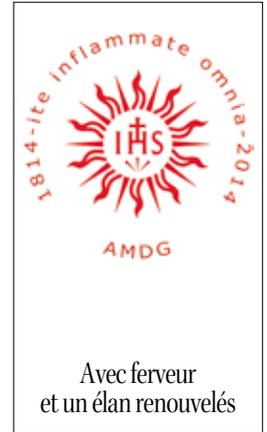
Lorsque le Pape Pie VII par la bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum* du 7 août 1814 ressuscita la Compagnie de Jésus, il y avait déjà environ 600 Jésuites, répartis entre la Russie, le Royaume des Deux-Siciles (Sicile et Naples), les Etats-Unis d'Amérique, l'Angleterre et la France. Dans ces conditions il est pertinent de se demander à quel moment exactement la Compagnie de Jésus fut effectivement restaurée et quelle signification revêt l'acte de Pie VII pour l'identité des Jésuites.

La suppression de la Compagnie par Clément XIV le 21 juillet 1773 survint suite aux pressions exercées par les cours catholiques d'Europe, en premier lieu celle d'Espagne, et ne fut en réalité jamais voulue par le Pape. Ce qui est arrivé fut possible parce que, à l'époque, dans un monde non encore sécularisé, les pouvoirs temporel et spirituel étaient très étroitement entrelacés. Ainsi, à côté de la prétention du Pape à diriger l'Eglise catholique dans le monde entier coexistait la prétention des princes à contrôler les éléments déterminants de leur pouvoir au sein de la société, parmi lesquelles figuraient à l'époque les questions ecclésiastiques.

La Compagnie ne pouvait espérer survivre que là où un souverain interdirait aux évêques d'effectuer la lecture de l'acte de suppression. Or, c'est précisément ce que fit Catherine II de Russie, pourtant de confession orthodoxe. Elle avait hérité d'un Empire considéré comme arriéré mais elle avait décidé de lui donner un nouveau souffle en suivant une conception absolutiste personnelle du pouvoir fondée sur les Lumières et en s'employant à intégrer dans cet Empire la minorité catholique, tout en maintenant celle-ci dans une situation de plus grande indépendance possible vis-à-vis du Saint-Siège. Cette politique revêtit une pertinence plus grande encore lorsqu'en 1772 une partie du territoire oriental polonais avec ses 800.000 catholiques et ses 201 Jésuites passa sous domination russe. En 1773, suite à ce changement de régime, cette région se trouvait dans une situation de rupture. Les évêques titulaires résidaient à l'extérieur de ces territoires et ils savaient qu'ils devaient s'attendre à ce que les parties de leurs diocèses situées en Biélorussie soient bientôt considérées comme définitivement perdues. Par conséquent, ils indiquèrent aux Jésuites dans cette région d'attendre avant de se soumettre au Bref de

suppression, tout en étant persuadés que le futur nouvel évêque de ces territoires le promulguerait et le mettrait en œuvre une fois installé. Face à cette situation, le Provincial des Jésuites qui résidait à Varsovie nomma pour sa part le Recteur du Collège de Połock, Stanisław Czerniewicz, Vice-Provincial pour la Biélorussie. Dans le document de nomination, on ne trouve toutefois aucune trace d'un quelconque sentiment permettant de penser que la Compagnie pourrait bientôt disparaître. Au contraire, il y est question de l'expansion de l'Eglise catholique et de la Compagnie de Jésus.

En réalité, divers acteurs ont rendu possible la survie de la Compagnie de Jésus en Biélorussie dans les années qui ont suivi 1773. Tout d'abord, ce sont quelques Jésuites qui ont décidé de pour-



Approbation
de la Compagnie
par Paul III en 1540



Grâce à sa restauration par le Pape Pie VII en 1814, la Compagnie de Jésus a pu à nouveau se répandre à travers le monde. En regardant de plus près, il s'avère que ce sont les Jésuites de Biélorussie et le Saint-Siège qui ont œuvré à cette restauration, dans un esprit tacite de coopération mutuelle.

La restauration

Le pape Pie VI recevant le roi Gustave III de Suède, en 1786 (peinture de Benigne Gagneraux, 1756-1795).



Mgr Giuseppe Garampi, Nonce à Varsovie (1772-1776).



suivre leur vie régulière selon les Constitutions de leur Ordre. Ils étaient convaincus d'accomplir la véritable volonté du Pape en agissant ainsi plutôt qu'en acceptant de se dissoudre, tout en espérant des jours meilleurs. La Tsarine Catherine voyait de son côté dans les Jésuites de fidèles sujets et de bons éducateurs. En les protégeant, elle manifestait aussi sa souveraineté et son indépendance vis-à-vis des autres monarques et en particulier vis-à-vis du Pape. La lecture de tout décret pontifical, pas seulement du Bref de suppression, fut ainsi strictement interdite dans l'ensemble de son Empire.

Un autre personnage important dans cette histoire est Stanisław Siestrzencewicz, un converti issu d'une famille noble lithuanienne qui se fit nommer évêque de l'Empire à la demande de Catherine. Il lui incombait la charge d'obtenir la reconnaissance officielle du Pape pour le diocèse de Mohylew que Catherine créa dans ses nouveaux territoires et qui devint plus tard archidiocèse. La lecture du Bref de suppression de la Compagnie était en théorie liée à une telle reconnaissance officielle. Mais Siestrzencewicz savait trop bien que s'il faisait cela, il serait relevé de ses fonctions par Catherine. Il restait donc à l'ambitieux clerc de trouver la manière la plus adéquate de louvoyer entre

les prescriptions du nonce apostolique, d'une part, et les ordres de Catherine, d'autre part, en vue de promouvoir sa propre carrière.

Le nonce de Varsovie, représentant officiel du Saint-Siège, veillait quant à lui à la mise en place d'une nouvelle organisation ecclésiale en Biélorussie, mais devait agir avec finesse s'il ne voulait pas la mettre en péril en faisant appel de manière trop intempestive aux prérogatives papales. Il devait donc exhorter sans relâche Siestrzencewicz afin que celui-ci donne lecture du Bref de suppression de la Compagnie de Jésus dans ce nouveau diocèse, tout en sachant pourtant que Siestrzencewicz avait les mains liées. Le nonce souhaitait-il vraiment la fin des Jésuites en Biélorussie, ou bien agissait-il seulement pour donner le change aux Bourbons ? Aujourd'hui encore, on estime qu'il était en secret favorable aux Jésuites.

Au final, le Pape aurait pu ordonner aux Jésuites de se soumettre au Bref tout simplement. Toutefois, ni Clément XIV, ni Pie VI ne l'ont jamais fait. Pour des raisons politiques évidentes, ils ne pouvaient pas s'exprimer ouvertement en faveur d'une reconnaissance officielle de l'Ordre. Mais de manière significative, le Pape, tout comme la Secrétairerie d'Etat, ont toujours évité de prendre directement contact avec les Jésuites de Biélorussie. Ce fut toujours la tâche de Siestrzencewicz en qualité d'intermédiaire. Lorsque celui-ci, vexé, proposa sa démission au nonce, ce dernier la refusa purement et simplement.

Les Jésuites de Biélorussie firent en sorte que le Pape reste en permanence informé de leur existence et de leurs activités. Le silence délibéré du Pape en 1775 et sa reconnaissance orale, quoique confidentielle, furent reçus par les Jésuites comme un signe clair de sa sympathie. Ce petit jeu mutuel permet de conclure que les Jésuites et le Saint-Siège poursuivaient une double stratégie : veiller à ne pas porter atteinte au Bref de suppression dans sa portée juridique tout en recherchant en même temps des moyens dérobés pour assurer le maintien légal de la Compagnie de Jésus.

Dès l'automne 1773, Czerniewicz pria Catherine de lui accorder l'autorisation de se soumettre au Bref de suppression de la Compagnie, afin de se conformer à la volonté du Pape. Au même moment toutefois, il améliorait la situation économique incertaine du collège de Połock par ses réformes et s'entretenait avec le gouverneur de Biélorussie en vue d'assurer la pérennité de la communauté jésuite restante. Il savait pertinemment que Catherine ferait la sourde oreille à sa demande. En même temps, en donnant les gages d'une obéissance plus que diligente au Saint-Siège, il s'assurait que le sujet ne reviendrait pas de sitôt au programme, tout en évitant de passer pour récalcitrant vis-à-vis des directives pa-

pales. La conséquence de ces manœuvres fut sa nomination comme Provincial par l'évêque Siestrzenecwicz, sur ordre impérial bien entendu.

Dès 1774, les Jésuites étaient conscients qu'il leur manquait un noviciat. Sa fondation fut le résultat d'un double jeu ambigu. Ainsi, début 1778, Siestrzenecwicz proposa au nonce de lui conférer pour trois ans la juridiction sur l'ensemble de l'Ordre en Biélorussie, afin de pouvoir agir contre la Compagnie de Jésus de manière plus efficace qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors. Pie VI se montra tout d'abord mécontent de cette demande, mais il accorda pourtant ce privilège en août 1778. Puis en juillet 1779, Siestrzenecwicz donna l'autorisation d'ouvrir un noviciat. Le nonce réagit avec colère, et la Secrétariat d'État justifia la décision auprès des cours des Bourbons en indiquant que Siestrzenecwicz s'était rendu coupable d'une arrogance inouïe en interprétant unilatéralement les pleins pouvoirs qui lui avaient été accordés, se fermant par le fait même l'accès au Cardinalat. En réalité deux parties favorables aux Jésuites ont mutuellement joué un rôle ici : d'une part, Czerniewicz et Catherine II, d'autre part, le Saint-Siège. Lorsqu'ensuite, en 1782, les Jésuites convoquèrent une Congrégation Générale extraordinaire, ils élurent Czerniewicz comme Vicaire Général ainsi que trois Assistants, ils établirent un Admoniteur et un Provincial, ils réclamèrent à nouveau dans une lettre envoyée à l'évêque le droit d'élire librement leur supérieur. L'Ordre retrouvait ainsi, dans ses structures, les Règles en vigueur avant 1773. Or, établir l'Ordre dans toute sa structure administrative à cette époque-là n'était nullement nécessaire : il n'y avait en effet que 172 membres, ce qui correspond à la taille d'une petite Province. Le message était toutefois clair : l'objectif était le rétablissement de la Compagnie dans toute l'Eglise, et cela neuf ans seulement après la suppression décidée par le Pape. Par la suite, nombre d'ex-Jésuites de toute l'Europe se rendirent en Russie afin d'y réintégrer l'Ordre. Beaucoup d'autres restèrent dans leur pays et renouvelèrent leurs vœux en privé. Si la Compagnie venait à être rétablie ils seraient alors, par le fait même, à nouveau membres.

En 1792-1793, le Duc de Parme autorisa les ex-Jésuites à reprendre leur vie communautaire et se mit en rapport avec la Russie. De là arrivèrent en 1794 trois Jésuites qui fondèrent aussitôt un noviciat. Le Pape ne se risqua à aucune approbation, mais décida de se comporter comme s'il n'était informé de rien. En 1797, pour la première fois depuis treize ans, un nonce se rendit à nouveau en territoire russe. Il logea dans un collège jésuite, dîna avec la communauté et fut entendu en confession par un Jésuite. Il n'était guère possible de donner un signal plus ex-

plicite : le Saint-Siège voyait l'existence des Jésuites d'un œil favorable et rendait hommage à leur ministère pastoral et sacramentel.

Pie VII reconnut l'existence de la Compagnie de Jésus à l'intérieur des frontières de la Russie le 7 mars 1801, un an après son élection. S'établit alors à partir de cette date un flot de jeunes recrues vers la Biélorussie en vue d'y rejoindre la Compagnie.

Dès lors, quand exactement la Compagnie de Jésus fut-elle restaurée ? Certainement pas seulement en 1814. Des pas déterminants furent accomplis déjà plusieurs années auparavant.

Toutefois l'approbation officielle du Pape en 1814 fut constitutive de l'identité jésuite pour trois raisons. Dès 1773, les Jésuites restés en Biélorussie ont eu à cœur de maintenir la Compagnie de Jésus comme un corps. Mais un groupe qui s'étend et se réfère à Ignace de Loyola ne suffit pas pour constituer la Compagnie de Jésus. C'est pourquoi les Jésuites ne se considéraient pas comme arrivés au but, même avec la Congrégation Générale extraordinaire de 1782. Car pour une restauration pleine et entière de la Compagnie, l'approbation du Pape était nécessaire, exactement comme la Bulle *Regimini Militantis Ecclesiae* de Paul III en 1540 est considérée comme la date de naissance de l'Ordre. Pourtant cela ne suffisait pas encore, puisqu'une telle reconnaissance avait été obtenue en 1801. Il manquait encore le caractère universel de cette reconnaissance. C'est pourquoi la Compagnie de Jésus est considérée comme pleinement rétablie seulement à partir du moment où le Pape en tant que Vicaire du Christ donna aux Jésuites leur mission d'aller annoncer la Bonne Nouvelle jusqu'aux limites du monde. C'était le 7 août 1814.

Traduction H.P. Guillot, S.J.



Mgr Stanislaw Siestrzenecwicz. Dessous, la canonisation de St Ignace et St François-Xavier (Rome, église de Gesù).





Portrait de Catherine II de Russie, surnommée « La Grande » (1729-1796).



En juin 1780, l'empereur autrichien Joseph II a rencontré la tsarine russe Catherine La Grande à Mohilew, une ville de la Russie Blanche, qui avait été polonaise jusqu'au premier démembrement de ce pays huit ans plus tôt. Un des endroits qu'ils ont honoré de leur visite fut le collège dirigé par les Jésuites. L'ordre avait été supprimé par le Pape en 1773, sous la pression des rois Bourbons catholiques, mais il pourra continuer à exister dans les anciens territoires polonais qui appartenaient désormais à la Russie orthodoxe. Pourquoi ? Demanda l'Empereur. L'évêque de Mohilew, qui m'était pas un grand ami des jésuites, lui répondit laconiquement : « Les gens ont besoin d'eux, l'Impératrice l'a ordonné, et Rome n'a rien dit. »

La même réponse avait été donnée par le Père Stanislas Czerniewicz, SJ (1728-1785), Supérieur Majeur de ce dernier vestige de la Compagnie de Jésus. Il y avait seulement 200 hommes travaillant dans quatre collèges, deux résidences et quelques lieux de mission, alors qu'avant la suppression on comptait 23.000 jésuites dans le monde entier. Ses principales préoccupations étaient maintenant au nombre de deux : comment insuffler du sang neuf dans le corps moribond de la congrégation et comment protéger son intégrité et son indépendance contre les menaces de l'évêque et du nonce à Varsovie, un soutien aux forces anti-jésuites à Rome ? Avec beaucoup de diplomatie, en faisant appel au gouverneur général, sans s'aliéner encore davantage l'évêque, Czerniewicz avait d'abord obtenu la permission en 1779, d'ouvrir un noviciat, puis de convoquer une Congrégation générale. Son principal objectif était de combler le vide de la sollicitude paternelle sur l'ensemble de l'Ordre, qui avait suivi la mort du Père Général Lorenzo Ricci à Castel Sant'Angelo en 1775.

Les Pères se réunirent à Polotsk, en octo-

bre 1782, et investirent Czerniewicz des pleins pouvoirs de Supérieur Général. Pour le moment présent et dans l'espoir de jours meilleurs, il porterait le titre de « Vicaire général permanent ». Alors que le malheureux avait été impuissant à unir les partisans de la congrégation et à conjurer sa suppression, Czerniewicz, doué de grands talents et de vertus singulières, gagnerait pour lui-même le titre de « sauveur de la Compagnie » en préservant son style de vie religieuse et en établissant des contacts avec de nombreux anciens jésuites en dehors de la Russie. Dans son discours après l'élection à la Congrégation Générale, il exhorta ses hommes à être « prudents comme les serpents et candides comme les colombes » (Mt 10, 16). Ses propres compétences diplomatiques ont contribué dans une large mesure au soutien continu de la tsarine et à l'approbation orale du pape Pie VI de la Compagnie de Jésus en vigueur dans la Russie blanche.

Parmi les trois principaux protagonistes dans la survie de la Compagnie de Jésus, indiqués par l'évêque de Mohilew – à savoir le peuple, l'impératrice (ou mieux : les princes en général), et le pape – le premier et le troisième furent les plus passifs. Pie VI était personnellement favorable aux jésuites, mais forcé d'agir avec la plus grande prudence, afin de ne pas susciter la colère aussi lies des Cours des rois Bourbon et de leurs alliés dans la Curie romaine, que de l'Impératrice de Russie. Il est vrai que dans les années 1790, grâce à la Révolution française et aux guerres napoléoniennes, de nombreux ennemis de la Société ont disparu ou changé d'avis, mais Pie VI, qui en tant que souverain des Etats pontificaux n'était pas moins qu'une victime de la crise européenne, ne pouvait pas faire beaucoup plus que suivre les avis des princes.

En 1794, il a consenti verbalement à la restauration de l'Ordre dans le Duché de Parme ; trois jésuites furent envoyés de Russie afin d'organiser les maisons. Son successeur, le pape Pie VII, afficha plus de courage : quand, en 1799, en Russie, un nouveau Vicaire général fut élu, le tsar Paul Ier (1796-1801), tout dévoué aux jésuites, écrivit au pape pour demander une reconnaissance publique de la Compagnie de Jésus dans ses États. Il en reçut une réponse sous la forme d'un bref du

La Compagnie de Jésus, supprimée en 1773, continuera à exister dans les territoires de l'ex-Pologne appartenant alors à la Russie Orthodoxe. Pourquoi ?

La survie dans la Russie Blanche

Marc Lindeijer, S.J.



pape, en date du 7 mars 1801. Deux ans plus tard, en réponse à une lettre du père Gabriel Gruber (1740-1805), récemment choisi comme nouveau Supérieur général de Russie Blanche, le pape Pie VII reconnut « les grands avantages pour la religion » provenant du travail de la Compagnie.

En 1804, il restaura la Compagnie de Jésus dans le royaume de Naples, en 1806, il béatifia le jésuite napolitain François Jérôme et il aurait probablement fait plus si Napoléon ne l'avait pas capturé et traîné en France. A son retour à

Rome, en mai 1814, quasiment son premier acte officiel fut la restauration universelle de l'Ordre. « Nous devrions nous considérer comme coupables d'un grave péché aux yeux de Dieu », écrivit-il, « si, face aux grands dangers auxquels la chrétienté est exposée, nous ne nous prévalions pas de l'aide spéciale que la Providence de Dieu met maintenant à notre disposition. »

Avant 1773, près des deux tiers des jésuites avaient travaillé dans les collèges et les séminaires, un cinquième dans des missions à l'étranger,

Carte géographique de la Pologne au début du XIXème siècle. Marquées en jaune, la Russie Blanche et les Missions de la Compagnie de Jésus en 1820.

La Russie Blanche



Peinture murale dans la ville de Polock (ou Polotsk) aujourd'hui, montrant comment était la ville autrefois, avec, à droite l'ancienne église et le collège de la Compagnie de Jésus.

confirmant ainsi le charisme apostolique de l'Ordre comme étant consacré à la formation de « néophytes », une formation qui était à la fois religieuse et de culture générale. Dans la Russie Blanche, les jésuites étaient au service des mêmes besoins. En fait, l'excellence de leur enseignement fut la cause de la grâce que les jésuites avaient trouvée auprès de Catherine. À sa demande, le Père Czerniewicz ajouta un institut polytechnique pour la formation des professeurs de sciences au collège de Polotsk, qui se développa grandement sous la direction du père Gabriel Gruber. Ce jésuite aux nombreux talents, jouissait tellement de la confiance de l'impératrice, ainsi que du tsar Paul, qu'ils ont basé une grande partie de leurs plans pour la réforme de l'enseignement supérieur en Russie sur ses pensées et ses suggestions.

Pendant son règne, Paul a multiplié les collèges de la Compagnie, y compris un pensionnat pour les élèves nobles qu'il fonda à Saint-Pétersbourg ; il confia également la paroisse catholique de la capitale Sainte-Catherine à la responsabilité des Jésuites. Un aperçu de l'appréciation de la population a pu être vu en mars 1805, lors des funérailles du père Gruber, qui, après un bref généralat mourut d'une commotion lors d'un incendie dans sa maison. L'église était tellement encombrée de nobles, que les prêtres avaient des difficultés à atteindre l'autel, et les portes avaient dû être verrouillées pour empêcher les étudiants d'entrer. Ailleurs les gens avaient des raisons de pleurer sur sa mort, car Gruber, à la demande du tsar Alexandre Ier,

avait envoyé des jésuites à l'extrême Est et Ouest de l'Empire russe, à la Caspienne et à la mer Baltique, où ils servaient les colons catholiques allemands qui y vivaient dans des circonstances difficiles.

En outre, en 1803, le Général avait réintégré dans la Compagnie des anciens jésuites britanniques et américains, posant ainsi à nouveau les fondements de ces provinces. Le projet apostolique final de Gruber, un mois avant sa mort, était d'envoyer trois jésuites à l'aide de Louis Poirot alors âgé de quatre-vingts ans, dernier jésuite restant en Chine, mais hélas, leur voyage connut un arrêt prématuré à Lisbonne, en 1807.

La « prudence des serpents », nécessaire pour faire face aux Princes, n'était pas la qualité première du nouveau Supérieur général Tadeusz Brzozowski (1749-1820), protagoniste le plus important de la survie de la Compagnie de Jésus. Cela fut d'autant plus regrettable, que précisément pendant son généralat, les jésuites en Russie ont rencontré de grandes inimitiés, tant de la part du clergé orthodoxe que des membres influents du gouvernement, et à la fin du tsar Alexandre lui-même. En dépit de l'augmentation du nombre de jésuites – 360 en 1820 –, Brzozowski ne pouvait pas faire beaucoup plus que d'essayer de défendre ce qui avait été mis en place par ses prédécesseurs. Les quelques hommes qu'il pouvait envoyer, devaient rester dans les limites russes : la Sibérie, le Caucase et en Crimée. Un certain nombre de Jésuites fut forcé de fuir devant l'invasion napoléonienne de 1812 ; quatorze d'entre eux sont morts au service des prisonniers malades et blessés au cours de cette campagne fatidique.

Il fut laissé le soin à d'autres, en dehors de la Russie Blanche, de traiter efficacement avec les princes et ainsi de contribuer à la restauration et à l'expansion de la Compagnie de Jésus : Saint Joseph Pignatelli en Italie, par exemple, ou le Serviteur de Dieu Pierre de Clorivière en France, qui réussit à obtenir une tolérance secrète des jésuites par le roi Louis XVIII.

L'aide vint aussi également de l'intérieur de la hiérarchie de l'Eglise, d'anciens jésuites comme l'évêque John Carroll de Baltimore et Thomas Betagh, vicaire général de Dublin, ou de princes de l'Eglise, comme les deux secrétaires d'Etat du

pape Pie VII, les cardinaux Consalvi et Pacca, bien que les deux aient eu des préjugés contre les jésuites. « Bien que j'ai été pleinement convaincu de leur importance », écrivit Pacca, « j'ai déclaré qu'il était fanatique de prétendre que l'Église ne pouvait pas se tenir debout sans eux, car elle avait existé pendant des siècles avant leur existence, mais quand j'ai vu la Révolution française et quand je suis arrivé à vraiment comprendre le jansénisme, j'ai alors pensé et pense maintenant que sans les jésuites l'Église est dans une situation très mauvaise ». Il ajouta : « Les dirigeants des nations découvriront que les jésuites assoiront leurs trônes en sauvegardant la religion ».

Le tsar Alexandre Ier n'a pas dû s'en apercevoir car en 1816, il expulsa les jésuites de Saint-Petersbourg et de Moscou, et en mars 1820 de tous ses États. Le Père Général Brzozowski, qui était devenu un prisonnier virtuel en Russie, décéda quelques jours avant le décret impérial. Il avait nommé un jésuite en Italie comme son Vicaire, de sorte que la Congrégation générale qui devait élire son successeur pourrait avoir lieu à Rome, et le Supérieur Général pourrait s'installer là-bas, près du Vicaire du Christ, comme dans les jours précédant la suppression de l'Ordre.

De manière significative, dans l'éloge funèbre du dernier Supérieur Général de la Compagnie en Russie, il fut félicité pour ses efforts visant à « introduire dans les nouvelles provinces un ensemble de vie uniforme et commune et à enflammer chacun dans l'amour de sa vocation et l'ardeur de la charité et du zèle, si caractéristiques de nos premiers pères ».

Si la Compagnie restaurée voulait être la véritable Compagnie de Jésus, elle devait s'aligner autant que possible sur les traditions qui avaient façonné sa vie dans les siècles passés. En fait, la troisième Congrégation générale qui s'est tenue à Polotsk, en 1799, lors de l'examen de la promotion de l'esprit religieux et la préservation de la vie commune, déclara que, sur ces questions, d'abondantes provisions avaient été faites durant les décrets des Congrégations antérieures. Importantes, car elles avaient été essentielles dans ces quatre décennies de survie afin d'être « prudents comme les serpents », comme le Père Czerniewicz avait dit en 1782, et « candides comme des colombes », c'est à dire d'être unis religieusement, intimement, à leur Chef, Jésus-Christ.

Plus encore que pour leurs compétences et leurs talents, les grands jésuites comme Czerniewicz et Gruber furent admirés pour leur humilité, leur mortification et leur amour de

la prière, à laquelle ils consacraient plusieurs heures par jour (ou par nuit). En fait, quand on considère le principal protagoniste dans cette partie très turbulente de l'histoire de la Compagnie, à l'exception du regard porté sur les papes, les princes ou le peuple, on pourrait, avec le Père Czerniewicz, le « sauveur de la Société », tourner les yeux vers le Sacré-Cœur.

Selon l'un de ses biographes, le Cœur du Christ avait été son refuge quand il a éprouvé des doutes, ressenti des dangers ou affronté des adversités ; il y trouva les lumières et les consolations dont il avait besoin. En fait, il attribuait au Sacré-Cœur la conservation de la Compagnie en Russie et de lui il espérait sa restauration dans le monde entier.

Apparemment, ses compagnons furent d'accord, car à la fin de la Congrégation générale qui devait élire un successeur après sa mort, en 1785, ils ont décrété que la prière au Sacré-Cœur devrait être ajoutée tous les jours après la litanie des saints comme la prière dite en dernier. La Société restaurée restera fidèle à cette pratique pendant un siècle et demi, jusqu'à son renouvellement au moment du Concile Vatican II.

Traduction de Y.V.

Autre représentation murale de Pollock montrant l'ancienne église des jésuites.



Pollock

Histoire

Les jésuites qui, en 1772, se retrouvent sous la domination de la Russie orthodoxe, après la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773, décident, face à l'impossibilité d'obéir au Pape Clément XIV, de maintenir l'Ordre et de poursuivre les activités exercées dans ces territoires avant le partage de la Pologne. Ils veulent assurer le soin pastoral et intellectuel des catholiques (polonais, lituaniens, lettons, estoniens et natifs de la Russie Blanche) qui, lors du premier partage du Royaume polonais, passent sous la domination des tzars. C'est également la principale raison pour laquelle ils ne se dispersent pas après la suppression de l'Ordre.

Le père Gabriel Gruber, d'origine slovène, homme de grande culture, devenu Général de la Compagnie dans la Russie Blanche de 1802 à 1805.



Dans les territoires annexés par la Russie en 1772, la Compagnie de Jésus possède quatre collèges (Połock, Orsza, Witebsk, Dyneburg) avec des écoles supérieures, deux résidences (Mohylew, Mścisław) avec des écoles moyennes, trois centres de mission et neuf stations missionnaires. Pendant les dix premières années, jusqu'à la définition de la situation des jésuites dans l'Empire de Russie, l'objectif de leur activité est tout simplement de conserver les œuvres qu'ils dirigeaient avant 1772-1773. Leur apostolat s'exerce dans deux directions : l'éducation et la pastorale.

Dans la seconde période qui va de 1782 à 1820, la Compagnie renforce sa présence dans l'Empire de Russie ainsi que son action dans la Russie Blanche et étend ses activités en dehors de cette province de l'Empire jusqu'aux confins de l'Etat des tzars. En 1782, lors la première Congrégation de Połock, les jésuites décident de poursuivre le maintien de la vie religieuse et de la structure traditionnelle de l'Ordre et ils prennent des mesures pour le consolider. Par la suite, organisé en « Compagnie de Jésus dans la Russie Blanche », l'Ordre se présente sous sa forme habituelle au sein

de la Province (sous la juridiction du Provincial) et du gouvernement central de l'Ordre (avec à sa tête le Vicaire général qui devient Général à partir de 1801). Jusqu'à l'approbation pontificale qui confirme officiellement la légitimité du maintien de la Compagnie de Jésus dans l'Empire de Russie, les jésuites doivent défendre leur identité et leur autonomie à l'égard de l'évêque du lieu qui tente de les placer sous sa dépendance. Ils défendent leur autonomie également à l'égard du gouvernement qui, en introduisant le nouveau système scolaire dans l'Empire, veut les contraindre à renoncer à leur *Ratio Studiorum*.

En 1800, au début du pontificat de Pie VII (bien disposé à l'égard de la Compagnie de Jésus dissoute et de sa reconstitution universelle), la Compagnie de Jésus œuvre dans l'Empire de Russie et au-delà de ses frontières. La Russie compte 214 jésuites (94 prêtres, 74 scholastiques, 46 frères coadjuteurs), répartis en 6 collèges et en 6 résidences. Leur nombre s'élève à 349 en 1814. Les années qui vont de 1801 à 1815 sont les plus florissantes pour la Compagnie. La bienveillance des tzars Paul Ier (1796-1801) et Alexandre 1^{er} ainsi que le Bref *Catholicae fidei* de Pie VII lui garantissent une présence solide et sûre. L'Ordre développe son activité scolaire et pastorale : de nouveaux collèges voient le jour ainsi que quelques missions dans diverses régions du royaume des tzars. Les jésuites étendent ainsi leur rayon d'action mais également l'influence de l'Eglise catholique. Par leur présence dans les vastes territoires du pays, ils font preuve d'une grande capacité d'adaptation à d'autres cultures, une capacité qui leur a permis, dès les origines, d'accomplir leur mission dans toutes les parties du monde et en toute circonstance. L'influence sur la société russe s'exerce grâce aux collèges qu'ils dirigent dans plusieurs parties de l'Empire au début du 19^{ème} siècle.

Une activité d'aussi longue haleine est due principalement aux nombreux anciens jésuites et, dans un deuxième temps, aux nouveaux candidats provenant de l'Europe de l'Ouest qui, à partir de 1780, commencent à arriver en Russie. Parmi eux, les nombreux prêtres de différentes nationalités appartenant à la Société de la Foi de Jésus (pacanaristes). En effet, à la nouvelle de

Les jésuites qui, en 1772, se retrouvent sous la domination de la Russie orthodoxe après la suppression de la Compagnie de Jésus, décident de conserver l'Ordre et de poursuivre les activités qu'ils exerçaient dans ces territoires.

L'activité des jésuites dans l'Empire de Russie

Marek Inglot, S.J.



l'ouverture du noviciat de Połock, on assiste à l'arrivée en Russie Blanche – pour entrer dans la Compagnie – des anciens jésuites provenant de divers pays d'Europe. Le plus illustre est le Père Gabriel Gruber, d'origine slovène, né à Vienne, homme de vaste culture, devenu par la suite Général de la Compagnie (1802-1805). Au cours des années suivantes commencent à arriver, toujours de divers pays, des candidats pour de nouvelles admissions à l'Ordre, et parmi eux, Jan Roothaan, lui aussi futur Général (1829-1853).

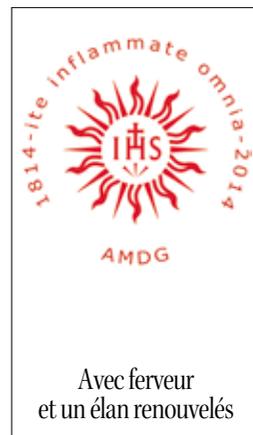
Dans l'Empire de Russie, la Compagnie de Jésus est un Ordre International. En 1820 les

documents précisent l'origine de 307 religieux sur un total de 358. Parmi eux, 142 sont nés en Russie (de nationalité polonaise, lituanienne et lettone), 42 en Allemagne, 33 en Lituanie, 24 en France, 21 en Pologne, 20 en Lettonie, 11 en Belgique, 5 en Suisse, 4 en Italie et 5 autres respectivement en Bohême, Dalmatie, Angleterre, Hollande et Portugal.

En Russie Blanche, les jésuites se consacrent principalement à l'éducation et à l'enseignement. Pour l'Impératrice Catherine II c'est la raison principale du maintien dans ses territoires de l'Ordre de Saint Ignace.

Le collège de Połock est l'institution centrale de cet apostolat. Pendant les années académiques 1772-1773, le collège administre des écoles moyennes supérieures et délivre des cours de philosophie et de théologie pour les jeunes jésuites. Il commence à atteindre toute sa splendeur dans les années 80 du 18^{ème} siècle grâce au Père Gabriel Gruber. Dans la Russie Blanche, Gruber, depuis 1784 professeur d'architecture et d'agronomie, met en place un complexe de services didactiques dont un musée, un laboratoire, un cabinet d'histoire et de sciences naturelles, un cabinet de physique, une galerie de peinture. Le collège possède par ailleurs d'importantes collections de médailles et de pierres précieuses et un laboratoire d'instruments mécaniques dont certains ont été fabriqués pour l'*Ermitage* impérial de Saint Petersburg.

En 1812, par un *ukaz* impérial, Alexandre 1^{er} élève le collège de Połock au rang d'académie. L'inauguration officielle de cette université ainsi que la proclamation de 5 nouveaux docteurs en théologie, a lieu le 7 décembre 1813. L'académie de Połock comprend trois facultés : Théologie et Philosophie, Sciences exactes, Langues et Lettres. Elle a le droit de conférer le titre de



Avec ferveur
et un élan renouvelés

*Le tsar Alexandre I dans
une peinture de Vladimir
Borovikovsky.*

Ratio Studiorum

l'empire de Russie



Les jésuites de la Russie Blanche s'occupaient surtout d'éducation et d'enseignement, des activités qu'ils doivent aussi à l'impulsion que leur donna Stanislaus Czerniewicz, vicaire général de la Compagnie entre 1782-1785.

docteur en théologie, en droit canon et en droit civil. 84 étudiants sont inscrits la première année et le corps enseignant compte 25 professeurs. Le programme d'études, conformément à la volonté du gouvernement, favorise ouvertement les sciences exactes. Avant la fermeture en 1820, toutes les écoles de Połock comptent au total environ 700 étudiants et 39 professeurs. Au cours de sa brève existence, l'Académie a créé plus de 100 docteurs.

Le deuxième grand centre d'éducation est le collège de Saint Petersburg. Appelés par le tzar Paul 1^{er}, en décembre 1800, les jésuites arrivent sur la Neva et sont chargés de la pastorale en l'église paroissiale de Sainte Catherine. Ils prêchent et catéchisent en quatre langues pour quatre groupes de fidèles (polonais, français, allemands et italiens) qui forment la communauté catholique de la capitale russe. D'année en année, ils se distinguent toujours plus dans les milieux de Saint Petersburg et leur influence atteint également les russes orthodoxes, même ceux qui appartiennent aux plus hautes sphères de la société. Le 13 février 1801 le collège ouvre ses portes ; après trois mois d'activité, il compte quelque 30 élèves qui deviennent plus d'une centaine au début de l'année scolaire 1801-1802 pour atteindre environ 200 au cours des années suivantes. Le cycle d'études dure 6 ans et comprend les langues russe et latine ainsi que la philosophie et la théologie. Le collège, fréquenté dans un premier temps par des fils de catholiques ne pouvant se permettre un instituteur privé, acquiert rapidement une telle importance que deux ans plus tard un internat est ouvert pour les élèves de familles nobles ; en 1806 l'internat est transformé en Collège des Nobles (*Collegium Nobilium*). Le nombre des élèves oscille toujours entre 60 et 70 jeunes appartenant à la haute société russe. Le vaste programme accorde une grande place aux langues modernes ainsi qu'à l'éducation religieuse. Les jeunes orthodoxes participent aux cérémonies religieuses dans leur église et suivent les cours de religion délivrés par un *pope*.

En plus de ces deux grands centres scolaires, les jésuites dirigent, dans l'Empire de Russie, sept autres collèges. Les anciens collèges de Dnye-

burg, Orsza et Witebsk poursuivent leur activité. En 1799 à la demande de l'évêque de la Russie Blanche, Stanisław Sistrzencewicz, les résidences de Mohylew et Mścisław deviennent des collèges. En 1811 le collège de Romanów voit le jour et en 1817 celui de Uźwałd. Le programme scolaire privilégie les sciences exactes et l'enseignement des langues modernes, notamment le français et l'allemand, est introduit dans tous les collèges. La langue d'enseignement est le latin et à partir pour les 1802, le russe. Chaque collège a un internat des nobles. En 1805 il accueille environ 220 internes. En 1796 (année de la mort de Catherine II) 726 élèves fréquentent gratuitement les écoles des jésuites et en 1815 ils sont environ 2000.

Après leur expulsion de l'Empire de Russie, de nombreux jésuites diplômés de l'Académie de Połock se transfèrent dans des centres d'enseignement dans toute l'Europe. Formés dans un milieu international russe, entourés de professeurs et de camarades d'étude provenant de divers pays et nationalités, ils sont bien préparés pour travailler en Europe. Beaucoup deviennent dans plusieurs pays titulaires de chaires ou promoteurs de nouvelles écoles ou centres de recherche. Ils travaillent aussi en dehors des frontières de l'Europe contribuant à organiser l'instruction supérieure aux Etats-Unis (le Père Giovanni Grassi est connu comme le « deuxième fondateur de Georgetown ») et au Moyen-Orient (le Père Maksymilian Ryłło ouvre l'école qui devient plus tard l'Université Saint Joseph à Beyrouth).

Les jésuites de la Russie Blanche se consacrent également aux missions. A partir de 1803 ils créent six nouveaux centres de mission dans le Sud et l'Est de l'Empire de Russie pour les catholiques de différentes nationalités. Ils ouvrent des missions à Saratov sur la Volga pour les colons allemands (1803), à Odessa sur la Mer Noire pour les émigrés allemands et italiens (1804), à Astrahan sur la Mer Caspienne pour arméniens, polonais, allemands, français et hollandais (1805), à Mozdok dans le Caucase pour les fidèles de différentes nationalités (1806). En 1811, a lieu l'inauguration de la mission à Irkutsk en Sibérie pour les catholiques polonais exilés ; une autre mission sibérienne est créée en 1815 à Tomsk. En 1820, 72 jésuites, prêtres et frères, sont engagés dans l'activité missionnaire (y compris les missions populaires).

Ils travaillent dans des conditions sociales et géographiques différentes, s'occupant de personnes appartenant à des peuples culturellement différents. Bien que leur action soit limitée par l'interdiction absolue de convertir les orthodoxes et que l'activité parmi les catholiques soit entravée

par divers facteurs (dispersion des fidèles dans de très vastes territoires, conditions de vie difficiles, rigidité du climat russe), leur action se révèle significative et efficace. Bien que limitée dans le temps, elle manifeste les caractéristiques naturelles de la Compagnie et laisse des traces profondes auprès de la population, notamment d'origine allemande. Répandus dans les vastes territoires de l'Empire, les jésuites, bien que peu nombreux, font preuve d'un grand zèle missionnaire et d'une grande capacité d'adaptation à d'autres cultures et conditions sociales, économiques, climatiques etc. Ils sont à même de relever avec intelligence et esprit de sacrifice les nouveaux défis, y compris la mission en Chine, avec cette capacité qui leur avait permis dès les origines, d'accomplir la mission dans toutes les parties du monde et en toute circonstance.

Le souvenir des jésuites reste vivant chez les générations successives des colons allemands, notamment celles du Nord de la Volga appartenant à la mission de Saratov, comme en témoigne Mgr Joseph Werth, jésuite, (depuis 1991 premier évêque de Novosibirsk devenu en 2002 diocèse de la Transfiguration) dont les origines familiales remontent aux jésuites catholiques allemands établis le long de la Volga dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle.

L'activité des jésuites sous le gouvernement de la Russie orthodoxe qui a duré plus de 40 ans, avait un double objectif : garder en vie la Compagnie de Jésus et garantir le soin pastoral et intellectuel des catholiques restés sous la domination et l'influence de la Russie orthodoxe après le partage de la Pologne. Avec persévérance et détermination, ils atteignent les deux objectifs.

Par leur fidélité à l'Ordre et à l'Eglise catholique, les jésuites provoquent l'animosité du pouvoir laïc et de l'Eglise orthodoxe. A l'époque du tsar Alexandre se manifestent l'illuminisme et le mysticisme russe, et plus tard la Société Biblique Russe, tous hostiles aux jésuites. De même, la maçonnerie russe. Des mouvements se développent, contraires aux contacts avec l'Occident et à l'influence de l'Eglise catholique. La reconstitution de la Compagnie de Jésus dans le monde en 1814 offre aux adversaires un nouveau motif d'hostilité : elle ôte au gouvernement russe la



possibilité de contrôler l'Ordre (le siège du Général doit retourner à Rome). Tout cela entraîne d'abord le refus du Général Tadeusz Brzozowski de se transférer à Rome, et ensuite l'expulsion des jésuites, d'abord de Saint Petersburg (1815) et en 1820, de tout l'Empire de Russie.

Traduction d'Isabelle Cousturié

Le tsar Paul I fut empereur de Russie de 1796 à 1801, Il fut aussi bienveillant envers la Compagnie présente dans la Russie Blanche.

Histoire

Sur ces pages, quelques photos « historiques » des Congrégations mariales, aujourd'hui renommées Communauté de Vie Chrétienne. Ci-dessous, le P. Vincenzo Insolera distribuant la communion et une photo souvenir de la « Première Primaire » devant l'église de St Ignace en 1950.

L'anniversaire de la restauration de la Compagnie de Jésus offre l'occasion d'examiner une période souvent oubliée de notre histoire. Fréquemment, quand on parle de l'histoire jésuite, on prend en considération les deux premiers siècles. La suppression, ensuite inaugure, pour certains, un genre d'« années sombres », une période pendant laquelle il n'est pas arrivé grand-chose à l'intérieur du récit historique, lequel a seulement regagné de l'intérêt et de la vigueur avec le commencement du Concile Vatican II et le généralat de Pedro Arrupe. Cette présomption regrettable est en partie due à l'absence de recherche historique sur la période qui suit immédiatement la suppression, tout en reconnaissant naturellement quelques exceptions importantes. Ce manque de recherche et d'intérêt nous a fait ignorer des informations importantes, en particulier comment certains aspects de la Compagnie, tels que la promotion de sa spiritualité, se sont poursuivis après la suppression. Ces

questions concernant la continuité des œuvres jésuites reconnues ne sont pas seulement d'ordre historique, dans la mesure où elles touchent aux questions contemporaines de la viabilité d'une œuvre autrefois dirigée par la Compagnie et maintenant entre les mains du laïcat ou d'une administration diocésaine.

Comment la spiritualité ignatienne a-t-elle réussi à se répandre après la suppression ? Cette question exige une recherche plus approfondie. Néanmoins, nous pouvons identifier dans ses très grandes lignes comment ce suivi a eu lieu en examinant les Congrégations mariales. Il faut noter que bien que la Compagnie ait été supprimée, les Congrégations mariales (ou Sodalités) ne l'ont pas été. La voie la plus évidente par laquelle la spiritualité ignatienne a continué pendant les années de la suppression de la Compagnie de Jésus a peut-être été celle des règles de ces associations. Après 1773, il a fallu élaborer de nouvelles règles afin de pourvoir à l'absence de direction jésuite. Cependant, cette absence de direction jésuite n'a pas supprimé l'existence antérieure d'une règle soigneusement structurée qui permettait au laïcat d'organiser, de gérer les finances et d'exécuter d'importantes œuvres de charité telles que nourrir les détenus, visiter les malades et procurer une dot aux femmes pauvres. Ces règles insistaient sur des éléments importants de la spiritualité ignatienne



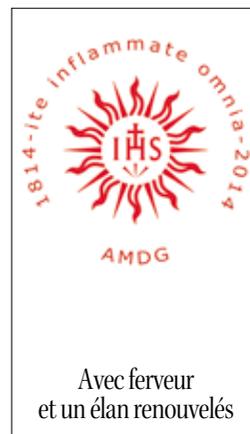
La spiritualité jésuite durant la suppression

Michael W. Maher, S.J.

tels que l'examen de conscience, la méditation et l'assistance à la messe quotidienne, la communion fréquente, le recours à la confession générale et les pratiques spécifiques dans la prière, comme il est conseillé dans les *Exercices Spirituels*. Bien que ces nouvelles règles établissent et légalisent le transfert de la direction spirituelle de ces groupes, des jésuites au clergé diocésain et à l'ordinaire du lieu, les autres règles sont demeurées intactes à partir des règles formulées avant la suppression. En bref, ces règles ont créé des coutumes spirituelles ignatiennes que les laïcs pouvaient accomplir sous la direction du clergé diocésain. L'efficacité de cette transition devrait se juger au cas par cas, et souvent le manque d'archives peut rendre un tel jugement impossible.

En addition à ces règles, les jésuites avaient établi certaines pratiques de dévotion dans leurs centres de ministère ainsi que la distribution d'imprimés ; le tout servit de guides pour réserver la spiritualité ignatienne pendant les années de sup-

pression. Par exemple, la dévotion à la Bonne Mort (Bona Mors) prévoyait un exercice de dévotion hebdomadaire par lequel on guidait les personnes pour qu'elles contemplent leurs derniers jours et les décisions qui leur apporteraient le plus de consolation – c'était une méditation prise des *Exercices Spirituels*. D'autres dévotions telles que la méditation sur les Cinq Blessures donnaient des précisions sur les méditations que l'on trouve dans la troisième semaine des *Exercices*. Des auteurs jésuites tels que Giuseppe Carpano, François Guilloché, Giovanni Manni, Gregorio Mastrilli, Giuseppe Prola, Bartolomeo Ricci, Paolo Segneri et bien d'autres, étaient lus et les anciens jésuites ou des prêtres diocésains les utilisaient comme bases pour la prédication. De même, les catéchismes composés par Robert Bellarmin et Pierre Canisius conservaient encore une grande popularité et étaient un moyen de maintenir un esprit jésuite chez les laïcs durant la suppression.



Congrès international des Congrégations Mariales, septembre 1950.



Pendant les années de la suppression de la Compagnie de Jésus, la voie la plus nette dans laquelle la spiritualité ignatienne a continué a peut-être été celle des règles des Congrégations mariales.

La spiritualité



L'étendard de la congrégation mariale « Première Primaire ». C'est grâce aux congrégations mariales que la spiritualité ignacienne continua à fleurir même durant la suppression de la Compagnie.

La continuation des Congrégations mariales, ou Sodalités, procura un autre moyen important par lequel la spiritualité jésuite s'est maintenue pendant les années de suppression. Il se pouvait que les règles imprimées de la Congrégation et les livres de spiritualité restent simplement sur les étagères et n'aient que peu ou pas d'effet, à moins que des personnes intéressées par l'idée de faire progresser et de revigorer la vie des Sodalités ne les utilisent. Après la suppression, beaucoup d'individus employèrent leur savoir sur la Sodalité pour revigorer les vieilles Sodalités ou créer de nouvelles organisations basées sur les règles et les pratiques de ces dernières. Ce fut grâce à ces personnes que la spiritualité jésuite, en particulier la spiritualité jésuite telle qu'elle est enseignée et pratiquée par les Congrégations mariales, lança un pont au-dessus de la période de suppression.

Luigi Mozzi fournit un exemple de la manière dont la spiritualité jésuite a continué durant les années de la suppression. Mozzi naquit en 1746 et entra dans la Compagnie de Jésus en 1763. Après la suppression, l'évêque de Bergame le nomma chanoine du diocèse et là, Luigi institua une Sodalité selon les pratiques traditionnelles qu'il connaissait comme jésuite. Fidèle au véritable esprit des Congrégations mariales, sa Sodalité contribua à la fois au développement de la vie de piété et à un apostolat actif, qui,

dans ce cas, consista en écoles gratuites pour les pauvres de Bergame. Les difficultés causées par les invasions napoléoniennes entraînèrent le déplacement de Mozzi à Venise où il entra en contact avec les frères Antonio et Marcantonio Cavanis. Ces frères virent le bon travail de Mozzi, en particulier la renaissance des Sodalités. Les frères Cavanis instituèrent une Congrégation mariale à la paroisse Sainte Agnès de Venise, le 2 mai 1802. Cette congrégation devint la base de la Congrégation des Ecoles de Charité, que le Pape Grégoire XVI reconnut formellement comme Institut religieux en 1836.

La spiritualité ignacienne fut répandue par d'anciens jésuites, comme ce fut le cas avec Luigi Fortis, qui allait devenir le premier Supérieur Général après la suppression, est entré dans la Compagnie en 1762 et est ensuite revenu à l'état laïque puisqu'il n'était pas ordonné. Désirant le sacerdoce, il fut ordonné pour le diocèse de Vérone en 1778 et, là, il entra en contact avec Gaspard Bertoni, un jeune homme qui cherchait une voie pour affermir et faire progresser la foi catholique. Bertoni entra dans une Congrégation mariale en 1789, fut ordonné en 1800 et commença en 1802 à instituer des Congrégations mariales à partir de ce qu'il avait appris de Fortis concernant les bienfaits de la Sodalité. L'usage ultérieur de Bertoni et les modifications des règles et de la spiritualité de la Sodalité l'aiderent à instituer la Congrégation des *Saints Stigmates* en 1816, un institut religieux destiné à l'éducation pour des enfants pauvres.

D'une manière indirecte mais très importante, un autre ancien jésuite aida à faire avancer la spiritualité des Congrégations après la suppression. Jean Chaminade est entré dans la Compagnie de Jésus en 1761. Cependant, la suppression de la Compagnie de Jésus en France entraîna son retour dans sa famille. Son jeune frère, Guillaume, qui plus tard prit le prénom de Joseph, apprit de son frère Jean les histoires et les méthodes de la Compagnie de Jésus et devint prêtre diocésain en 1785. Guillaume Joseph Chaminade fut vite mêlé à l'Église catholique clandestine qui se développa en réaction à la Révolution française et, en particulier, au régime de la Terreur. Pendant son exil en Espagne, il eut une vision de Notre Dame du Pilar qui lui inspira de former des groupes de laïcs consacrés au Christ sur le modèle de la vie de Marie et en étant ses disciples. A son retour à Bordeaux en 1800, il a réintroduit les Congrégations mariales comme la structure pour faire avancer la piété et les bonnes œuvres catholiques. Pour être assisté dans ses efforts, il se tourna vers Ma-





Photo souvenir de la Première Primaire après l'audience avec le pape, le 19 juin 1904. Dessous, l'image de la Vierge, symbole des Congrégations mariales et, à gauche, à l'intérieur des mains croisées, l'ancienne distinction de l'association.



rie-Thérèse Charlotte de Lamourous, comptant énormément sur elle. Chaminade œuvra à rétablir les Congrégations mariales comme moyen pour soutenir et faire avancer la foi catholique. De la spiritualité accessible et de l'insistance sur un apostolat social venant des Congrégations mariales, naquirent des femmes qui ont appartenu aux Congrégations de Chaminade. Beaucoup grandirent dans l'amour de Dieu et de leur prochain à un tel degré qu'elles souhaitèrent approfondir leur engagement en créant un institut religieux. Ceci se fit avec le soutien d'Adèle de Batz de Trenquelléon et, en 1816, l'Eglise reconnut l'Institut des Filles de Marie. Une année plus tard, la Société de Marie fut établie et reconnue pour les hommes. Ces deux instituts sont devenus une part de la plus grande famille marianiste qui fit reconnaître son inspiration dans l'œuvre de Guillaume Joseph

Chaminade, lequel à son tour identifia les Sodalités mariales comme la source fondamentale de sa propre spiritualité et fournit une voie claire par laquelle cette spiritualité pouvait être appliquée dans le laïcat.

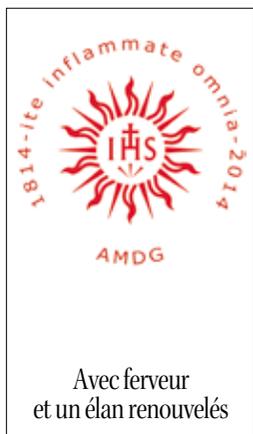
La suppression fut une période difficile pour la Compagnie de Jésus aussi bien que pour l'Eglise. 1773 n'a pas seulement marqué une rupture dans l'œuvre des jésuites, mais cette même période fut le témoin de la dissolution de beaucoup d'autres structures qui, pendant plusieurs siècles, avaient avec succès rapproché de Dieu des hommes et des femmes. Le rétablissement de la Compagnie inaugura chez une partie des dirigeants de gouvernement de recréer un monde pré-révolutionnaire et poussa les jésuites dans une manière de procéder contraire à leur propre manière. Pourtant, en dépit des bouleversements provoqués par la Révolution française, la spiritualité jésuite a continué. Malgré la suppression et grâce à d'anciens jésuites, à manuel religieux, à de nouveaux institutes religieux, aux Congrégations Mariales revitalisées ou adaptées, la spiritualité ignatienne s'est renforcé.

Traduction de Yves Morel, S.J.



sodalités

Histoire



Aut sint ut sunt, aut non sint (Qu'ils soient ce qu'ils sont ou qu'ils ne soient pas) aurait répondu Clément XIII au Père Général Lorenzo Ricci lorsque celui-ci lui proposa d'accepter des modifications dans les Constitutions de la Compagnie de Jésus pour sauver l'Ordre menacé d'être expulsé du Royaume de France (la création d'une structure de fait totalement indépendante du reste de l'Ordre aurait permis alors de le sauver dans ce pays) : les Jésuites devaient rester ce qu'ils étaient sans quoi leur existence même n'aurait pas eu de sens.

Cette même question de l'identité s'est posée à plusieurs reprises dans l'histoire mouvementée de la Compagnie, souvent dans des circonstances difficiles de friction ou de conflit à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Ordre : depuis les discussions, à cheval entre le seizième et le dix-septième siècle, sur la manière de poursuivre la recherche d'une consolidation de ses structures dans la fidélité au charisme originel, jusqu'à l'apparition des mêmes questions dans le contexte du renouveau post conciliaire des dernières décennies qui ont vu de nombreux changements à la suite des Congrégations générales, notamment 31 et 32. *Sint ut sunt* ont alors redit les derniers successeurs de Clément XIII, mais, d'une part, la friction entre l'exigence de fidélité à l'Institut et, d'autre part, la recherche des manières de la vivre dans les circonstances qui changent, semblent inévitables et inscrites en permanence dans le destin des Jésuites.

Dans ces discussions, anciennes et récentes, le thème de continuité et de discontinuité revient de diverses manières et sous différentes configurations. Un Ordre religieux est-il envisageable sans le chœur ? se demandait-on lorsque Paul III



s'apprêtait à approuver la proposition de Saint Ignace et de ses premiers compagnons. Les derniers développements de la question (y compris la décision de Paul IV d'imposer le chœur aux Jésuites !) montrent que la nouveauté (et donc la discontinuité par rapport à ce qui avait été la norme de la vie religieuse) n'était pas quelque chose d'évident. Les exemples ne manquent pas pour illustrer cette tension permanente entre ce qui continue, selon les standards établis et reconnus, et ce qui semble causer (ou cause) la rupture. Les frictions engendrées lors du rétablissement de la Compagnie en 1814 doivent-elles surprendre ? Ces frictions se sont manifestées fortement d'abord lors de décisions vitales pour l'Ordre reconstitué, et plus calmement par la suite lorsque les débats se faisaient de plus en plus académiques, ce qui n'ôte rien à leur intérêt et à leur pertinence.

L'un des thèmes qui ont fait couler beaucoup d'encre et rempli les étagères des bibliothèques concernait la survie de la Compagnie de Jésus après 1773, ou – plus précisément – *le status* des Jésuites restés en Russie sans que soit proclamé le Bref de suppression. Étaient-ils légalement et licitement religieux jésuites malgré tout, même

**« Qu'ils soient ce qu'ils sont ou qu'ils ne soient pas »
a répondu Clément XIII à la proposition
d'introduire des changements dans les Constitutions
de la Compagnie de Jésus pour en éviter la
suppression. Cet article analyse le problème
depuis la période de la suppression
des Jésuites jusqu'à leur reconstitution.**

La Compagnie entre continuité et discontinuité

Robert Danieluk, S.J.



après la date fatale du 21 juillet 1773 figurant sur le document de Clément ? Car s'ils ne l'étaient pas – comme l'affirmaient certains auteurs que l'on pourrait difficilement accuser d'excès de sympathie à l'égard de la Compagnie – l'Ordre rétabli par Pie VII ne pouvait se vanter d'être le même que celui qu'avait supprimé Clément XIV et donc il aurait été une nouvelle Congrégation religieuse différente de celle qu'avait approuvée Paul III en 1540. Dans ce cas, le thème de continuité et/ou discontinuité allait bien au-delà du débat purement académique : ils'agissait de l'identité même de la Compagnie et de ses membres qui, lors du rétablissement, en 1814, se comptaient déjà par centaines pour atteindre 15.000 à la fin du 19^{ème} siècle et 36.000 en 1965.

Ainsi, certains historiens jésuites (ou bien disposés à leur égard) s'efforcèrent de montrer, se fondant autant que possible sur des documents

d'archives, qu'il n'existait pas deux Compagnies différentes mais « une » seule Compagnie de Jésus et que la continuité l'emportait sur la discontinuité dans les événements des années 1773-1814. Pour démontrer que l'Ordre rétabli dans le monde entier par la Bulle de Pie VII *Sollicitudo omnium Ecclesiarum* du 7 août 1814 était le même que celui fondé par Saint Ignace, approuvé par Paul III et supprimé par Clément XIV, les jésuites de l'époque s'efforcèrent de reprendre le mode de vie et les coutumes de leurs prédécesseurs. Etant donné l'importance de la question, on comprend leur insistance. La continuité à laquelle ils aspiraient allait bien au-delà des sentiments d'appartenance à un institut ecclésiastique déterminé. Il s'agissait de leur propre identité car si la Compagnie restée en Russie et celle rétablie en 1814 n'était pas la même que celle qui avait été supprimée, cette « deuxième » Compagnie se trouverait dans une situation d'infériorité par rapport à la « première ».

De nombreux auteurs étudient la question. Il est impossible dans cet article de résumer la longue discussion historiographique. Il suffit de dire que les deux parties se sont rangées derrière une série interminable d'arguments et de contre arguments, à l'aide de documents existants sans exclure l'existence d'autres documents qui, bien que non disponibles, auraient pu exister. Cela ressort des témoignages (c'est le cas de la soi-disant lettre de Clément XIV à Catherine II, datant de 1774, dans laquelle le Pape aurait approuvé la décision de l'impératrice de maintenir dans ses Etats les Jésuites supprimés ailleurs). Ceux qui étaient favorables à la thèse d'une existence ininterrompue de la Compagnie de Jésus après 1773, justifiaient leur position par des arguments qui oscillaient autour des points suivants :

1. Le Bref *Dominus ac Redemptor* n'a jamais été communiqué officiellement aux jésuites en

Le pape Pie VII rétablit officiellement la Compagnie de Jésus en remettant le décret de reconstitution au Père Général Tadeusz Brzozowski (7 août 1814).

aut sint ut sunt, aut non sint

Continuité et discontinuité

Russie. Selon les dispositions pontificales (également confirmées par les usages de l'époque), pour entrer en vigueur, le document devait être communiqué officiellement à chaque communauté de la Compagnie. Alors seulement la suppression aurait été un fait accompli, les jésuites libérés de leurs vœux et les religieux n'auraient donc plus été tels. Ce fut partout la façon de procéder à la suppression. Du moment que cela ne s'est jamais produit en Russie pour des motifs bien connus, les jésuites restés dans ce pays étaient des religieux à plein titre.

2. Les Papes ont confirmé la Compagnie restée en Russie. Il est vrai que le texte de certains documents qui auraient été cruciaux dans cette affaire, n'ont jamais été retrouvés, comme par exemple la lettre citée ci-dessus attribuée à Clément XIV ; mais il est tout aussi vrai que le Saint Siège n'a jamais protesté, ni démenti catégoriquement l'existence de la lettre même lorsque d'autres documents en mentionnaient l'existence ! On n'ignore cependant pas l'approbation verbale de Pie VI de 1783, attestée par écrit par Jan Benislawski (1736-1812) envoyé par la tzarine à Rome pour l'obtenir. Le texte de la déclaration est conservé aux Archives romaines de la Compagnie de Jésus qui possède également l'original du Bref *Catholicae fidei* par lequel, le 7 mars 1801, Pie VII a reconnu formellement l'existence des jésuites restés en Russie.

3. Si les Papes avaient été contraires à leur survie,

ils auraient pu le dire plus explicitement comme le leur conseillaient, avec une certaine insistance, les ennemis des jésuites, notamment la Cour espagnole. Mais il n'en fut rien et le Bref de Pie VI de 1783, cité par les partisans de l'illégitimité des jésuites en Russie, à bien le lire, n'a pas la valeur que ces derniers voulaient lui attribuer. Son seul but était de calmer l'indignation des Bourbons.

4. C'est chez les jésuites restés en Russie que commence le processus de reconstitution de la Compagnie, heureusement terminé en 1814. Considérés comme les garants de l'authenticité du charisme originel de l'Ordre, leur présence avait déjà été souhaitée en 1794 par le Duc de Parme Ferdinand, celui-là même qui, ironie de l'histoire, les avaient trente ans plus tôt expulsés de son Etat.

En revanche, ceux qui étaient contraires à la continuité de la Compagnie répondaient par une série d'observations, par exemple :

1. En Russie les jésuites ont habilement utilisé la protection de l'impératrice pour ne pas obéir à l'ordre du Pape, alors qu'ils auraient dû faire ce qu'ils savaient être conforme à la volonté du Pape.

2. Certains documents pouvant justifier la légitimité de leur survie après 1773 n'ont jamais été retrouvés tandis que d'autres textes sont apocryphes (par exemple une *Retractatio* attribuée à Clément qui se serait repenti de la suppression). Ces documents ont été utilisés dans un but précis, mais ils ne sont pas authentiques.

3. L'approbation verbale de 1783 est une invention de Benislawski qui, en tant qu'ancien jésuite, n'est pas un témoin fiable.

4. Dans son Bref aux Bourbons de 1783, Pie VI s'est prononcé contre tout ce qui se passait en Russie.

Ce ne sont que quelques exemples de la longue liste des motifs évoqués pour défendre leurs thèses, par ceux qui participaient au débat. Avec le temps, la discussion a beaucoup perdu de sa vigueur initiale, la polémique a cédé la place à une étude plus méthodique et impartiale et la polarisation des opinions, bien que pas complètement disparue, a pris aujourd'hui une autre dimension.

Il faut ajouter que l'approche ferme de Clé-

Autre image de
Pie VII lors du
rétablissement de la
Compagnie de Jésus
en 1914.





Image ancienne montrant Paul III qui approuve officiellement la Compagnie de Jésus en 1540, en présence de St Ignace et de ses premiers compagnons.

ment XIII citée au début de l'article concernant l'identité de la Compagnie a été totalement partagée par les jésuites après 1773. Alors qu'ils reconstituaient les structures administratives de leur gouvernement en Russie, l'ancien assistant polonais et compagnon du Père Ricci à la prison de Castel S. Angelo, Karol Korycki (1702-1789) écrit en 1782 au Vicaire Général nouvellement élu, Stanisław Czerniewicz (1728-1785) : « Les nôtres, dans la Russie Blanche *aut sint ut sunt* (c.à.d. selon l'Institut) *aut non sint*. N'acceptez aucun amalgame : mieux vaut disparaître ! ». En effet, les jésuites repoussaient cet amalgame car... ils espéraient la reconstitution universelle de la Compagnie.

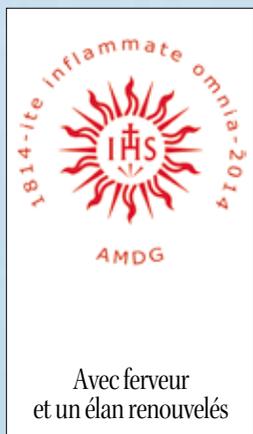
Giulio Cesare Cordara (1704-1785), le dernier historiographe officiel de l'Ordre, écrit dans son livre sur la suppression : *Resurget tamen suo tempore e suis cineribus divino nutu exsuscitata Societas Jesu, manebitque in ultimum usque tempus [...]* (« Sur ordre divin la Compagnie de Jésus renaîtra de ses cendres et vivra jusqu'à la fin des temps [...]). *Julii Cordarae De Suppressione Societatis Jesu Commentarii*. Padoue, 1923-1925, p. 180). La belle image des cendres desquelles renaît l'Ordre dissous a été reprise par d'autres auteurs qui ont abordé ce thème. Par exemple, en 1939, un historien jésuite français Paul Dudon (1859-1941), parlait dans l'un de ses articles, du feu qui couvait en Russie (*Le feu qui couve en Russie*), percevant dans les vicissitudes de l'histoire la main de la Providence : «[...] la Providence, par un jeu paradoxal, s'est servie des caprices impériaux de la Sémiramis du

Nord, pour conserver en Russie, comme sous la cendre, le feu allumé à Rome, en 1540, par Ignace de Loyola" (« La résurrection de la Compagnie de Jésus (1773-1814) » dans la *Revue des Questions Historiques* 133 [1939], p. 36).

Tous comptes faits il semble peu approprié de parler des « deux » Compagnies et s'il faut le faire, il faut y mettre les guillemets comme dans cet article. La distinction entre les deux grandes périodes de son histoire, avec l'interruption de la suppression qui les sépare l'une de l'autre, reste un fait conventionnel souvent motivé par des nécessités pratiques comme par exemple aux Archives du gouvernement central de l'Ordre où les deux grandes sections sont signalées dans les inventaires sous l'appellation d'« ancienne » et de « nouvelle » Compagnie. C'est le propre des historiens de donner des noms aux périodes du passé et de proposer les interruptions entre elles. Il est tout aussi naturel de comprendre les limites des attributions faites. Par exemple, comment faut-il appeler la Compagnie après 1814 : « nouvelle », « moderne », « restaurée », « rétablie » ou « ressuscitée », car dans les diverses langues, certains termes revêtent des sens différents ? Le bicentenaire sera certainement, pour les experts, l'occasion de s'arrêter sur les événements évoqués ici et d'écrire, espérons toujours *sine ira et studio*, un nouveau chapitre de l'histoire de l'unique et même Compagnie de Jésus, indépendamment des adjectifs attribués à l'une ou l'autre période de son passé.

Traduction de Isabelle Cousturié

Les missions



Pour les jésuites qui se disposaient à célébrer en 1914 le premier centenaire du rétablissement de la Compagnie, il fut important de déterminer comment s'étaient comportés leurs prédécesseurs dans les anciennes missions en retournant dans les territoires apostoliques. L'histoire écrite aura à aider, une fois de plus, celui qui se penche sur le passé. La Compagnie ancienne était représentée en d'innombrables pages dans son action missionnaire, depuis la « chrétienté fleurie » de l'ancienne Province du Paraguay, en passant par les martyrs du Japon, jusqu'aux missions de Chine où l'on voit les jésuites dans la cour impériale en train de mesurer le temps et l'espace. Au-delà des contradictions, les récits des missions se présentaient comme un phare lumineux.

Cette fonction apologétique des récits missionnaires a prêté le flanc et inspiré une autre série de pages cherchant à démontrer tout le contraire. Pour une littérature opposée à l'historiographie jésuite, c'était dans le milieu apostolique qu'on pouvait observer l'esprit politique des jésuites, leurs ambitions économiques, leur style paternaliste qui maintenait ceux qui étaient l'objet de la mission dans un état permanent d'enfance. Les missions jésuites ne passaient pas seulement à l'histoire, elles passaient surtout à l'historiographie. C'est dire qu'elles se situent dans un passé, qui comme

Etablir une continuité avec l'histoire des missions en Amérique Méridionale fut, pour la Compagnie rétablie au XIXe siècle, une manière de conformer sa propre identité.

le terme l'indique, n'est plus, mais « revivent » dans les écrits qui, même en se présentant avec des signes opposés, cherchent à rendre compte d'une absence.

Que décrire des activités apostoliques ait été un champ de bataille pour neutraliser les critiques qui provenaient d'autres milieux, le P. José Cardiel l'avait déjà compris, lui qui était un des meilleurs chroniqueurs de l'ancienne Province du Paraguay. Au XVIII^e siècle, les Réductions s'érigèrent en archétype missionnaire. Dans sa *Déclaration de la vérité* (1758), où il se propose de relater la vie quotidienne des populations, Cardiel considère que ses pages sont les meilleures pour combattre la mère de toutes les diatribes : les *Monita secreta* ou *Instrucciones reservadas de los jesuitas* (1614) (*les Avis secrets ou les Instructions réservées des jésuites*) que Jerónimo Zahorowski avait écrits après avoir abandonné l'Ordre qui ne lui avait pas accordé la profession des quatre vœux. Quant à Cardiel, il affirme que son œuvre expose la vérité dans un « style modéré ».

La vie dans les villages des guaranis avec « cet ordre, cet accord, cette régularité, cette observance, cette pudeur, avec cette modestie, cette chasteté et honnêteté de coutumes, Monsieur le Libelliste, ce sont les « Avis secrets » qui apprivoisent les brutes et leur inspirent tant de respect pour le sacré ». Le récit de Cardiel paraît, par moments, se croiser avec le voyage lui aussi imaginaire du « Candide » de Voltaire (1759). L'accolade de deux Allemands en terre étrangère, « Candide » et le « curé-commandant » de l'une des Réductions, représente le paradoxe d'une écriture qui, voulant voyager loin, ne sort pas de l'Europe. Pendant que les deux

Histoire Amérique Méridionale: retour aux ruines jésuites

Martín M. Morales, S.J.

Allemands s'unissent dans l'accolade, la vie des villages de guaranis appuie sur un autre lieu.

Etablir une continuité avec l'histoire des missions fut, pour la Compagnie rétablie au XIX^e siècle, une manière de confirmer son identité propre. Affirmer l'identité est reconnaître qu'au-delà de ce qui est indiqué et désiré, il y a des différences. Qui écrit l'histoire tentera d'éliminer les différences qui pourraient apparaître entre la Compagnie « ancienne » et la « moderne ». C'est ce qu'a exprimé le P. Antonio Astrain dans l'introduction à son histoire (1902) : « Ces dénominations [« ancienne » et « moderne »] ont une signification purement chronologique, car si nous considérons l'organisation et l'esprit, il n'existe aucune différence et la Compagnie d'aujourd'hui est, par la bonté divine, la même que celle qui est sortie des mains de saint Ignace. »

La conception historiographique qui se forgeait pendant les années d'Astrain exigeait que l'idée d'une Compagnie de Jésus qui traverserait indemne le temps, ne soit pas seulement une vérité affirmée, mais qu'elle se confronte avec la « vérité » des documents. Pour le cas des missions du bassin du Rio de la Plata, l'œuvre du jésuite guatémaltèque Rafael Pérez (1842-1901), « *La Compagnie*



de Jésus en Amérique du Sud », est un sentier privilégié pour observer la construction d'un passé. Pérez travailla les deux dernières années de sa vie au Collège Saint Sauveur de Buenos Aires où se trouvaient les archives de la Province. Les archives, qui à leur tour se présentent toujours sous forme partielle et ne sont jamais complètes, offrent à l'historien les matériaux qui lui permettent de réaliser son œuvre de reconstruction. Pérez eut à sa disposition une série de dépôts documentaires :

Ce qu'il reste aujourd'hui des anciennes Réductions jésuites au Paraguay : des ruines, comme ici celles de Trinidad.



Amérique Méridionale



Musée Sainte-Marie, en bas, des statues en bois provenant des anciennes Réductions. Cidessus, celle de St François Borgia.

quelque quatre cents lettres de pères généraux à l'ancienne province du Paraguay qu'il n'utilisa pas, avec des lettres et des requêtes de la mission jésuite qui s'installera dans les premières décennies du XIX^e siècle.

Les lettres des généraux fonctionnèrent comme pierre de touche et soutien pour une documentation plus moderne. Il n'était pas besoin de les lire pour « savoir » que non seulement elles provenaient d'un passé glorieux, mais aussi qu'elles autorisaient le présent. Dix années après le passage de Pérez aux archives, Antonio Astráin en fit un premier usage, soigneusement sélectionné, pour en extraire sa cargaison d'exemplarité.

Rafael Pérez est l'héritier direct des jésuites qui revinrent à Rio de la Plata en 1836, à la suite de l'expulsion décrétée par l'Espagne en 1835. Durant les émeutes de Madrid de 1834 quinze jésuites avaient été assassinés.

Pérez introduit son travail par un préambule qui établira une fois pour toutes le lieu qu'occupaient les anciennes Réductions. Les jésuites qui reviennent « ne trouvent que des décombres, des cendres fumant encore des nombreux villages formés par leurs aînés ; où sont leurs habitants ? Ils sont revenus à la vie sauvage, vivent dans les bois, il faudra entreprendre de nouvelles conquêtes ». Les images des ruines se superposent, les unes aux autres.

Désormais « les ruines jésuitiques » ne seront pas seulement un lieu qui s'offre à la contemplation du voyageur, mais les restes, le reliquaire, sur lesquels se fondera la nouvelle vie des jésuites dans ces terres. Le fragment qui provient du

passé ne s'intégrera pas facilement dans de nouvelles constructions. Ce qui manque à la ruine sera comblé par des pages qui évoquent l'ancienne gloire et confèrent aux dépouilles une fonction de fondation quasiment sacrée, par conséquent intouchable. Pour l'histoire de la Compagnie de Jésus qui se rétablit en Amérique, les anciennes missions constitueront l'origine, de même que pour la Compagnie qui se restaure en Europe, le début fut placé à Rome, pour passer ensuite à Manrèse.

Les restes de la « Procure des missions » dans la ville de Buenos Aires, partiellement réutilisés par les jésuites qui retournèrent en 1836 avec le P. Mariano Berdugo, sont pour Pérez un autre lieu d'évocation. Après l'expulsion et la suppression qui suivit de la Compagnie, la Procure fut affectée à divers emplois urbains : elle fut transformée en caserne et en école publique. « Si nous nous enquérons de la cause de semblables métamorphoses – affirme Pérez –, nous trouverons qu'elle ne vient que de la rapacité des Etats modernes qui s'enrichissent en s'emparant des biens de l'Eglise ». Comme il ne peut être autrement, en dirigeant son regard vers le passé, Pérez esquisse son inquiétude présente. Comme jésuite il connut l'exil deux fois ; la première comme étudiant, lorsque la Compagnie fut expulsée du Guatemala (1871), et la seconde comme prêtre (1881).

Dans la brève introduction, il rend compte de la situation que les jésuites ont trouvée à leur retour dans les anciennes possessions de l'Amérique espagnole. « ... Qui apportera un appui aux nouveaux apôtres ?... Une fois les colonies espagnoles émancipées, l'anarchie et la dissolution sociale dominant dans ces malheureux pays : les guerres intestines se succèdent les unes aux autres... » Les jésuites durent établir des relations avec les Etats républicains, enfants encore plus fragiles que ceux qui avaient sapé l'ordre monarchique en Europe. Dans le cas spécifique des provinces du Rio de la Plata (Argentine, Paraguay, Uruguay), les territoires étaient amputés par la présence de divers caudillos (chefs militaires) en guerre. Si les anciennes missions avaient été établies sous l'impulsion de la monarchie et s'inséraient, comme toute la Compagnie, dans la société de Cour, les nouveaux apôtres seront aussi fils de leur temps. Les missions





Photos de gauche, une reconstitution pour les visiteurs d'un village et de la vie des chrétiens à l'époque des Missions au Canada. Dessous, une statue en bois de St Ignace.

qui prennent vie dans les pages de Pérez sont occasionnelles et à peu de kilomètres de la ville de Buenos Aires, ce sont les missions qu'on appelle donc rurales, de campagne ou missions volantes.

Dans la correspondance de Berdugo, que Pérez sélectionne dans son œuvre, les missions apparaissent à plusieurs reprises comme un espace de désir. A l'origine de la constitution de cet espace se trouve le rêve jamais réalisé du même Berdugo, celui d'être missionnaire aux Philippines.

L'expulsion des jésuites de Buenos Aires (1841) puis de Córdoba (1845) fait revivre dans la nouvelle Compagnie les vicissitudes de l'ancienne. L'exil met en mouvement, une fois de plus, une poignée d'hommes vers ce qui fut le cœur mythique de l'ancienne Province du Paraguay. Le P. Bernardo Parés, rapporte Pérez, partit du collège de Buenos Aires avec son compagnon, le P. Anastasio Calvo, chargé de « grammaires, vocabulaires, catéchismes, pratiques et examens de confession dans la langue des Guaranis ». Ces livres imprimés au XVIII^e siècle dans les réductions de Loreto, de Notre Dame de la Foi et de Sainte Marie Majeure, furent le chaînon qui les mettrait en contact avec « les anciennes Réductions qui, bien que détruites, demeurent néanmoins des restes des néophytes Guaranis qui, par tradition, connaissent les jésuites et aspirent à ce qu'ils reviennent les voir dans leurs territoires. »

L'itinéraire de Parés et de son compagnon devient, comme celui des anciens, un voyage dans lequel une foule de difficultés se manifeste au missionnaire dont les forces sont insuffisantes : San Salvador (Entre Rios, Argentine), Salto (Uru-

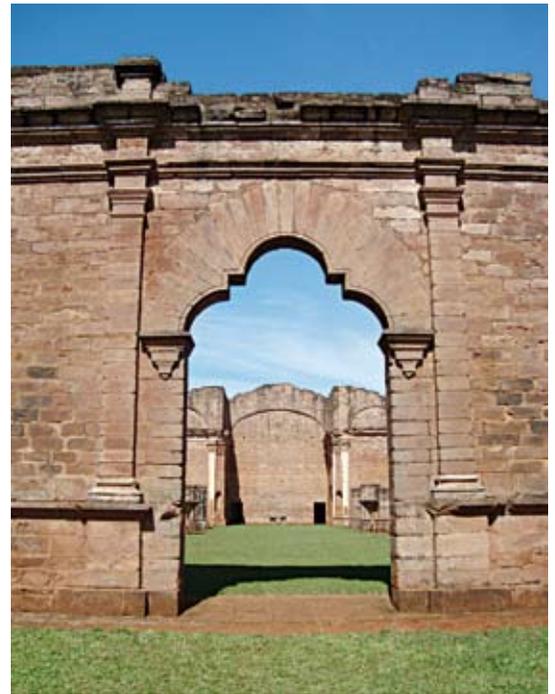
guay), jusqu'à l'entrée dans l'Etat de Rio Grande do Sul (Brésil). Ils firent huit missions pour arriver à Porto Alegre et ensuite retourner à Asunción. La rencontre que Pérez reconstitue entre le P. Parés et le président du Paraguay, Carlos Antonio López, anticipe les temps. López dit son intérêt pour que les jésuites soient professeurs de mathématique et de français de son fils Francisco. Le P. Parés rappela au président qu'il avait l'intention d'« établir des réductions dans le territoire et aux frontières de la République ». La réponse du président semblerait viser à nous réveiller d'un rêve et à ouvrir la fenêtre sur l'aspect dramatique du présent : « Je le désire beaucoup, répondit López, parce que les Indiens, il faut ou les réduire ou les tuer ».

Les conditions politiques ne permirent pas que le désir de Parés se réalise. Le missionnaire dut accepter la proposition de López, et il devint professeur d'une classe avec douze élèves. En 1844, les jésuites furent expulsés du Paraguay. Le nouvel exil leur ferma définitivement le retour aux anciennes missions. Face à ce destin, Rafael Pérez entrevoit seulement les anciens fantômes qui continuaient encore à roder dans les ruines : « Ceci fut la fin de la mission désirée du Paraguay à laquelle tant de cœurs apostoliques



Réductions

Amérique Méridionale



En haut, images des Réductions en ruine. Dessous, une statue en bois de St François-Xavier.



soupiraient pour aller relever de leurs ruines les anciennes réductions, insuffler un souffle de vie à cette chrétienté fleurie, dépecée entre les griffes d'Aranda et de Pombal, dont [José Gaspar Rodríguez de] Francia et les deux López [Carlos et Francisco Solano] ont foulé la tombe ».

L'impossibilité d'aller aux anciennes Réductions changea une fois de plus la direction du missionnaire. Il se trouva en contact avec les « bougres », nom méprisant avec lequel on désignait à l'époque les indigènes d'ethnie xokleng et kaigáng dans l'Etat de Santa Catarina (Brésil). Le récit de Parés semblerait indiquer un point de rupture à partir duquel il acceptait les nouveaux défis : « Ces Indiens sont tous de ceux qu'ici on nomme les bougres « couronnés » ... Ce sont des gens beaucoup plus vifs et qui paraissent plus capables que les guaranis... ».

Quelque chose semblait avoir changé pour qu'on ne permette pas les anciennes réductions, pour les abandonner et passer à de nouvelles frontières : « Pour le reste – écrit Parés à son Provincial –, je dois faire savoir à Votre Révérence que ceci n'est pas ni ne pourra être quelque chose qui ressemblerait aux anciennes Réductions, puisque ni les circonstances locales, ni les peuples des Indiens, ni les idées du jour ne le permettent. Il n'est pas possible d'isoler quelques réductions qui se trouvent assez voisines des localités et des fermes, et les Indiens accoutumés à traiter avec les chrétiens du voisinage, ne subiraient pas facilement cet isolement. » Cette inévitable proximité avec les colons déclenchera une série de razzias et assassinats de la population indigène qui seront à l'origine des

républiques américaines naissantes.

Au-delà de cette conjoncture sociopolitique, le P. Roothaan dans une lettre en réponse aux déplacements apostoliques du P. Berdugo, traça les nouveaux défis qui, selon lui, attendaient les jésuites, aussi bien en Amérique qu'en Europe : « Au milieu de tant de besoins du prochain et de l'extrême rareté des secours spirituels, ces excursions [missions rurales] me paraissent très opportunes à faire fructifier pour la campagne ; mais, puisque nous avons accepté et que nous sommes chargés du Collège de Buenos Aires, je ne peux que vous charger avec la plus grande détermination que tout ce qui concerne sa juste administration occupe la première place, et que les sujets nécessaires ne s'en retirent jamais, si grandes soient les espérances de fruit spirituel qui se présentent ailleurs. »

Pour conclure : « Vous ne savez pas quel grand bien fait celui qui se consacre entièrement à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse, et qui alors croit qu'il ne fait rien et ferait beaucoup plus et mieux s'il partait en missions : il ne le sait pas lui, mais Dieu le sait et le récompensera. Ils le savent les ennemis de la religion, qui ne voient pas de mal à ce que nos ouvriers fassent des missions, en France par exemple ; mais ils ne peuvent souffrir que l'éducation de la jeunesse soit mise entre nos mains. » La nouvelle frontière apostolique était restée tracée. Il faudra attendre le dernier quart du siècle dernier pour la voir de nouveau mise en discussion et pour qu'une fois de plus, les regards se tournent vers les restes du passé pour chercher une origine fondatrice.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Délio Mendonça, S.J.

Reconstituer l'histoire des Jésuites d'Asie, bien qu'elle soit forcément imprécise et même involontairement partielle, peut servir de source à une identité collective. Pour les figures majeures, ce que nous savons est assez fiable, pour les figures moindres, nous ne pouvons que faire des conjectures. Néanmoins, sans prétendre tout savoir, je présente ici quelques thèmes principaux concernant les activités de l'Ancienne Compagnie (1540-1773), la Compagnie supprimée et la Compagnie restaurée (1814) en Asie.

Saint François Xavier, le premier Jésuite qui ait atteint l'Inde en 1542, le Japon en 1549 et les portes de la Chine en 1552, a partout été considéré comme un exemple de l'œuvre et de la vie missionnaire et le lien entre l'Ancienne Compagnie et la Compagnie restaurée. L'activité missionnaire jésuite se développa rapidement avec l'établissement de la province de Goa en 1549 – avec François Xavier comme premier Provincial – qui comprenait le continent entier et l'Afrique de l'Est, ainsi que les Provinces du Malabar dans l'Inde du Sud et la province du Japon, incluant la Chine, en 1611. Ce furent les seules Provinces jésuites d'Asie jusqu'à la suppression de la Compagnie. L'édit de Tokugawa en 1614 expulsa les Jésuites du Japon et interdit aux missionnaires d'y revenir pendant plus de deux siècles. Le grand nombre de conversions au Japon, les persécutions ultérieures et même le martyre que les chrétiens japonais et les jésuites y ont courageusement enduré pour leur foi, ont amené les historiens à nommer ces cent ans depuis 1550, le 'Siècle chrétien du Japon', unique dans l'histoire du christianisme en Asie.

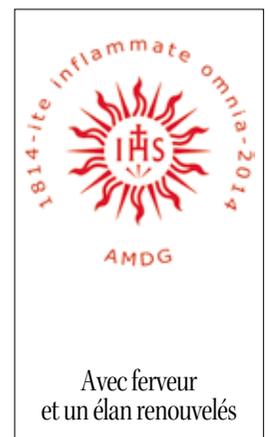
Les jésuites pénétrèrent en Chine en 1583, lorsque Matteo Ricci obtint la permission de s'établir dans la capitale impériale. Pendant leur séjour comme hôtes de l'empereur, les jésuites ont impressionné les mandarins par leur savoir astronomique et scientifique, préparant ainsi des conditions prometteuses pour l'évangélisation de la Chine. Les jésuites furent présents, bien que ce ne fût pas sans interruptions, dans différentes îles d'Indonésie à partir de 1547. Ils arrivèrent à Manille en 1581 ; des missions ont été fondées au Vietnam (1615), au Cambodge (1616), au



Siam et au Tonkin (1626), à Hainan (1633), au Laos (1642), au Makassar (1646). Macao, colonie portugaise, poste de commerce et siège de la province du Japon, a servi de base et de havre sûr pour les jésuites d'Extrême Orient.

L'Ancienne Compagnie en Asie a compté quelques hommes remarquables par leur savoir, leur esprit d'initiative, leur zèle et leur rude labeur, au cœur d'une vie pauvre et austère. Nous avons une grande abondance de documents de recherche géographique, lexicographique et astronomique et de transfert intercontinental de savoir. Mais hélas, les vues singulières d'un petit nombre de savants jésuites comme Matteo Ricci en Chine, Robert de Nobili en Inde, Alexandre de Rhodes au Vietnam, qui ont irrésistiblement soutenu que les cultures et les valeurs asiatiques pouvaient égaler celles de l'Ouest et du christianisme, choquèrent la plupart des missionnaires. Accepter de telles vues aurait pu limiter les erreurs missionnaires dans leur mission civili-

La Basilique du Bon Jésus à Goa où le corps de Saint François-Xavier est conservé. Juste à côté, la résidence des jésuites.



Saint François Xavier, le premier Jésuite qui ait atteint l'Inde en 1542, le Japon en 1549 et les portes de la Chine en 1552, a partout été considéré comme patron exemplaire de l'œuvre et de la vie missionnaires, et faisant le lien entre l'Ancienne et la Nouvelle Compagnie.



Le père Alessandro Valignano (1539-1606), missionnaire italien au Japon. Il est le grand artisan des missions jésuites en Orient. C'est lui qui appela Matteo Ricci pour l'envoyer en Chine. Il eut toujours un grand respect pour les cultures locales.

satrice et les aider à se distancier de l'impérialisme occidental qui jugeait comme inférieurs les cultures et les peuples asiatiques.

L'activité jésuite en Asie se déroula sur un fonds de cultures et de traditions anciennes qui ont résisté aux conversions, ce qui causa une grosse frustration aux missionnaires. Les conflits entre les jésuites portugais et les autres, en particulier les italiens et les français, venant de différences dans l'approche missionnaire et les fidélités nationales, n'eurent pas de solution évidente ; les expériences des rites malabar et chinois se transformèrent en controverses et virent les jésuites se quereller entre eux ; les puissances coloniales revendiquant des droits missionnaires sur les terres qu'ils désiraient placer sous leur contrôle ont augmenté les tensions entre les jésuites et les autres groupes missionnaires. Les cas typiques sont d'une part l'imposition

du rite latin par les jésuites en 1599 aux chrétiens de Saint Thomas dans l'Inde du Sud qui étaient de rite syrien et, d'autre part, les conflits entre les missionnaires du 'Padroado' portugais et ceux de la Congrégation de la Propagande jusqu'au XIX^e siècle. Les puissances coloniales d'Occident avaient besoin de missionnaires, de préférence leurs concitoyens, dans les lieux où ils avaient des intérêts politiques et économiques.

L'Ancienne Compagnie de Jésus était partout européenne. Les Asiatiques considéraient les jésuites comme des étrangers dont ils respectaient la culture. L'usage de ne recevoir dans la Compagnie qu'un petit nombre de Japonais et de Chinois, ceux qui, disait-on, étaient intelligents et d'une excellente conduite morale, reposait sur le présupposé que les Asiatiques étaient une race de gens culturellement attardés et barbares, un des mythes coloniaux que les missionnaires nourrissaient inconsciemment.

Bien que toutes les intrigues et les décisions pour l'expulsion et la suppression finale par le Pape de la Compagnie en 1773 aient eu lieu en Europe, les jésuites d'Asie ont été indirectement accusés d'erreurs impies, et les ennemis de la Compagnie prirent les expériences nommées les 'Rites malabar et chinois' comme exemples du laxisme jésuite. Les jésuites continuèrent à travailler en Inde même après la suppression. Mais partout où ce fut possible, les gouvernements européens saisirent ce qui appartenait aux jésuites ou le transmirent à d'autres Ordres religieux. Les jésuites eux-mêmes donnèrent les paroisses restantes à d'autres Ordres missionnaires et quelques-uns d'entre eux rejoignirent certains groupes religieux.

Après avoir expulsé les jésuites du Portugal en 1759, le Premier Ministre de ce pays décida de se débarrasser des jésuites des territoires du 'Padroado' en Asie, ceux qui furent arrêtés, Portugais ou autres, furent emprisonnés et envoyés à Goa puis à Lisbonne. Les dirigeants locaux du Madurai, de Calicut ou de Travancore, dans l'Inde du Sud, rejetèrent les requêtes du Portugal demandant l'extradition des jésuites hors de leurs territoires. Les chrétiens de Mysore, au sud-ouest de l'Inde, envoyèrent trois représentants au vice-

F. Xavier

roi de Goa et demandèrent à l'archevêque de dire son opposition à l'expulsion des jésuites en 1759, mais sans succès. Le gouvernement portugais envoya d'autres ordres religieux, en particulier des franciscains et des prêtres diocésains, aux stations vides de la mission jésuite dans l'Inde du Sud, et des capucins et des augustiniens prirent la charge des missions du Nord de l'Inde. Les jésuites français restèrent en Inde même après que leurs compagnons aient été expulsés de France en 1767. Plus tard, le gouvernement français envoya des membres des Missions étrangères de Paris partout où ses intérêts économiques étaient en jeu, y compris en Chine. En l'absence de missionnaires, des familles importantes de Chine propriétaires de chapelles privées réunissaient les catholiques pour prier. Les catéchistes ont aussi joué un rôle important. Dès le commencement, les missionnaires avaient préparé des jeunes femmes qui aidaient maintenant d'autres femmes à prier.

Lorsque la Compagnie retourna en Asie au milieu du XIX^e siècle, des monarchies contraires aux de la Révolution française avaient été restaurées en Europe. L'impérialisme occidental prenait le contrôle d'une Asie riche en ressources pour satisfaire sa voracité nationale industrielle. A la suite des guerres de l'opium, l'Occident força la Chine à ouvrir cinq ports au commerce étranger et à des stations missionnaires dans ces ports commerciaux. L'autorité anglaise avait étendu son influence sur le sous-continent indien et des parties de l'Asie du Sud-Est. Le Japon ouvrit ses portes à l'Occident et à la modernisation en 1869. Le Patronage royal portugais, qui avait soutenu l'Ancienne Compagnie de Jésus dans l'établissement d'un réseau de missions à travers l'Asie, était maintenant sans pouvoir, excepté à Goa. Les missionnaires se répandaient partout dans le monde, bien qu'ils aient de l'antipathie pour les idées 'avant-garde' et modernes. La Compagnie restaurée, encore étrangère à l'Asie, ne pouvait que soutenir les systèmes et les politiques coloniales de ses nations. Il ne faut pas oublier que la reprise de l'œuvre missionnaire au Japon en 1908, se fit grâce à l'irrésistible orgueil des pays occidentaux mus par leurs ambitions économiques qui enrichissaient l'Extrême Orient. L'autorité britannique en Inde accueillait des missionnaires de toute nationalité.

Les jésuites ne purent pas récupérer leurs propriétés d'avant la suppression, mais le champ missionnaire fut divisé et organisé sur la base des sphères impériales européennes d'influence. Lorsque des colonies changeaient de maîtres politiques, la nationalité des missionnaires pouvait aussi se



modifier, comme aux Philippines. Les régions ou les missions jésuites en Asie, confiées d'abord aux jésuites européens et depuis les années 1920 également aux jésuites américains, avaient l'avantage d'attirer des ressources financières et une expérience immenses. Le caractère international de la Compagnie en Asie a été souligné, mais culturellement il fut toujours occidental, aussi longtemps que les dirigeants furent étrangers, et même aussi ensuite. Néanmoins, les initiatives, les résultats, la vision, les efforts infatigables et les sacrifices héroïques de ces pionniers jésuites sont incomparablement formidables. Après la 1^{ère} Guerre Mondiale, un grand nombre d'Asiatiques furent reçus dans la Compagnie et une direction autochtone jésuite s'imposa inévitablement pour succéder à la période coloniale.

Le retour de la Compagnie, lent mais régulier, se fit en plusieurs phases au long d'un siècle, mais les débuts peuvent être situés en 1834 en Inde (Calcutta, jésuites britanniques), en 1841 en Chine (jésuites français) et en 1908 au Japon (jésuites allemands). Souvent les premières initiatives ne furent pas couronnées de succès, mais à partir de la fin du XIX^e siècle, lorsque la prospérité de l'Europe

L'Eglise du Bon-Jésus à Goa: le mausolée et l'urne en argent où sont conservés les restes du corps de saint François-Xavier.

Juste à côté, une autre image de l'église du Bom-Jésus à Goa. Dessous, un autre grand missionnaire italien, Roberto de Nobili (1577-1656), qui travailla au milieu des castes du sud de l'Inde, dans le respect des cultures et des traditions locales.



et de l'Amérique eut grandi, la présence jésuite devint manifeste. Ce n'est qu'en 1935 que les jésuites firent leur entrée officielle à Goa, ancienne colonie portugaise, autrefois berceau et quartier général de la Compagnie en Asie. Au début, dans la plupart des territoires de mission, des jésuites furent nommés Vicaires Apostoliques et par la suite, évêques et archevêques.

La Compagnie restaurée voulut affirmer et revendiquer sa continuité avec l'Ancienne Compagnie. François Xavier fut rétabli comme modèle des missionnaires, mais les expériences culturelles de Ricci et de Nobili furent oubliées. Une *Ratio Studiorum* révisée (« Méthode et Système des Etudes de la Compagnie de Jésus »)

fut réintroduite dans le système d'éducation jésuite, mais les idées libérales en furent exclues. La Compagnie restaurée adopta les mêmes lieux de mission que celles où l'Ancienne Compagnie s'était solidement enracinée. Brûler du désir de retrouver les anciens territoires de mission, confiés à d'autres ordres religieux, donnait aux Jésuites le sentiment d'une continuité et d'une identité. Malheureusement, les jésuites continuèrent à provoquer des différends. Ils n'aimaient pas collaborer avec d'autres missionnaires. La Compagnie voulait le Japon principalement pour elle au titre d'un précieux droit historique. Il semble que les jésuites soient revenus avec la même mentalité, le même nationalisme, les mêmes attitudes de supériorité et les mêmes prétentions. La décision du Pape Benoît XIV qui, non sans une part de responsabilité des jésuites, condamnait en 1744 les Rites malabar et chinois, en tant que cérémonies superstitieuses de païennes, fut adoptée par la Compagnie restaurée, qui continua à suspecter les cultures et les coutumes asiatiques.

La mission de civilisation entraîna une croissance spectaculaire des institutions d'éducation comme le manifesta le grand nombre d'écoles, de collèges, d'universités et de séminaires établis à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, dépendant tous d'organisations extérieures pour les ressources matérielles et la direction jusqu'à l'indépendance nationale. La Compagnie a aussi développé des travaux intellectuels et scientifiques. Elle a cherché à maintenir un équilibre entre l'éducation et les autres activités pastorales. Le nombre des conversions augmenta en même temps que les terrains de mission et les paroisses. Les efforts de Constant Lievens, un jésuite belge, à Chota Nagpur, Ranchi dans le Nord de l'Inde, en 1884, pour libérer la population tribale de l'exploitation des propriétaires terriens, en les habilitant légalement, amenèrent beaucoup de conversions. Réécrire des histoires locales, souvent absentes ou rétrogradées dans les histoires jésuites dominantes, est crucial pour redéfinir la personnalité jésuite asiatique et planifier sa mission.

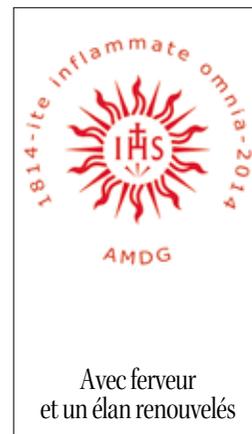
Traduction de Yves Morel, S.J.

De Nobili

Depuis 1582, il y a eu une présence continue des jésuites en Chine, à l'exception de la période de la suppression et de ses retombées (1775-1842). Cette période sans les jésuites donne à réfléchir. Elle montre que les communautés chrétiennes chinoises et leurs dirigeants ont joué un rôle crucial dans le maintien de la vie chrétienne. Les trois événements de la suppression, de l'absence et de la restauration de la Compagnie en Chine illustrent cet aspect.

À la veille de la suppression de la Compagnie de Jésus, les jésuites étaient présents dans différents lieux de la Chine. Macao était à la fois un refuge sûr et un lieu de passage ; à Beijing, les jésuites officiaient à la Cour comme astronomes, peintres ou techniciens dans l'espoir de protéger la vie chrétienne ailleurs en Chine ; dans les provinces à travers le pays, les jésuites étaient principalement impliqués dans le travail pastoral souterrain. Dans l'ensemble, la situation de l'Église était plutôt précaire. Après l'interdiction du christianisme en 1724, beaucoup de communautés chrétiennes avaient pris le maquis et les activités pastorales étaient menées secrètement. Comme le nombre de jésuites fut réduit à environ 40 pour un total de 135.000 chrétiens sur une population qui avait déjà dépassé les 225 millions, ceux qui étaient restés faisaient de leur mieux et continuaient à accueillir de nouveaux membres dans l'Église. Cela était, en partie le fruit des efforts des jésuites chinois qui constituaient un tiers du nombre total des jésuites. Les autres jésuites étaient principalement des portugais de la vice-province chinoise au sein du *Padroado* portugais, et des français, formant un groupe séparé et appartenant à la Mission française, dont les membres avaient été envoyés avec l'approbation du roi de France.

La suppression de la Compagnie en Chine eut lieu en deux temps. Le premier se situe en 1762. Cette année-là, le décret du roi portugais ordonnant la confiscation de tous les biens des jésuites et l'arrestation de tous les membres de la Compagnie fut mis en vigueur à Macao, sous tutelle portugaise. Tous les jésuites (dont environ 20 de la mission chinoise) furent envoyés par bateau à Lisbonne, où ils arrivent en 1764. Certains décédèrent en mer, d'autres en prison, d'autres encore furent exilés dans les États pontificaux en Italie. Après 1762, il n'y avait plus aucun jésuite à Macao.



La deuxième phase se produisit avec l'exécution du bref *Dominus ac Redemptor* de Clément XIV (1773) supprimant la Compagnie de Jésus. Le bref de suppression avait été envoyé dans le centre du pays, le 17 juin 1775. Là-dessus, l'évêque jésuite Gottfried Xaver von Laimbeckhoven et cinq jésuites chinois y apposèrent leur signature, en soumission à l'autorité papale, et les jésuites dans les autres provinces firent de même. Les quelques 20 jésuites à Beijing (dans le nord) agirent différemment. Certains, dès novembre 1774, quand ils eurent vent que la Compagnie avait en effet été supprimée, se déclarèrent immédiatement comme n'étant plus jésuites. Des critiques leur attribuèrent le désir de se libérer du joug de l'obéissance afin de vivre une vie plus indépendante. D'autres jésuites de Beijing affirmaient qu'ils étaient restés jésuites jusqu'à la

Le tombeau de Matteo Ricci à Pékin, plusieurs fois détruit au cours des siècles, mais toujours reconstruit.

La période sans les jésuites en Chine (1775-1842) montre que les communautés chrétiennes chinoises et leurs dirigeants ont joué un rôle crucial dans le maintien de la vie chrétienne. Les trois événements de la suppression, de l'absence et de la restauration de la Compagnie de Jésus en Chine illustrent cet aspect.

1775-1843

publication officielle du bref papal à Beijing (en novembre 1775). Entretemps, il y eut dispute et confusion entre les parties concernées.

Les survivants de la mission française se réclamèrent du roi de France, tandis que ceux de la Vice-Province faisaient allégeance au *Padroado*. Il y avait des désaccords entre les évêques pour savoir qui avait autorité à Beijing, pour la publication du décret de suppression. Les discussion portèrent sur la démarche à suivre et sur la répartition des actifs appartenant à la Compagnie, entre les ex-jésuites d'une part, et entre les ex-jésuites et les autres missionnaires d'autre part. La situation dégénéra, si bien qu'en 1785, presque tous les missionnaires de Beijing avaient été excommuniés, pour une raison ou pour une autre, par l'une des parties. Ce fut le nouvel évêque qui leva l'excommunication, proposant une solution à ce schisme et y apportant la paix. En 1813, le dernier ex-jésuite était déjà décédé.

Les 60 ans et plus (1775-1843), période pendant laquelle les jésuites étaient absents en Chine, sont parmi les moins étudiés de l'histoire du christianisme en Chine, mais ont heureusement été l'objet de recherches récemment. Durant cette période, surtout dans les années 1784-1785, 1805 et 1811, il y eut des persécutions graves affectant grandement les communautés chrétiennes et les missionnaires (étrangers). Bien qu'il y ait relativement peu d'informations sur la vie chrétienne quotidienne à partir des sources primaires, européennes ou chinoises, les informations existantes jettent la lumière sur une Eglise chinoise de plus en plus insérée, le développement des communautés chrétiennes étant en grande partie entre les mains des chinois eux-mêmes.

L'augmentation du nombre de prêtres chinois au cours de cette période est l'un des changements les plus notables pour les communautés chrétiennes. Nous savons peu de choses sur eux, mais ils ont joué un rôle crucial dans le maintien de la vitalité

des communautés chrétiennes locales. Vers 1800, on comptait environ 75 prêtres en Chine, dont 50 chinois. Le nombre de missionnaires étrangers commença à augmenter rapidement au cours des années 1830 et 1840 et, à partir de 1865, il avait de nouveau dépassé le nombre de prêtres chinois.

Pourtant, au centre de la vie chrétienne, se trouvaient les communautés chrétiennes, et cela nous révèle quelques caractéristiques essentielles de la religiosité chinoise : ces communautés avaient une forte composante laïque et des dirigeants laïcs, les femmes jouant un rôle important dans la transmission des rites et des traditions au sein de la famille et de la communauté. Les communautés commencèrent peu à peu à fonctionner de manière autonome. Un prêtre itinérant leur rendait visite une ou deux fois par an, parfois moins. Après le passage du prêtre, la communauté continuait sa pratique habituelle de la prière du rosaire et des litanies, et l'observance du jeûne et de l'abstinence les jours requis. D'ordinaire, les dirigeants de la communauté convoquaient les membres une fois par semaine, présidaient à la récitation des prières que la plupart des membres connaissait par cœur, et donnaient une instruction religieuse. Les dirigeants étaient également responsables des finances, faisant la collecte de fonds pour payer les prêtres et les catéchistes, soutenir les œuvres de charité et venir en aide aux pauvres. Dans certains endroits, il y avait des confréries, y compris celles pour les femmes avec des femmes pour les diriger.

En outre, il y avait des catéchistes (itinérants) qui instruisaient les enfants, les catéchumènes et les néophytes. Ils allaient baptiser les enfants moribonds dans les rues. Les femmes jouaient également un rôle important. Il y avait une longue tra-

La Mappemonde réalisée par Matteo Ricci en 1602. « Qui connaît le ciel et la terre, écrivait notre missionnaire, peut prouver que Celui qui gouverne le ciel et la terre est absolument bon, grand et unique ».





L'imposante façade de l'Église Saint-Paul à Macao, érigée au XVIII^{ème} siècle et détruite par un incendie en 1835. Elle est devenue le symbole de la ville. Dessous, un portrait de Matteo Ricci.

dition de vierges chrétiennes consacrées en Chine. Elles contribuaient principalement à la vitalité et à la croissance des communautés chrétiennes. Bien que se limitant d'abord, apparemment, à une vie contemplative, dans les années 1770 elles acceptèrent volontiers une mission d'évangélisation et de service social. Elles se chargèrent de l'enseignement des filles, de la formation des catéchumènes pour le baptême, de la lutte contre la famine, etc. Dans certains villages, elles en étaient les dirigeants réels, présidant les prières dans l'église, et menant les lectures pieuses. Un prêtre étranger de noter en 1840 : « Elles ne se contentent pas de chanter dans la chorale, mais elles sont diacones-

ses, et des diaconesses encore plus puissantes que dans l'antiquité chrétienne. »

Le rôle central des communautés chrétiennes dans l'Église de Chine a également grandement contribué au retour des jésuites en Chine après la restauration, même s'il a fallu une trentaine d'années avant l'arrivée des premiers jésuites. Après le rétablissement de la Compagnie par Pie VII en 1814, les communautés chinoises demandèrent explicitement des jésuites et ce, à plusieurs reprises. Les premières demandes datent des années 1810 et 1820 ; elles se multiplièrent dans les années 1830, en provenance de différentes régions de la Chine. Les catholiques du centre du pays en avaient la nostalgie, et ils envoyèrent plusieurs lettres collectives à Rome. Le général Jan Roothaan (1785-1853) répondit d'abord par la négative. En 1835, il écrivait : « Ils nous (en) demandent pour la Chine, mais comment pouvons-nous répondre à cette demande ? Nous sommes déjà submergés par les demandes en provenance d'Europe et d'ailleurs. » Finalement, après la nomination par le pape d'un nouveau vicaire apostolique pour la région centrale, Ludovic de Bési (? -1871), Roothaan y consentit et assigna en 1840 des jésuites pour la Chine. Les trois premiers, des français, arrivèrent à Shanghai en 1842.

Après avoir attendu pendant des décennies et fait tant d'efforts pour ramener les jésuites en Chine, ceux qui avaient joué un rôle majeur dans le lancement des pétitions étaient très émus de voir enfin les jésuites arriver à Jiangnan. Pourtant, certains chrétiens ne tardèrent pas à se rendre



compte que ces « nouveaux jésuites » n'avaient rien des « anciens jésuites » qu'ils attendaient. Suite à quelques réformes initiées par Mgr. de Bési et les jésuites nouvellement arrivés, un grave conflit éclata en 1845. Cela amena finalement la démission de Mgr de Bési en 1847, en raison d'une allégation d'abus de pouvoir, et à une division au sein des communautés chrétiennes dans la région centrale qui dura plus de 10 ans. Ironie du sort, comme l'ont souligné des érudits tels que Huang Xiaojuan, David Mungello et R.G. Tiedemann, tout comme ils avaient d'abord demandé le retour des jésuites en Chine, certains chrétiens chinois lancèrent une nouvelle série de pétitions, cette fois-ci contre les jésuites nouvellement arrivés.

Le conflit entre les communautés chrétiennes locales et les nouveaux missionnaires commença avec les instructions pastorales lancées par Mgr. de Bési en 1845. Celui-ci ne réalisa probablement jamais ce que ces instructions allaient causer en termes de ressentiment et de perturbation. Des chrétiens chinois écrivirent une *Lettre ouverte*, initialement signée par une trentaine de chrétiens en 1845, imprimée et largement diffusée au sein des communautés chrétiennes. Cela mit au jour la voix d'une Eglise chinoise qui avait rarement été entendue, critiquant la manière dont les nouveaux venus avaient administré les églises de la région.

Les auteurs se plaignaient de ce que Mgr. de Bési et les jésuites décourageaient les chrétiens chinois à lire les textes chrétiens en chinois et ne leur permettaient pas de donner des sermons dans les églises. Une partie du problème était à cause du manque de compétence en chinois des européens.

La *Lettre ouverte* notait que les tentatives faites par les jésuites pour expliquer la doctrine étaient incompréhensibles pour les chinois, qu'ils pouvaient à peine comprendre ce que les chrétiens disaient en confession, que, contrairement aux anciens jésuites, ils ignoraient le contenu des classiques et des récits confucéens, et qu'ils ne pouvaient même pas apprécier les œuvres traduites en chinois par les anciens jésuites.

Un autre sujet de conflit concernait le rôle des femmes dans la liturgie. Par exemple, lors de la prière dans les églises ou les chapelles domestiques, à l'occasion de rassemblements religieux, c'étaient généralement les vierges et les autres femmes chrétiennes qui menaient la prière et priaient à haute voix. Cependant, l'évêque et les jésuites considéraient cette manière de prier extrêmement inappropriée et exigeaient que les hommes et les femmes disent ces prières ensemble, à haute voix. Cette injonction créa une tempête dans les paroisses autour de Shanghai où l'action de Mgr. de Bési fut considérée comme une ingérence injustifiée dans la tradition chinoise pour laquelle toute interaction publique ou conversation entre hommes et femmes était strictement interdite. Ces exemples, parmi d'autres, mirent en évidence les tensions et les différences de mentalité entre « anciens » et « nouveaux ».

Les documents de cette controverse montrent que les nouveaux jésuites se trouvaient face à une Eglise qui se sinisait déjà, avec des communautés chrétiennes vivantes ancrées dans la culture chinoise et entre les mains des chinois eux-mêmes. Pas suffisamment conscients de l'attitude des anciens jésuites et des réalisations des communautés chrétiennes au cours de la période sans jésuites, ils avaient imposé un nouveau type d'Eglise récusée par la tradition locale. Même s'ils réussirent à implanter l'Eglise institutionnelle, comme Jean-Paul Wiest l'a souligné, ils bloquèrent à plusieurs reprises – volontairement ou non – l'émergence de l'Eglise locale. Fait notable, une centaine d'années plus tard, dans les années 1950, quand les missionnaires furent expulsés de Chine, les prêtres chinois, les dirigeants laïcs et les femmes montrèrent de nouveau suffisamment de flexibilité afin de prendre en charge la responsabilité des fonctions essentielles dans les communautés, garantissant le maintien de la foi chrétienne et de sa pratique, comme leurs prédécesseurs l'avaient fait pendant la période de l'absence des jésuites. La mémoire de ces événements pourrait nous faire comprendre et imaginer le rôle des communautés chrétiennes locales dans l'Eglise d'aujourd'hui.

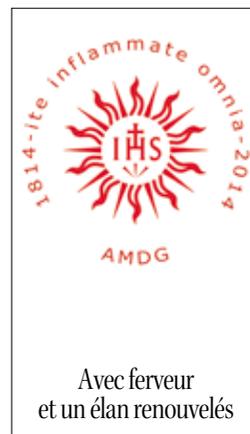
Traduction de Georges Cheung, S.J.

Matteo Ricci avec son disciple Xu Guangqi, baptisé sous le nom de Paul. Les causes de béatification des deux hommes sont en cours.



Histoire La Mission des jésuites en Afrique

Festo Mkenda, S.J. - Jesuit Historical Institute, Nairobi (Kenia)



Le continent africain aussi fut un lieu de destination des jésuites dès les premières décennies de l'existence de la Compagnie de Jésus.

L'impact qu'a eu la suppression des jésuites en 1773 sur l'Afrique est en grande partie inexploré, tandis que le bienfait immédiat au continent qu'aurait eu leur restauration en 1814 demeure difficile à évaluer. Toutefois, un tel débat constituerait un point de départ erroné, compte tenu de l'ignorance qui prévaut quant à la présence historique de la Compagnie de Jésus en Afrique. Le bicentenaire de la restauration nous donne l'occasion de poser au moins trois questions : à la veille de la suppression, où étaient les jésuites en Afrique et qu'y faisaient-ils ? Que leur est-il arrivé, à eux et à leurs biens, lors de la suppression ? Quand sont-ils retournés en Afrique, et où ?

Après leur fondation en 1540, les jésuites ont vite atteint l'Afrique. En route vers l'Asie, François Xavier et ses deux compagnons ont passé plus de six mois au Mozambique entre 1541 et 1542. Le P. Nunes Barreto – plus tard Patriarche d'Éthiopie – travaillait déjà parmi les esclaves au Maroc en 1548, en même temps qu'une autre mission prometteuse commençait au Congo. En 1561, le P. Gonçalo da Sylveira avait déjà payé de sa vie pour l'évangélisation de l'Afrique australe. Cinq autres jésuites maintenaient une

mission impossible dans le *Royaume du Prêtre Jean*, nom donné alors à l'Éthiopie.

Cet enthousiasme des jésuites pour l'Afrique se maintint jusqu'à la suppression. Néanmoins, le succès ou l'échec dépendait fortement des heurts et malheurs politiques, économiques et militaires portugais. L'Afrique faisait partie de la moitié globale qui appartenait au Portugal par décret papal, et cette nation impériale minuscule régissait toutes les missions sur le troisième plus grand continent du monde. Au 17^{ème} siècle, l'influence portugaise était limitée aux parties orientale et occidentale de l'Afrique australe, le Mozambique et l'Angola d'aujourd'hui comme points focaux. Là se trouvaient également les bastions jésuites d'avant la suppression en Afrique.

Après leur fondation en 1540, les jésuites ont vite atteint l'Afrique.

Cet enthousiasme des jésuites pour l'Afrique a duré jusqu'à leur suppression. Les missions en Afrique, après la restauration furent internationales et plus étendues que celles d'avant.

Au 17^{ème} siècle, le Mozambique (ou la région du Zambèze) connut une présence jésuite dynamique. Ceux-ci dirigeaient six des seize territoires de mission dans les principaux centres de Sena, Tete et Sofala. On y trouvait des écoles sur l'île de Mozambique, à Tete et Sena, ainsi que des maisons dans les villages qu'ils visitaient régulièrement. Un collège jésuite fut construit sur l'île de Mozambique en 1640, et un séminaire à Sena en 1697. Le séminaire servait principalement aux enfants portugais et aux princes africains. Les jésuites au Mozambique étaient « souvent appelés à aider le gouvernement de leurs conseils en matière politique et commercial ». On leur demanda un jour de réparer une forteresse entière parce qu'ils étaient « plus à même de veiller à ce que le travail soit effectué correctement, mieux que les fonctionnaires ou les responsables militaires », selon George Theal. Même les financiers qui prêtaient de l'argent aux portugais au Mozambique le faisaient à travers les jésuites, qu'ils considéraient plus fiables. Ils avaient ainsi acquis une réputation d'« hommes les plus raffinés et instruits de leur temps », raison pour laquelle « ils étaient naturellement considérés comme les plus compétents pour donner des conseils dans tous les domaines ».

Dans la partie occidentale de l'Afrique australe portugaise, les jésuites étaient également présents un peu partout. En Angola, leur action se faisait à partir de deux centres principaux : Mbanza – appelé São Salvador plus tard, du nom d'une église jésuite dédiée au Sauveur – et à Luanda. En 1625, la *Cartilha da Sagrada Doutrina* (Eléments de la Doctrine chrétienne) avait été publiée dans une langue locale, suscitant une grande émotion chez

les chefs locaux. Le collège jésuite à São Salvador était probablement le premier endroit d'interaction entre enfants africains et portugais. Une autre école, à Luanda, devint encore plus célèbre. Baptisée *Colégio de Jesus*, elle ouvrit ses portes aux étudiants en 1622 et fut au service de milliers d'enfants jusqu'au jour précédant la suppression. Il y avait une école technique rattachée au collège, au service de la même population. En 1655, l'école était en excellent état, un de ses deux cloîtres étant, semblait-il, aussi grand que l'Université d'Evora. Sept jésuites et cinq missionnaires laïcs travaillaient au collège en 1754. L'église principale à Luanda – magnifique avec ses chapelles bien ornées, ses retables, ses peintures et ses colonnes – était sans doute la meilleure dans l'hémisphère sud. Son style baroque et son nom même, *A Igreja de Jesus* (L'Église de Jésus), semblent avoir été conçus pour refléter l'église-mère des jésuites, le *Gesù* à Rome. Par ailleurs, outre les structures de pierre et les institutions académiques, il y avait des confréries adaptées à presque toutes les dispositions dévotionnelles en Angola.

Les missions jésuites au Mozambique et en Angola étaient donc bien établies au début du 18^{ème} siècle. Néanmoins, le fait de dépendre exclusivement du soutien impérial les exposait au moindre aléa survenant au Portugal. Au début des années 1700, l'économie du Portugal était en déclin et, avec elle, sa puissance militaire. Le roi Jean V (qui régna de 1706 à 1750) fut plus tard décrit comme « un monarque sans importance ». Sous son règne, le Portugal perdit pratiquement tous ses territoires orientaux africains au nord du Zambèze. Son successeur, José 1^{er}, trouva un peu d'impulsion dans l'homme qu'il nomma comme Premier ministre, le puissant Sebastião José de Carvalho e Mello, mieux connu comme le Marquis de Pombal. La politique globale de Pombal était de reconstruire la mère-patrie, en favorisant les grandes entreprises de Lisbonne. Pour lui, les vestiges des possessions portugaises en Afrique avaient si peu de valeur qu'il ne fit rien fait pour les tirer du néant où il les avait trouvés. Par conséquent, les missions jésuites au Mozambique étaient déjà dans une situation précaire, avant même la suppression effective de la Compagnie.

En plus d'être exposées à une situation similaire, les missions sœurs en Angola subirent les contre-coups des querelles impériales venant d'aussi loin que l'Amérique latine. Luanda existait principalement comme un port d'esclaves pour le Brésil. Or, au grand dam des gouvernants de Lisbonne, une poignée de jésuites au Brésil eurent l'audace



Au-dessus, le baptême de la reine Nzinga en 1622 du temps de la mission des jésuites en Angola.

A côté, l'ancienne église des jésuites à Luanda, restaurée et aujourd'hui cathédrale.



de contredire jusque leurs propres compagnons en remettant en cause la moralité de l'esclavage des africains. En Angola même, les quelques audacieux (car plusieurs jésuites possédaient ouvertement des esclaves eux-mêmes) furent qualifiés « d'importuns et de fauteurs de troubles hypocrites ». Leur opposition au commerce honteux fut ajoutée à la liste des soi-disant méfaits jésuites, un petit plus aux arguments spécieux pour leur expulsion totale de l'Empire portugais.

Les missions africaines firent les frais, d'abord d'un protocole mensonger adressé au pape Clément XIII en avril 1759, puis d'un décret portugais d'expulsion, 14 ans avant la suppression papale officielle. Les jésuites au Mozambique furent chassés de leurs maisons. Ensuite, ils furent expédiés, d'abord à Goa, où ils furent emprisonnés aux côtés de leurs compagnons en Inde, et plus tard au Portugal. Certains d'entre eux moururent en mer tandis que les autres rejoignirent Lisbonne pour y poursuivre leur incarcération. Les jésuites à Luanda connurent un sort semblable. En juillet 1760, la plupart d'entre eux fut expédiée à Lisbonne, d'où ils furent ensuite exilés en Italie parmi leurs autres compagnons du Portugal. Cinq autres jésuites, venus probablement d'ailleurs, languissaient toujours dans une prison en Angola en 1768.

L'expulsion eut un impact dévastateur sur l'Afrique australe. Les dominicains reprirent certaines des stations jésuites au Mozambique, mais ils ne purent jamais complètement remplacer leurs cousins religieux pourchassés. En outre, ils furent également expulsés de l'Afrique du Sud-est en 1775. Seulement huit prêtres séculiers prirent la place des dominicains, ce qui porta un coup sérieux à cette communauté ecclésiale en croissance dans la région. De l'autre côté, le roi José 1^{er} donna l'*Eglise de Jésus* de Luanda à l'évêque local pour être utilisée comme cathédrale. Le grand édifice fut progressivement laissé à l'abandon. C'est seulement en 1953 qu'il allait recevoir quelque rénovation, ce qui le rendit utilisable d'abord comme aumônerie militaire et, plus tard, de nouveau comme cathédrale.

Le coup porté à l'aspect intellectuel – le plus fort – des missions au Mozambique et en Angola fut fatal. Il tua dans l'œuf un ministère éducatif qui commençait à peine à germer. Le collège sur l'île de Mozambique fut transformé en résidence pour le gouverneur portugais. L'autre collège, à Luanda, fut divisé en deux parties, l'une pour héberger l'évêque de l'Angola, l'autre pour accueillir un séminaire modeste. Le peu d'enseignement qui continuait à être dispensé le fut, selon la loi, en



portugais et en latin, conduisant à une marginalisation maximale des langues locales que les jésuites avaient promues. Dans les dernières décennies du 18^{ème} siècle, le *Colégio de Jesus* n'était guère plus qu'une ruine. Décrivant ces dégâts, un certain James Duffy déclara que, pendant 250 ans, les jésuites avaient donné à la colonie « le peu de lumière qu'elle avait pu avoir » et, à certains moments, était « la conscience de l'Angola et le seul tampon entre l'Afrique et son oppresseur ». Avec la suppression, tout cela avait disparu. Pendant près d'un siècle, les jésuites ne furent plus qu'un souvenir en Afrique. Néanmoins, au 19^{ème} siècle ce souvenir continuait à impressionner beaucoup de gens visitant la région. Le missionnaire protestant David Livingstone, par exemple, d'ordinaire cinglant sur les questions catholiques, avait beaucoup à dire sur les traces positives laissées par les Compagnons de Jésus expulsés. Il identifia plus de douze églises abandonnées dans la région élargie du Congo, qu'il attribua aux jésuites. Estimant ceux-ci comme étant « plus sages dans leur temps que nous », il admirait grandement leurs méthodes missionnaires en Afrique, en particulier dans l'utilisation de chaque membre dans le domaine où il était le plus susceptible d'exceller. « Celui qui avait le don du marchandage était envoyé à la recherche de l'ivoire et de la poussière d'or », déclarait Livingstone, « de sorte que, dans l'accomplissement des actes religieux de sa mission auprès de tribus lointaines, il trouvait les moyens

Sortie de messe à l'église de Lifidzi, au Mozambique.

memorandum



Célébration liturgique solennelle en l'église Saint-Joseph à Benin City, au Nigeria.

d'aider efficacement les frères qu'il avait laissés dans la colonie centrale ».

Quand il visita Ambaca – « une place importante anciennement, mais maintenant, un simple village dérisoire » – il fit la découvrir qu'on se souvenait toujours des jésuites avec affection comme *os padres Jesuitas*. Au grand étonnement de Livingstone, les ambacans savaient lire et écrire : « Depuis l'expulsion des enseignants par le Marquis de Pombal, disait-il, les indigènes ont continué à se l'enseigner les uns les autres ». Il avait même attribué aux jésuites l'introduction en Angola du café et d'essences utiles pour le bois. Toutefois, il déplora le fait que, étant catholiques, les jésuites avaient gardé la bible pour eux-mêmes, ne laissant à leurs convertis rien de ce qui aurait pu devenir « une lumière pour cheminer après leur propre disparition ».

Après 41 ans de suppression, la Compagnie de Jésus fut restaurée par une bulle papale en août

1814. Près de deux décennies s'écoulèrent avant que la Compagnie, qui se reconstituait, regarde à nouveau vers l'Afrique. Quand ils sont finalement revenus, les missions d'après la restauration en Afrique avaient peu ou rien en commun avec les missions portugaises précédentes. Beaucoup se lancèrent sur des terres nouvelles. Par exemple, c'est seulement en 1881 que le Mozambique fut incorporé dans la plus grande *Mission du Zambèze*, qui avait commencé en 1875 comme un effort international via l'Afrique du Sud et s'étendant jusqu'au Zimbabwe et à la Zambie.

Pire encore, il a fallu attendre 1967 pour que les jésuites retournent en Angola. Les premières missions d'après la restauration en Afrique étaient celles de la France à Madagascar, qui commença dès 1832, mais qui prit de l'importance seulement après 1861. En 1840, une autre mission française fut envoyée en Algérie. Un orphelinat y fut ouvert, au service de 250 enfants en 1848. Quatre autres jésuites prirent part à une mission précaire du Saint-Siège au Soudan, où ils arrivèrent la première fois en 1848. Un jésuite polonais, le P. Maximilien Ryllo, devint brièvement le pro-Vicaire Apostolique de la mission.

Sur un autre front, la reine Isabelle d'Espagne invita les jésuites à aller à Fernando Po, son île nouvellement acquise en 1859. Une mission y fut ouverte et pendant douze ans les jésuites devinrent les grands réconciliateurs parmi les quelques insulaires notoirement grincheux. Conformément aux instructions du pape Léon XIII, en 1879, une école jésuite fut ouverte au Caire. Appelée *Collège de la Sainte Famille*, l'école s'est considérablement agrandie au fil des ans, fonctionnant encore de nos jours. Comme le siècle tirait à sa fin, sept jésuites belges établirent une mission à Kwango, dans ce qui est aujourd'hui la République démocratique du Congo. Ouverte en 1893, cette nouvelle mission au Congo a jeté les bases de la Province d'Afrique centrale de la Compagnie de Jésus d'aujourd'hui.

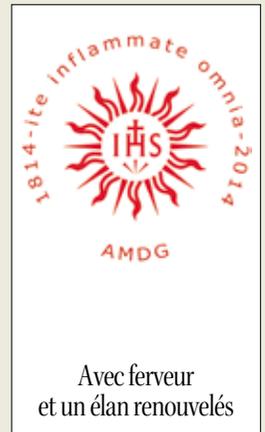
Les missions d'après la restauration en Afrique étaient internationales et plus étendues que celles d'avant. Contrairement aux premières années de la fondation de la Compagnie, toutefois, il n'y a pas eu de ruée des jésuites en Afrique après 1814. Les missions du 19^{ème} siècle étaient rares et certaines de courte durée. Aujourd'hui, les jésuites sont présents dans 36 pays d'Afrique, mais les racines de la plupart de ces nouvelles missions datent seulement de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle – bien après la restauration de la Compagnie.

Traduction de Georges Cheung, S.J.

Histoire Début de la nouvelle Compagnie

Miguel Coll, S.J. - Pontificia Università Gregoriana, Roma

La restauration canonique de la Compagnie de Jésus (1801-1814)



Le pape recevant le P. Luigi Panizzoni, Provincial d'Italie, au nom du Père Général, pour lui remettre le décret du rétablissement de la Compagnie de Jésus en 1814.

« Après avoir imploré le secours divin par de ferventes prières, et avoir recueilli les suffrages et les avis de plusieurs de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, de notre science certaine, et en vertu de la plénitude du pouvoir apostolique, nous avons résolu d'ordonner et de statuer, comme en effet nous ordonnons et statuons, par cette présente et irrévocable constitution émanée de nous, que toutes les concessions faites et les facultés accordées par nous uniquement pour l'empire de Russie et le royaume des Deux-Siciles [concernant la Compagnie], soient, dès ce moment, étendues ... à toutes les parties de notre État ecclésiastique ainsi qu'à tous les autres Etats (...) ».

Le 7 août 1814, Pie VII restaurait universellement la Compagnie de Jésus (Bulle *Sollicitudo*

omnium ecclesiarum), abrogeant ainsi le Bref *Dominus ac Redemptor* de Clément XIV (21 juillet 1773). Une nouvelle page se tournait pour l'Ordre ignacien qui reprit avec encore plus de vigueur sa tradition et sa mission apostolique.

La restauration de la Compagnie est un sujet beaucoup moins étudié que sa suppression. L'image stéréotypée du jésuite au XIX^{ème} siècle a généré de tels préjugés que toute la compréhension historique en avait été noircie. C'est un thème difficile, dû non seulement à la complexité de la question

Le rétablissement de la Compagnie est un sujet beaucoup moins étudié que sa suppression. C'est une question difficile due à sa complexité, mais en raison aussi de son caractère polémique.

Débuts de la nouvelle Compagnie

en soi mais à son caractère polémique.

Cette *restauration* soulève plusieurs questions : 1) Quand finit-elle ? 2) En quoi les jésuites du XIX^{ème} siècle étaient-ils différents de leurs prédécesseurs ? 3) Y a-t-il continuité dans la Compagnie avant et après sa suppression ? 4) Est-il juste, dans tous les cas, de lui coller l'adjectif de « conservatrice » ?

Pie VII, par le Bref *Catholicae fidei* (7 mars 1801) scella la reconnaissance officielle de la Compagnie en Russie (environ deux cents membres), qui jouissait de la protection de Catherine II. Le Bref déclencha, au cours des dix années suivantes, une vague de demandes de la part de chaque groupe provenant d'Europe et des Etats-Unis, souhaitant obtenir une affiliation au groupe russe. Le pape approuva beaucoup de demandes provenant de Suisse, de Belgique, de Hollande et d'Angleterre.

Trois facteurs ont accéléré le renversement du Bref de Clément XIV : 1) La rupture d'unité chez les Bourbon face aux jésuites : le duc Ferdinand de Parme annula le décret d'expulsion et réclama le retour des jésuites dans son Etat, demandant à Catherine II un groupe des jésuites de la Russie (1793). Le 30 juillet 1804, Pie VII étendit la concession du Bref *Catholicae fidei* au Royaume des Deux-Siciles (Bref *Pour alias*). Ferdinand IV, frappé par les événements de la Révolution Française, demanda au pape d'autoriser le retour des jésuites à Naples. 2) Le changement progressif de l'attitude de Pie VI qui, d'une prudente approbation, passa au désir explicite de rétablir la compagnie, même s'il mourut sans avoir pu faire de déclaration officielle. 3) La détermination de Pie VII, après son retour à Rome, de restaurer universellement l'Ordre pour garantir la reconstruction religieuse après la révolution.

La Bulle de restauration : aspects saillants et conséquences

A) La bulle fait référence à l'extension des privilèges que le Siège Apostolique avait accordé à la Russie et au Royaume des Deux-Siciles, à « Notre État ecclésiastique ainsi qu'à tous les autres Etats et gouvernements ».

B) Celle-ci possède une valeur universelle et prescriptive.

C) On signale aux jésuites l'objectif d'instruire la jeunesse dans la religion catholique et de la

former aux bonnes coutumes dans les collèges et séminaires. Il n'y a aucune allusion aux Exercices Spirituels.

Quant aux conséquences :

A) Le Préposé Général, Thaddée Brzozowski et ses députés obtiennent les facultés « de pouvoir librement et licitement admettre et recevoir... tous ceux qui demanderont d'être admis... dans l'ordre régulier de la Compagnie de Jésus, lesquels... conformeront leur manière de vivre aux dispositions de la règle de saint Ignace de Loyola approuvée et confirmée par les constitutions apostoliques de Paul III ».

B) La Compagnie pourra diriger séminaires et collèges, et pratiquer ses propres ministères avec la permission des évêques.

C) Le pape prend les jésuites sous sa garde immédiate. Il se réserve pour lui-même et pour ses successeurs le droit d'intervenir à sa convenance « pour consolider, munir et... purger la Société si cela devait s'avérer nécessaire ».

Fidèle à la Formule de l'Institut et aux Constitutions, la Compagnie affronta sa mission avec grande ferveur, élan et zèle apostolique. Toutefois elle reprenait officiellement sa route trop conditionnée par la politique de restauration inspirée au Congrès de Vienne. Il s'avèrera ensuite impossible de ne pas associer les jésuites à la réaction antilibérale. Les princes absolutistes se servirent d'eux pour assurer la stabilité et la permanence du vieil ordre, créant des liens qui ne lui seront jamais pardonnés par la bourgeoisie libérale qui fera de la neutralisation des jésuites l'objectif prioritaire de son réformisme.

Consolidation et expansion de la Compagnie de Jésus (1814-1853)

Le généralat de Louis Fortis (1820-1829)

Le gouvernement russe repoussa les demandes insistantes du P. Général Thaddée Brzozowski de se rendre à Rome et le retint jusqu'à sa mort (1820). C'est Louis Fortis qui prendra sa succession, nommé par la XX^e Congrégation générale. Il y avait trois problèmes fondamentaux : l'entretien du caractère spirituel et juridique de l'Institut, la formation de ses membres et l'efficacité de l'apostolat dans les collèges. Louis Fortis se concentra sur le vaste programme de recons-

truction, non sans rencontrer quelque difficulté d'entente entre les divers secteurs, surtout en Italie, où l'équilibre entre les vieilles traditions et les nouvelles circonstances n'était pas facile. En 1824 Léon XII restitua à la Compagnie le Collège Romain et l'Eglise de Saint-Ignace, et lui confia la direction du Collège Allemand et celle des Nobles. Deux ans plus tard, il confirma les privilèges et en ajouta d'autres (Bulle *Plura inter*). La plus grande réussite de Louis Fortis fut d'avoir remis à la future génération des jésuites une Compagnie sûre de sa continuité historique. En 1820, les jésuites étaient environ 1.300, en 1829 ils sont désormais 2.100.

Le généralat de Jan Roothaan (1829-1853)

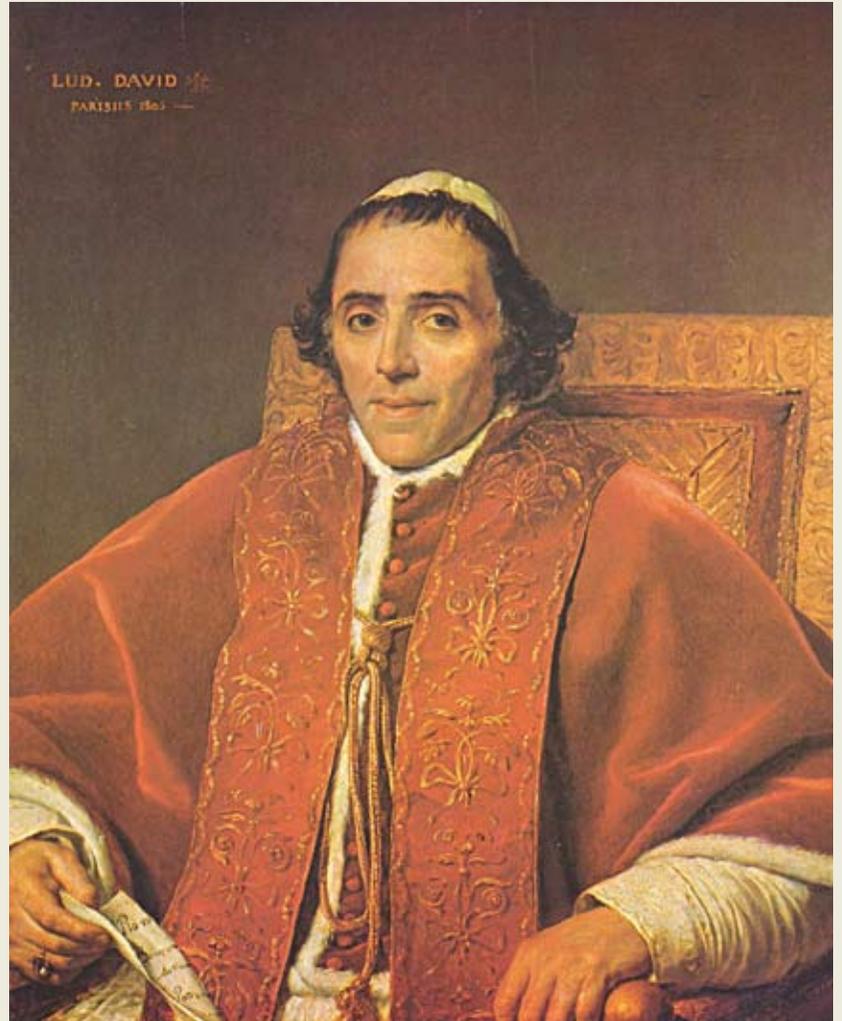
Le 9 juillet 1829, la XXI Congrégation Générale élit le néerlandais Jan Roothaan qui, durant ses vingt-quatre années de généralat, exercera une influence décisive sur le développement de la Compagnie restaurée. Nous en rappelons les divers aspects :

1°) La Compagnie s'est étendue géographiquement (elle arriva jusqu'aux Amériques, en Asie, en Afrique et en Australie) et le nombre de ses membres s'élève à 5.209, dont 19% dans les pays d'Outre mer.

2°) Jan Roothaan a écrit six exhortations pour toute la Compagnie. Les plus importantes étaient *De amore Societatis et Instituti nostri* (« Sur l'amour à la Compagnie et à notre Institut », 7 juillet 1830), *De Missionum exterarum desiderio excitando et fovendo* (« Sur susciter et promouvoir le désir des Missions étrangères », 3 décembre 1833) et *De spiritualium Exercitiorum S.P.N. studio et usu* (« Sur l'étude et l'usage des Exercices Spirituels de St. Ignace », 27 décembre 1834).

3°) En plus des lettres, le document plus important fut la nouvelle version de la *Ratio studiorum* de 1832 (c'est-à-dire l'ensemble des règles qui régissent l'activité pédagogique et scolaire de la Compagnie de Jésus, *n.d.r.*) qui incluait l'histoire de l'Eglise et le Droit canonique dans le curriculum théologique. Dans le cours des études philosophiques, le rôle de la mathématique avait pris de l'ampleur, tout comme celui de la physique et de la chimie. L'histoire et la géographie entrèrent dans les Etudes classiques et il fut donné plus d'importance aux langues vernaculaires.

4°) Le Général hollandais donna une place centrale aux Exercices Spirituels dans la formation et la vie des jésuites, publia la *versio litteralis* et la *versio vulgata* (1835), et lança les Missions populaires et l'Apostolat de la Prière fondé par le P. Gautrelet. Il consacra beaucoup de ses énergies aux Missions d'outremer, fondant des séminaires en Chine, en



Albanie, en Inde, en Syrie et à l'Ile de la Réunion.

5°) Il y a aussi un aspect curieux. La fréquence des contacts entre Grégoire XVI (1831-1846) et le Préposé Général inspira au peuple de Rome, semble-t-il pour la première fois, le surnom de *pape noir* pour le Supérieur Général des Jésuites. On sait toutefois que le pape demanda rarement son avis, qu'il tenait au contraire à tout savoir du grand P. Roothaan.

Portrait de Pie VII qui a rétabli la Compagnie de Jésus.

Foi catholique

Réflexion : la Compagnie de Jésus au XIX^{ème} siècle

La volonté de Pie VII de rétablir la Compagnie de Jésus signifiait bouleverser le Bref de suppression, promulgué par Clément XIV 41 ans auparavant. Le rétablissement fut un processus lent et difficile. Toutefois les adversités furent éclairées par la floraison des vocations. Durant la période du P. Roothaan, les caractéristiques identitaires de l'Institut se sont renforcées et ont perduré pratiquement jusqu'au Concile Vatican II.

On s'interrogeait sur la continuité de la Compagnie avant sa suppression et après sa restauration, c'est-à-dire qu'on se demandait si les nombreux jésuites qui y faisaient leur entrée se reconnaissaient dans leurs vieux prédécesseurs. La question était la suivante : un nombre aussi élevé de vocations pouvait-il durer sans mettre en péril la tradition de la Compagnie interrompue par un vide générationnel de quatre décennies ? La réponse la plus courante est que la « nouvelle » Compagnie était devenue plus conservatrice que la précédente, qu'elle avait adopté un style de vie plus « conventuel » qui, en plus de l'attitude apologétique imposée par les circonstances historiques, aurait trahi le charisme des origines.

Notons que cette supposition sur la discontinuité, légitime jusqu'à un certain point, peut être trompeuse. Supposer que la restauration de la Compagnie ressemble à une congrégation de type « conventuel » a besoin d'un éclairage sinon d'une démonstration. Il est à relever que l'accentuation de la vie spirituelle et « communautaire » n'est pas propre au XIX^{ème} siècle. L'insistance de devoir ordonner la vie religieuse au sein de la Compagnie existait déjà à l'époque du P. Mercurien (1573-80) à qui l'on doit le *Sommario des Constitutions*, les règles des ministères, l'observance (héritée) de l'heure de prière prescrite aussi pour les profès, les normes de l'organisation domestique et l'*Ordo domus probationis*.

Ce qui était en train de se passer à l'intérieur de la Compagnie à peine restaurée n'est pas simple et ne saurait se réduire à des simplifications. Pensons plutôt qu'au XIX^{ème} siècle la tension structurelle, présente au sein de l'Institut depuis sa fondation, aurait souligné certains aspects particuliers. Pour reprendre l'image d'une peinture, c'est comme si en observant l'image de l'Ordre ignacien on voyait apparaître des touches de couleur plus fortes visant à souligner les traits particuliers d'une figure déjà connue. Ces « touches » beaucoup plus chargées de sens étaient : le zèle apologétique, la ferveur spirituelle, l'ultramontanisme, la valorisation de la vertu et une concep-

tion disciplinaire de l'obéissance.

Tout cela, lié au passé légendaire de l'Institut, fit que les jésuites acquirent une présence très individuelle dans la société. Mais la reconnaissance de leur antilibéralisme et la protection dont il bénéficiait de la part des secteurs bien portants de la société, en firent de nouveau la cible de tant de critiques, bien que les projets d'assistance sociale auxquels ils donnaient vie étaient dignes d'éloges.

La question de la continuité ou de la discontinuité de la nouvelle Compagnie par rapport à la compagnie précédente est un sujet qui reste ouvert pour la recherche scientifique et qui doit être approfondi. Il faut reconnaître que malgré l'engagement des forces absolutistes, il était impossible de ramener l'histoire en arrière. Au XIX^{ème} siècle, le monde avait désormais changé sur le plan politique, social et culturel. La Compagnie qui, sans le vouloir, avait été le reflet de l'ère de l'absolutisme, n'échappait pas aux changements imposés par les circonstances historiques.

Bien sûr la Compagnie connut des transformations en réponses aux exigences d'un monde en évolution. Le point le plus délicat est probablement le changement qui s'est produit dans le principe de la gratuité des ministères. Bien que les jésuites aient continué à avoir un train de vie austère, leurs collègues ne furent plus gratuits. Les frais de scolarité devaient être pris en charge par les familles des élèves. Les maisons professes ne pouvaient plus survivre aux turbulences politiques.

Le monde dans lequel était née la Compagnie au XVI^{ème} siècle s'était conclu. Trois siècles plus tard celui-ci avait pris le chemin du capitalisme et du libéralisme séculariste. L'attitude de défense que les jésuites de la nouvelle Compagnie furent obligés d'adopter et la nécessité de s'adapter aux nouvelles urgences de l'économie, jouèrent, probablement, contre leur indépendance et crédibilité dans une société de plus en plus pragmatique. Nous pouvons toutefois relever avec certitude que la vigueur apostolique de la Compagnie de Jésus va au-delà de tout calcul.

Les très nombreuses vocations à la Compagnie enregistrées à partir de 1814 furent caractérisées par un fort zèle apostolique et par une grande générosité humaine et religieuse ; il est donc impossible de soutenir sérieusement qu'une telle surabondance de vocations était une simple expression de l'esprit conservateur de l'Eglise et de la Compagnie au XIX^{ème} siècle. Sommes-nous certains de pouvoir mettre en doute la fidélité de ces hommes héroïques à l'esprit de saint Ignace et leur continuité avec les jésuites de 1773 ?

Traduction de Isabelle Cousturié



Pie VII avec le tsar Paul I de Russie.

Joseph Pignatelli médiateur et guide

José A. Ferrer Benimeli, S.J.

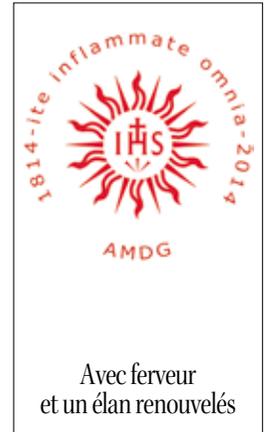
La présence des jésuites dans les terres russes a été le germe de la restauration de la Compagnie dans laquelle P. Joseph Pignatelli a participé activement. Dès 1779, ayant entendu parler de l'ouverture d'un noviciat en Russie il voulut y aller pour entrer à nouveau dans la Compagnie. Auparavant il avait demandé à Pie VI si les jésuites en Russie étaient de vrais jésuites, et s'il approuvait son départ et son entrée. Mais à Polotsk, on avait décidé de n'admettre aucun Espagnol pour éviter d'avoir à affronter la cour d'Espagne.

Quelques années plus tard, en 1782, quand le Père Czerniewicz fut élu Vicaire général, Joseph Pignatelli lui écrivit pour lui demander d'être accepté. Mais la mort de Charles III en 1788 marqua un tournant important dans la vie de Pignatelli. Le duc de Parme, libre des pressions de son oncle et chef de la famille des Bourbons, fut le premier à demander à Catherine II, le 23 Juillet 1793, d'intervenir auprès du Vicaire général de la Compagnie afin qu'il lui envoie quelques jésuites dans l'intention de « établir une colonie de jésuites dans mes États, incorporée à la Russie,

avec l'ouverture d'un noviciat ici ».

Après l'approbation secrète du Pape obtenue par le duc de Parme lui-même, trois jésuites furent envoyés à Parme, où ils arrivèrent le 8 Février 1794. L'un d'eux, le Père Messerati était provincial. Mais sa mort prématurée fit que Pignatelli fut appelé à Parme où dans le collège de Saint Roque il renouvela publiquement le 6 Juillet 1797, sa profession religieuse, faite 24 ans plus tôt, à la veille de la suppression. Il avait 60 ans lors de cette nouvelle étape de réinitialisation de sa vie religieuse. Parmi les premiers à rejoindre la Vice-province de Parme, en plus de P. Pignatelli, se trouvait le P. Luigi Fortis, futur général de l'Ordre (1820-1829). L'arrivée, peu de temps après de plus de quarante anciens jésuites permit de rouvrir dans le grand-duché de Parme, non

« Les biographes soulignent que la caractéristique du gouvernement du Père Pignatelli a été de réussir la combinaison entre l'autorité d'un père et l'affection d'une mère ».



Saint Giuseppe Pignatelli sur un vitrail de l'église à l'intérieur de la Marquette University, à Milwaukee (USA).

Joseph Pignatelli

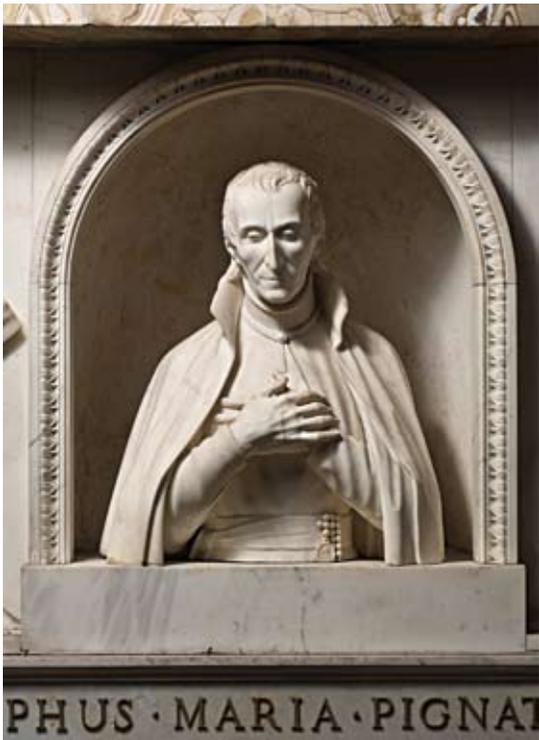


seulement le précieux Convictorio des Nobles, mais aussi les collèges de Parme, Plaisance, Borgo San Donnino et l'ancienne maison de troisième probation à Busseto.

Pendant ce temps, Napoléon avait envahi l'Italie et fait prisonnier le Pape, âgé de 80 ans. Avant d'être emmené en France, où il mourra, il fut retenu à la Certosa de Florence, où Pignatelli lui fit parvenir de l'argent de la part de sa nièce la duchesse de Villahermosa. C'est à cette occasion que le pape confirma à Pignatelli son accord pour ouvrir un noviciat dans le duché de Parme. Accord oral, non écrit, par crainte de la réaction de Charles IV, qui, comme son père, Charles III, était radicalement opposé à la restauration des Jésuites. En chemin pour la France, le pape tomba malade à Parme, où il fut soigné de nouveau par Pignatelli.

À quinze kilomètres de Parme, à Colorno, le provincial des Jésuites se vit offrir l'ancien couvent des Dominicains de San Esteban, qui avait été abandonné. C'est là que une fois nommé supérieur et maître des Novices Joseph Pignatelli ouvrit le 6 Décembre 1799, le noviciat. C'était un noviciat *sui generis*, secrètement autorisé par le pape, mais il ne devait pas être connu des Français, et encore moins du roi d'Espagne. Les novices allaient sans habit religieux. Ils ne pouvaient pas faire de vœux, car ceux-ci ne pouvaient être prononcés qu'en Russie. Dans cette nouvelle phase de la vie de Pignatelli, les biographes soulignent que la particularité de son gouvernement était de combiner avec succès l'autorité d'un père et l'affection d'une mère. Alors qu'il était recteur et maître des novices, il ne permit jamais qu'on l'appelle recteur ou professeur, mais Don Giuseppe.

Mais les grands protecteurs des jésuites étaient en train de disparaître. Catherine II mourut en 1796. Le 27 Août 1799, Pie VI mourut à Valence, prisonnier de Napoléon. Le nouveau pape, Pie VII, élu au conclave de Venise le 14 Mars 1800, ne put pas entrer dans Rome, occupée par les Français et devenue république, jusqu'à ce que les Napolitains la reconquirent en juillet. Ce même mois, Pie VII écrivait à Charles IV d'Espagne pour qu'il consente à la restauration de la Compagnie de Jésus ; une demande qui fut



refusée par une lettre sévère dans laquelle il accusait les jésuites d'avoir été les instigateurs de la Révolution française. En 1802, le plus important promoteur et bienfaiteur de la Compagnie en Italie, le duc de Parme, mourut, assisté dans ses derniers moments par Pignatelli lui-même. A partir de cet événement, le noviciat se retrouva sans argent, avec de grands besoins. Les aides ne dépassaient pas les secours et ne pouvaient venir que de la famille de Pignatelli, de sa nièce la duchesse de Villahermosa en Espagne ou de sa sœur la comtesse d'Acerra à Naples.

En 1803, alors que Pignatelli était à Colorno comme maître des novices, il reçut une lettre du Supérieur Général, le P. Gruber, écrite de Saint-Petersbourg et datée du 7 mai. C'était sa nomination comme provincial.

L'année 1804 fut décisive dans la vie de Joseph Pignatelli, alors âgé de 67 ans, car un autre Bourbon, Ferdinand, roi des Deux-Sicules et fils de Charles III, demanda également la restauration de la Compagnie dans son royaume de Naples. Il ne voulait cependant pas d'une Compagnie liée à un roi étranger, à savoir celle de Russie. Pignatelli s'opposa à cette idée, parce que c'était précisément, à ce moment-là la seule Compagnie de Jésus qui existait dans le monde.

Certains anciens jésuites, anticipant les événements, s'étaient constitués en une « Société du Sacré-Cœur » et une « Société de la foi en Jésus », c'est à dire des pseudo-sociétés qui voulaient reconstruire la « glorieuse » Compagnie pour se venger de la dissolution antérieure. L'ini-

tiative fut radicalement rejetée par Pignatelli, qui voulut donner vie à un véritable Institut selon le charisme d'Ignace, à savoir une « très petite » et authentique Compagnie. C'est pourquoi il refusa toute reconstruction d'une autre Compagnie telle que le voulait le roi de Naples, qui finalement accepta la proposition de Pignatelli. Cette même année 1804, le pape Pie VII approuva par le bref *Per alias*, du 30 Juillet, que les concessions faites à la Russie soient également étendues au royaume des Deux-Sicules, donnant au Général le pouvoir d'ajouter à la Compagnie tous ceux qui voudraient lui donner leur nom. Pignatelli reçut un nouveau titre de provincial, cette fois de Naples.

Sur les 168 jésuites survivants de l'ancienne Province napolitaine, 93 réintégrèrent la Compagnie en 1804 et 42 autres, l'année suivante. Pignatelli réédita la *Ratio Studiorum* pour que dans les écoles on applique fidèlement la méthode d'enseignement, la discipline et la formation de la Compagnie elle-même. De même, il fit imprimer les règles de la Compagnie de Jésus.

Le retour des Jésuites à Naples irrita la cour d'Espagne qui interdit aux Espagnols de rejoindre les jésuites à Naples, sous peine de perdre *ipso facto* leur rente, la nationalité espagnole et ses droits. A cela s'ajouta l'invasion de Naples par Napoléon en Janvier 1806. Le roi Ferdinand se réfugia en Sicile, tandis qu'à Naples était nommé roi le frère de Napoléon, Joseph Bonaparte, futur roi d'Espagne.

Et comme Napoléon ne voulait pas d'une re-

Ci-dessus, le buste de St Pignatelli dans l'abside de l'église du Gesù à Rome et l'urne de la tombe dans la page précédente, portrait du Saint dans la paroisse élevée en son honneur, à Attadale, en Australie.

Joseph Pignatelli

Dessous, un calque du masque funéraire de Giuseppe Pignatelli. A droite, l'« église mère » de la Compagnie de Jésus, dans la rue du Buon Consiglio à Rome, aujourd'hui disparue.



ligion qui existait seulement en Russie, par un décret du 2 Juillet 1806, il ordonna l'expulsion et la dissolution de la Compagnie à Naples, décret devant être appliqué dans un délai maximum de 24 heures. La même chose se produisit avec les jésuites de Parme, où le gouvernement français quelques jours plus tard, le 21 Juillet, les expulsa du territoire du duché.

Pignatelli et les jésuites qui purent prendre la route de ce nouvel exil trouvèrent à Rome le soutien du pape, qui leur donna le Collège romain et la maison du Gesù, mais ils étaient forcés de s'habiller à nouveau comme des prêtres séculiers. Ainsi, ceux qui avaient pris la décision de revenir à la Compagnie étaient sans argent, semi-clandestins et avec peu de moyens de subsistance.

Pignatelli est resté dans le Collège Romain jusqu'en Mars 1807. Il déménagea ensuite à l'hospice de Saint-Pantaléon, qui était au n 17, rue Angelo à côté de l'église de la Madonna del Buon Consiglio, non loin du Colisée, au pied de Saint-Pierre-aux-Liens. C'était une maison pour les prêtres où une vingtaine de jésuites furent accueillis. Saint-Pantaléon devint ainsi une maison de retraite et de troisième probation. De cette manière soudaine et précaire, la Compagnie de Jésus renaissait à Rome avec la protection temporaire du pape Pie VII, tandis qu'un vice-provincial était nommé en Sicile.

En 1808, devant l'invasion imminente de Rome par les Français, à l'initiative de Joseph Pignatelli, les fichiers de la Compagnie du Gesù furent transférés à San Pantaleon, ce qui évita, du moins en partie, leur pillage, comme y furent soumises d'autres archives romaines, y compris celles du Vatican et du Saint-Office, en mai 1809 lorsque Napoléon décréta l'annexion des États pontificaux et que le pape fut déporté à Fontainebleau, où il resta emprisonné jusqu'en Janvier 1814.



Pignatelli et sa famille furent forcés de vivre à nouveau dans la clandestinité. En 1809, à 74 ans, il demanda au Secrétaire général de lui nommer un remplaçant qui l'exonérerait de sa charge de provincial. Mais le père Brzozowski, cinquième Général élu en Russie et premier de la restauration lui demanda de continuer dans son poste de provincial. En Octobre 1811, les vomissements de sang qu'il avait eu pendant sa jeunesse se répétèrent. Conscient de l'approche de sa mort, le 15 Novembre 1811, faisant usage du pouvoir qu'il avait reçu de P. Général, il nomma provincial le père Luis Panizzoni. Ayant reçu l'Extrême Onction, il mourut peu de temps après, à 74 ans après 58 ans de vie religieuse et sans avoir vu la restauration de la Compagnie de Jésus à laquelle il avait dédié toute son énergie.

Trois ans plus tard, Pie VII recouvrait la liberté et le 24 mai 1814 pouvait revenir à Rome. Le 7 Août de cette année, après 41 ans de suppression, il rétablit la Compagnie de Jésus dans le monde entier par le biais de la bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum* dans laquelle il ordonnait que toutes les concessions et pouvoirs donnés jusqu'à présent seulement en Russie et dans le royaume des Deux-Siciles soient étendus à tous les autres États de l'Eglise, tous les autres États et domaines.

Un an plus tard, en 1815, Alexandre, tsar des Russies, signait le décret d'expulsion des jésuites de Saint-Pétersbourg et de toute la Russie. La parenthèse et les aventures des Jésuites en Russie Blanche se terminaient au moment où la Compagnie commençait un nouveau voyage universel.

Traduction de Y.V.

Histoire Le Père Général J-P Roothaan

Jorge Enrique Salcedo Martínez, S.J. - Docteur en Histoire, Bogotá, Colombie

Le Père Général Jean-Philippe Roothaan est né à Amsterdam le 23 novembre 1785. Ses parents étaient Matthias Egbert et Marie-Angèle Roothaan der Horst. Ses frères plus âgés s'appelaient Philippe Guillaume et Albert Bernard. Très jeune, Jean-Philippe accompagnait sa mère à l'église de Krijtberg desservie par un groupe de prêtres de la Compagnie de Jésus alors supprimée. Le P. Adam Beckers, supérieur de la mission restaurée en Hollande en 1805, en plus d'être le directeur spirituel du jeune Roothaan, lui enseigna le latin et lui donna les connaissances de base pour être admis dans un lycée officiel. Ayant terminé ses études avec mention, il s'inscrivit à l'*illustre Athenaeum*, à Amsterdam où il eut comme éducateur et professeur le célèbre latiniste David Jacob van Lennep. La langue et la littérature grecque étaient ses sujets de prédilections durant cette période d'étude pendant laquelle il aida de nombreux étudiants.

Roothaan entra dans la Compagnie de Jésus le 30 juin 1804. L'Ordre avait alors été approuvé, en Russie Blanche par le pape Pie VII et cette action permit qu'un groupe de 60 novices commençât sa formation en tant que jésuites. Tous venaient de différents pays tels que la Pologne, la Russie, la Lituanie, la Belgique, l'Italie et les Pays-Bas. Au cours du noviciat, il mit à profit ses talents pour apprendre de nouvelles langues comme le polonais. Roothaan maîtrisait le grec, l'hébreu, le latin, le français et sa langue maternelle. Selon Joseph Pierling, un de ses co-novices : « Roothaan était un excellent jeune homme, dans toutes les dimensions de la vie, et cela laissait présager qu'un jour il allait devenir le général de la Compagnie de Jésus et son second fondateur, car en suivant les Constitutions et promouvant la spiritualité ignacienne il donnerait un élan spirituel et apostolique à l'Ordre restauré ».

Roothaan fut ordonné le 25 janvier 1812 et à partir de ce jour, il fut envoyé par ses supérieurs d'abord au collège de Pusza, puis ensuite à celui d'Orsa où il combinait classes de rhétorique et activités pastorales. En 1820, les jésuites furent expulsés de Russie Blanche, et pour cette raison ils ont dû chercher de nouveaux endroits pour s'établir. Ainsi, Roothaan et d'autres religieux furent affectés à une petite ville dans le sud de la Suisse

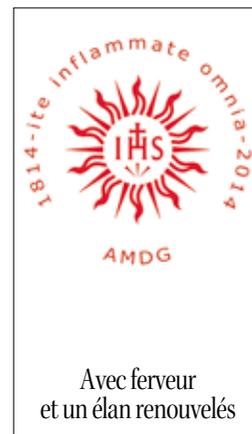
appelée Brig. Là-bas, il servit comme professeur de grec et de rhétorique aux novices (jeunes profès) et comme missionnaire populaire. De cet endroit il sera envoyé à Turin comme supérieur et recteur du nouveau collège. À Turin il lui fut possible de s'adapter aux nouvelles réalités italiennes comme il l'avait fait dans d'autres endroits où il avait servi.

Dans cette tâche il n'était pas tout seul, mais accompagné de trois prêtres et quatre frères coadjuteurs. À Turin, il dut affronter les vicissitudes dues à la propagande anti-jésuite propagée dans toute l'Europe. Pourtant, malgré la diffamation les étudiants passèrent de 30, la première année, à 200 étudiants de théologie et de philosophie en peu d'années. De nombreux gouvernements et congrégations les invitaient pour établir des écoles destinées à former les jeunes. De Turin il devint vice-provincial de la province d'Italie.

Après le rétablissement de l'ordre par le pape Pie VII, le 7 août 1814, l'un des plus importants et plus dynamiques supérieurs généraux fut Roothaan ; quelques-uns de ses contemporains et historiens l'ont appelé le second fondateur de l'Ordre. La Congrégation Générale XXII, le choisit comme supérieur général le 17 août 1829. A partir de ce moment là, Roothaan recommanda spécialement l'étude et l'observation des constitutions pour maintenir l'unité et l'esprit de corps de la congrégation.

Roothaan revigora l'esprit apostolique de l'Ordre, en faisant traduire du castillan ancien au latin les Exercices Spirituels de Saint Ignace avec une introduction et des notes d'explication. En 1832, il fit publier une nouvelle édition de la *Ratio Studiorum* qui visait à défendre les avantages de l'éducation fournie par les jésuites. Enfin il donna une impulsion à l'esprit missionnaire de l'ordre. En 1833, il écrivit un document : *De missionum*

En 1929, la Congrégation générale a élu Roothaan comme XXI Supérieur Général. A partir de ce moment-là, il recommanda spécialement l'étude et l'observation des Constitutions pour maintenir l'esprit de corps et l'unité de l'Ordre.



Portrait du P. Jean-Philippe Roothaan.

Le Père Roothaan



Vitrail de l'église jésuite de Krijtberg à Amsterdam, patrie natale du P. Roothaan, et translation de son corps en l'église du Gesù à Rome, le 7 mai 1953.



exterarum desiderio, dans lequel il invitait ses frères à se proposer pour les missions à l'étranger. Cette invitation fut largement accueillie, car à la fin de son généralat les jésuites étaient présents dans les Amériques, en Asie et en Afrique. Ces trois objectifs ont été suggérés par la Congrégation qui l'a élu comme Supérieur général de l'Ordre. Roothaan était le 21^e Supérieur Général. Il fut choisi à 44 ans et gouverna du 9 juillet 1829 jusqu'au 8 mai 1853. Depuis ce moment, il invita tous les jésuites à vivre pleinement leur vocation au service du Roi Éternel et à s'affermir en elle, malgré toutes les adversités et les persécutions qui éclatèrent en Europe contre l'Église catholique et l'ordre nouvellement créé.

Roothaan fut le témoin de nombreuses expulsions de jésuites de différents pays d'Europe et d'Amérique du Sud ; en 1848, il a dû fuir Rome à cause du processus révolutionnaire de l'unification italienne. Cette conjoncture politique lui a permis de visiter les travaux pastoraux et intellectuels de ses frères jésuites dans d'autres pays comme la France, la Belgique, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Irlande.

Depuis la restauration de 1814, les jésuites ont connu la persécution dans plusieurs pays. La cause en est dû en grande partie la prolifération de la propagande anti-jésuite, à travers toute l'Europe. La pratique des expulsions commença en Russie. Dans ce territoire, la société avait subsisté pendant la suppression. En 1815, les jésuites ont été inter-

dités et en 1820 expulsés de tout l'Empire. L'Empire d'Autriche et les territoires de Venise et de Lombardie, fermèrent leurs portes. Aux Pays-Bas et en Belgique ils ne furent pas autorisés à rester et le noviciat qui s'était ouvert en Belgique fut fermé en 1816, leurs écoles et leurs missions populaires interdites par les dirigeants et finalement ils furent violemment expulsés en 1818.

En Espagne, les jésuites furent restaurés en 1815, mais en raison de l'instabilité politique dans le royaume, ils furent supprimés à deux reprises en 1820 et 1835. En France, les collèges existants furent fermés en 1828 en raison d'un débat sur la liberté de l'enseignement dans les écoles secondaires ; et pendant la révolution de 1830, dans un contexte de persécution de l'Église, les jésuites furent également victimes des excès des gouvernements révolutionnaires. Etant le Supérieur Général, Roothaan a été un témoin direct de la persécution survenue en Italie contre les États pontificaux et contre la Compagnie, ce qui conduisit à la fermeture de nombreuses écoles. Au Portugal, les jésuites ont été accueillis en 1829 et se sont installés dans l'ancienne école de Coimbra recevant de grandes démonstrations de joie de la société civile, pourtant plus tard ils furent déclarés ennemis de la Constitution portugaise, et en 1834, interdits. Lorsque l'Espagne et le Portugal fermèrent leurs portes aux jésuites, ils furent invités par les gouvernements d'Argentine en 1836 et de Colombie en 1842, afin de créer des écoles et de rouvrir les missions qui étaient prospères avant leur expulsion par le roi Carlos III en 1767. De ces pays ils seront expulsés et s'installeront respectivement en Equateur entre 1850 et 1852, date à laquelle ils seront expulsés à nouveau. Malgré ces difficultés ils s'établirent au Guatemala de 1850 à 1871, date à laquelle le gouvernement ordonna leur expulsion.

Au XIX^e siècle, les jésuites furent itinérants en Amérique du Sud en raison de l'instabilité politique dans ces républiques naissantes. Les libéraux des années vingt et trente du XIX^e siècle reprirent le flambeau anti-jésuite de Carlos III d'Espagne, non pas que ce roi était absolutiste, mais régalien, c'est à dire favorable à une intervention unilatérale du pouvoir civil dans la réforme des structures externes de l'Église. Cette intervention affecta la volonté de la Compagnie de Jésus de s'établir dans ces républiques. Au milieu de toutes ces adversités vécues par la Compagnie de Jésus, le général Roothaan encourageait ses frères à vivre la passion de Jésus-Christ comme le prescrit Saint Ignace, dans la troisième semaine des Exercices spirituels et à travailler sans relâche pour atteindre la plus grande gloire de Dieu dans



les écoles et les mission pastorales.

Pourtant, en dépit de ces vicissitudes au cours de son généralat, le nombre de jésuites a considérablement augmenté, de 2.137 à 5.209 (de 727 prêtres à 2.429, de 777 à 1.365 étudiants, de 633 à 1.415 frères coadjuteurs). Les écoles jésuites sont passées de 50 à 100 entre 1844 et 1854. La Compagnie de Jésus s'étendit géographiquement vers le Nord et l'Amérique du Sud, l'Asie, l'Afrique et l'Australie. Le nombre de jésuites outre-mer se développa de façon significative passant de 119 en 1829 à 1.014 en 1853.

Nul doute qu'avec le travail du Père Général Roothaan, la Compagnie connut une renaissance malgré les troubles du XIX^{ème} siècle. Ceci fut possible grâce au leadership et l'appel à vivre pleinement l'esprit des constitutions et des exercices spirituels. Les exhortations du Supérieur Général visaient à l'évangélisation afin de donner la plus grande gloire à Dieu. Avec Roothaan la Société retrouva l'esprit qui l'avait caractérisé à l'époque de saint Ignace.

Tout au long de sa vie Roothaan témoigna de l'amour de Dieu. Pour ses contemporains, il est

mort en odeur de sainteté. Son journal spirituel nous montre ce don de la grâce qui guida toutes ses actions, ses intentions et ses opérations.

« Dieu, mon Seigneur et mon Père très aimant : en union avec les liens les plus purs aux très saints cœurs de ton Fils Jésus très aimant et de sa très sainte Mère Marie, par les hymnes de louange que toujours chantent et chanteront à ta divine Majesté tous les saints et tes élus, bien que très indigne de ta divine présence, je te rends grâce pour tous les bienfaits vraiment infinis, en nombre et grandeur que tu m'as accordés, surtout de cette spéciale et très douce Providence par laquelle tu m'as, par des chemins admirables, appelé et guidé vers cette Très Sainte Religion et les dons particuliers que dans l'état religieux tu m'as accordés... »

Traduction de Y.V.

Ci-dessus, un autre portrait du P. Roothaan et à droite la chapelle de l'église de Gesu à Rome où repose sa dépouille, et la plaque avec une incision portant quelques données de sa vie.

esprit et unité

Histoire

Canada

P. Félix Martin (1804-1886), architecte et fondateur du Collège Sainte-Marie de Montréal. Il fut aussi un historien très prisé qui publia en 1858 un document très complet sur la présence des jésuites dans la Nouvelle France. A droite, le P. Arrupe, au Canada en 1967, agenouillé sur les lieux du martyre de saint Jean de Brébeuf et compagnons.

Le roi de France Henri IV (ou était-ce son célèbre confesseur jésuite, le père Pierre Coton ?) a insisté pour l'envoi de jésuites à sa nouvelle colonie en Acadie. C'est ainsi que les pères Pierre Biard et Ennemond Massé ont atterri à Port-Royal le 22 mai 1611; en 1625, cinq autres arrivaient à Québec. On estimait, en 1764, que 331 jésuites environs (dont un italien) étaient venus au Canada pour un séjour plus ou moins long, ayant exercé leur ministère parmi les peuples autochtones, chez les Mïcmacs, puis chez les Montagnais et les Algonquins. Ils accompagnaient aussi les « coureurs des bois » et découvreurs, parcourant forêts et cours d'eau (cela incluait les portages). Leur prédication s'adressait tant aux autochtones de la côte Atlantique qu'à ceux de la Baie d'Hudson. D'autres se rendront 5000 km plus à l'ouest le long des Grands Lacs et jusqu'au lac Winnipeg dans les Prairies. Ils sont ainsi entrés en contact avec vingt-trois nations différentes de langues et coutumes diverses. Le plus célèbre d'entre eux, le père Jacques Marquette, a découvert le fleuve Mississippi, cette grande voie navigable qui a permis la diffusion de la foi chrétienne au cœur du continent nord-américain.

La plus connue des missions jésuites (1625-1649) est celle de la Huronie, où ont œuvré saint Jean de Brébeuf et ses compagnons. Leur idéal était d'établir une chrétienté à la fois « une maison de prière et un havre de paix », communauté où Blancs et Autochtones vivraient ensemble dans l'harmonie et où les rites et traditions des Français et des Hurons seraient renforcés et enrichis par l'Évangile et ses valeurs. Mais les guerres entre peuples autochtones, les intrigues des Cours de France et d'Angleterre, la traite des fourrures et le commerce de l'alcool allaient contribuer à l'échec et à la fin de cette mission en 1649.

En 1635, le père Paul Le Jeune fonde à Québec le *Collège des Jésuites* que ceux-ci maintiendront pendant 133 ans. Le *cours classique*,



fortement inspiré des principes du *Ratio Studiorum*, sera une source de référence pour de nombreux autres collèges catholiques et inspirera la création de l'Université Laval, le plus ancien établissement d'enseignement supérieur francophone en Amérique du Nord.

Au fil des ans, les concessions de terres par le roi de France, les héritages laissés par la noblesse et les dons venant de riches bienfaiteurs avaient permis aux Jésuites de devenir propriétaires de presque un million d'acres carrés; ajoutez à cela le Collège et l'église de Québec, ainsi que la résidence de la rue Notre-Dame à Montréal. Durant plus de cent ans, les revenus des terrains ont permis l'enseignement gratuit au Collège et le soutien des missionnaires œuvrant parmi les Autochtones. En 1759, l'activité missionnaire et éducative des Jésuites en Nouvelle-France était florissante. Mais, tout comme la *grande épopée*, elle était vouée à une fin.

La prise de Québec par les Anglais en septembre 1759, ouvrit la voie à des négociations longues et complexes, pour aboutir au traité de Paris (février 1763). La Nouvelle-France, qu'on appellera Province de Québec, devient une colonie de l'Empire britannique. A la même époque, dès 1760, le Parlement de Paris entame de longues et compliquées procédures qui se terminent en décembre 1764 par la suppression des Jésuites en France et à la confiscation de leurs biens. (Les propriétés jésuites « canadiennes » sont épargnées, se trouvant désor-



Les Jésuites n'ont jamais été supprimés au Canada. À l'arrivée du Bref de suppression, l'évêque de Québec et les autorités civiles ont décidé de le garder secret et ont invité les Jésuites à continuer à vivre, à travailler et à porter leurs habits.



mais dans une colonie britannique.)

C'est ainsi que les Jésuites n'ont jamais été supprimés au Canada.

Le jour de la prise de Québec, le gouverneur militaire, James Murray, avait confisqué le Collège des Jésuites pour l'utiliser comme entrepôt temporaire de provisions. Les six jésuites qui y vivaient étaient libres de partir au moment de leur choix. De fait, ils sont allés rejoindre leurs deux confrères de la mission de la Jeune-Lorette située à proximité. (Les bâtiments du Collège resteront sous juridiction militaire jusqu'en 1871, moment où les forces britanniques quitteront le Canada.) Cependant, une fois la paix signée entre la France et l'Angleterre, on continuera à donner des cours dans une des ailes de l'édifice et ce jusqu'en 1768. Un ou deux jésuites assuraient le ministère à l'église voisine et occupaient un petit espace dans le Collège jusqu'en mars 1800.

Durant le régime français, le nombre de jésuites a varié, mais restait limité. Au début de 1759, on comptait trente-et-un prêtres, dix frères et trois scolastiques œuvrant en divers lieux: Acadie, Québec, Trois-Rivières, Montréal, les Grands Lacs et le pays des Illinois. Un an et demi plus tard, ils n'étaient plus que vingt-cinq. En 1781, ils étaient dix-sept et en 1790 seulement deux. Le régime anglais ne permettait pas aux communautés masculines de recruter. Le dernier jésuite, le père Jean-Joseph Casot est décédé le 16 mars 1800. Demeuré actif jusqu'à

Le retour des jésuites en 1842

Jacques Monet S.J. - Historien aux Archives des Jésuites au Canada - Montréal

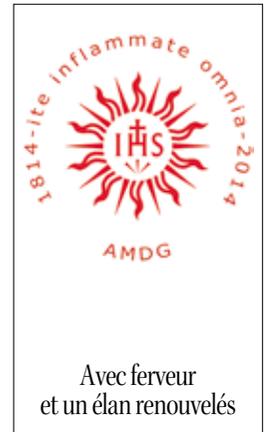
la fin, il géra les propriétés jésuites et leurs revenus. Dans son testament, il laissa tous ses effets personnels à des institutions religieuses de la ville de Québec: Ursulines, Sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu et prêtres du Séminaire de Québec. En décembre 1799, quatre mois avant sa mort, il avait demandé, mais sans succès de pouvoir remettre les terrains à la Couronne.

La question des Biens des jésuites allait pour plusieurs décennies susciter bien des convoitises et des disputes légales. En tête de liste, Sir Jeffrey (plus tard Lord) Amherst, commandant en chef de toutes les forces britanniques en Amérique du Nord et, à ce titre, l'officier devant lequel avait capitulé la Nouvelle-France par la voix de son gouverneur, le général Pierre de Vaudreuil (Montréal, 8 septembre 1760). Il prétendait que le roi George III d'Angleterre avait inclus ces « Biens » dans son droit de conquête.

Un autre « prétendant » fut Pierre Roubaud, jeune Jésuite de 35 ans devenu espion pour le compte du général anglais Murray. Ayant quitté les Jésuites, il était devenu prêtre anglican, estimant améliorer ses chances, mais tel ne fut pas le cas. S'étant mis au service de Lord Amherst, il entrera à Paris en 1785 où il mourra dans la pauvreté.

Parlons maintenant du rôle de Mgr Jean-Olivier Briand, devenu évêque de Québec en 1766; il avait été discrètement sacré évêque le 16 mars, en banlieue de Paris, avec l'assentiment du pape dans la bon vouloir du gouvernement britannique. Homme de belle prestance, affable, doté de bonnes manières, il avait développé une amitié personnelle avec les gouverneurs Murray, Thomas Cramahé, et leur successeur, Sir Guy Carleton. Dès le début de son épiscopat, une de ses priorités fut de préserver les Biens des Jésuites.

Le Bref *Dominus ac Redemptor* supprime la Compagnie de Jésus en 1773; lorsque celui-ci



Avec ferveur
et un élan renouvelés

*Ignace Bourget
(1799-1885),
deuxième évêque de
Montréal et principal
responsable du
retour des jésuites
au Canada.*



Le Collège

Canada



P. Joseph Cazot (1728-1800), le dernier jésuite du « vieux régime » au Canada. En haut, la chapelle restaurée de la mission des jésuites de Sainte-Marie-des-Hurons. A la page suivante, tableau (1600) avec l'église et le collège de Québec.

parvint à Québec, Mgr Briand fut stupéfait. Il appréciait les jésuites avec lesquels il avait travaillé durant plusieurs années. Il s'en allât consulter ses amis Carleton et Cramahé qui lui étaient « sympathiques ». Tous trois se mirent d'accord pour garder secret le Bref, celui-ci demeurant sans effet puisqu'il n'avait pas été promulgué. Mgr Briand convoqua alors les quatre jésuites vivant à Québec, les en informa et leur fit prêter serment de n'en rien dire; il leur demanda de continuer à vivre, travailler et à porter leurs habits. A des amis vivant en France, il écrivit ceci: « Seul, monsieur le gouverneur, mon secrétaire et moi, sommes au courant de ce Bref papal ». Quelques années plus tard, il en informera le Pape qui, comme réponse, enverra sa bénédiction et renouvellera les indulgences et privilèges octroyés à l'église des Jésuites.

C'est ainsi que les Jésuites n'ont jamais été supprimés au Canada.

Après la mort du dernier Jésuite, le père Casot, les biens et leurs revenus furent placés en fiducie et administrés par la Couronne. L'accord à l'amiable était qu'on ne touchait pas aux propriétés et que le gouvernement en utiliserait les revenus pour l'éducation du peuple et les bonnes relations (missionnaires) avec les peuples autochtones.

Encore ébranlés par les insurrections récentes et la répression brutale qui s'en était suivie. Mgr Jean-Jacques Lartigue et son coadjuteur, Mgr

Ignace Bourget, réfléchissaient au cours de l'hiver 1839 au renouveau spirituel de leur diocèse de Montréal. La suggestion de l'influent supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, Joseph-Antoine Quiblier, d'inviter le célèbre prédicateur jésuite, Pierre Chazelle, à venir prêcher la retraite au clergé du diocèse, leur plut beaucoup. En fait, l'idée était celle de John Larkin, originaire de Durham en Angleterre, qui avait fait les Exercices spirituels sous la direction du père Chazelle et était ensuite entré chez les Sulpiciens près de Paris en 1823.

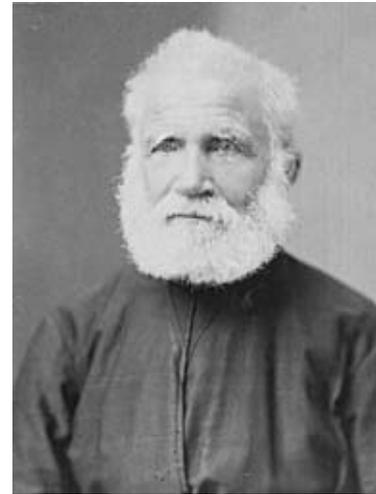
Mgr Bourget et John Larkin avait tous deux des projets. Mgr Bourget envisageait demander aux Jésuites de fonder un collège à Montréal, John Larkin songeait à demander son admission dans la Compagnie de Jésus.

La retraite d'août 1839 du père Chazelle pour les 83 prêtres du diocèse de Montréal fut un succès. Le père Chazelle était le premier jésuite à venir au Canada depuis la mort du père Casot en 1800. Son entregent, ses bonnes manières, ses visites sur les lieux jésuites du passé, sa façon agréable de parler de la grandeur de l'*ancien régime* allaient contribuer à développer chez le clergé et dans la population de Montréal un vif désir de voir les Jésuites revenir à Montréal.

John Larkin quittera Montréal au cours de l'été 1840 pour entrer au noviciat jésuite (St. Mary's College) de Lebanon au Kentucky (Etats-Unis). En 1831, il n'avait pas accepté d'être évêque de Kingston et, en 1847, maintenant jésuite, avec autant de détermination, il ne se laissera pas tenter par le poste d'évêque de Toronto. Il prendra la direction de New York où il sera successivement recteur du Collège jésuite de Fordham et de *St. Francis Xavier School* de Manhattan.

Quant à Mgr Bourget, il composait fébrilement son fameux manifeste *Appel aux Jésuites* (2 juillet 1841). Il n'hésita pas à se rendre à Rome y rencontrer le père Jan Roothaan, Supérieur Général, qui fut vivement séduit par son récit des jours héroïques de la mission jésuite parmi les Hurons ... et peut-être aussi par la perspective de recouvrer les Biens des Jésuites. Le père Roothaan demanda le retour des Jésuites au Canada dès que possible.

C'est ainsi qu'un groupe de huit jésuites français qui préparaient leur départ pour Madagascar furent fort étonnés de recevoir la demande de « retourner » au Canada à l'invitation du père Pierre Chazelle. Dès leur arrivée à Montréal, le 31 mai 1842, ils avaient en tête l'ouverture d'un collège. Leur supérieur, le père Félix Martin, à la fois architecte, historien et écrivain, se mit à la recherche de terrains dont on lui ferait don pour la construction du nouvel édifice du Collège Sainte-



Marie dont il tracera lui-même les plans. Inauguré en 1848, celui-ci ouvrira la voie à la demi-douzaine d'autres collèges qui naîtront au fil des ans. L'apostolat parmi les Amérindiens redevint vite un champ d'apostolat : Jean-Baptiste Menet à Sault-Sainte-Marie en 1843; le père Dominique du Ranquet et le frère Joseph Jennessaux à l'île Walpole en 1844; la même année, Wikwemikong; Fort William (1845) et le père Joseph Hanipaux à Garden River (1846). Une dizaine d'années après leur retour, les Jésuites avaient repris avec vigueur leur apostolat en éducation et chez les Premières Nations que leurs prédécesseurs du 18^e siècle avaient dû abandonner.

La question des Biens des Jésuites n'était toujours pas résolue. Les régimes législatifs s'étaient succédés sans apporter de solution: Assemblée législative du Bas-Canada (années 1820), Province du Canada (années 1840), Province de Québec (1867); débats intenses, acrimonieux à l'occasion, mais aucune solution à l'horizon. En 1885, Honoré Mercier, premier ministre du Québec, ancien élève et ami des jésuites, demande au pape Léon XIII de trancher le débat entre les parties. Celui-ci rendit un jugement à la Solomon. En monnaie de l'époque, on évaluait ces « biens » à environ un demi-million de dollars. Les Jésuites reçurent 160 000\$, l'Université Laval 140 000\$, l'Assemblée des évêques du Québec 100 000\$, et la Commission des écoles protestantes 60 000 \$.

L'Assemblée législative de la Province de Qué-

bec approuva à l'unanimité une loi allant dans le sens de la solution proposée par le Pape. Peu après, des protestants de tendance extrémiste s'adressèrent au gouvernement fédéral pour faire invalider la loi provinciale récemment votée, mais sans succès. (Interrogé par un journaliste qui lui demandait s'il avait l'intention de faire désavouer cette loi provinciale, le premier ministre fédéral de l'époque, Sir John A. Macdonald, répondit sans broncher: « Me prenez-vous pour un imbécile? »).

La solution du Pape mit fin aux querelles entre les parties, tant dans l'Église catholique que dans la société civile. Personne n'était complètement satisfait mais tous avaient été entendus et avaient reçu quelque chose. Le grand gagnant de cette longue saga fut probablement le premier ministre Honoré Mercier. En plus de le nommer comte romain, Léon XIII lui avait conféré le titre de Chevalier de Saint-Grégoire, la plus haute distinction honorifique jamais décernée par le Saint-Siège à un laïc d'Amérique du Nord.

Traduction de Marc Brousseau, S.J.



Ci-dessus, reliquaire et crâne du saint martyr Jean de Brébeuf, à Midland, dans l'Ontario. Le P. Dominique du Ranquet (1813-1900), un des premiers jésuites à avoir regagné le Canada en 1852.

Le Québec

Histoire à nos jours

Après le panorama des pages précédentes, nous avons interviewé un membre du comité que le Père Général a mis sur pied pour la commémoration du deux centième anniversaire de la restauration de la Compagnie de Jésus universelle. Le Père James E. Grummer est Conseiller Général pour les Etats Unis et Assistant « ad providentiam ».



La Compagnie du 21ème siècle

Interview réalisée par Giuseppe Bellucci, S.J.

1. Comment la restauration de la Compagnie est-elle advenue en 1814 ?

Au septième jour du mois d'août 1814 en la basilique Sainte Marie Majeure de Rome, le Pape Pie VII signa un document qui eut un grand impact les deux derniers siècles. La Bulle Papale *Sollicitudo omnium ecclesiarum* (Pour le soin de toutes les églises), octroya explicitement à la Compagnie de Jésus deux droits : (1) accueillir et incorporer des membres partout dans le monde et (2) exister comme un corps apostolique devant répondre aux besoins de l'Église et du monde.

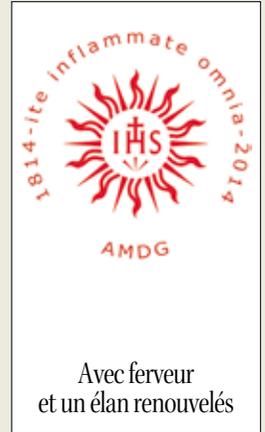
En 1814 ces besoins – résultats des décennies de révolution, guerre et dislocation sociale en Europe et à travers le monde – étaient si évidents et douloureux pour le Saint Père qu'il refusa même de mentionner dans la Bulle les détails des peines et angoisses de son temps. Au contraire, il recommanda simplement que la Compagnie de Jésus acceptât les tâches d'éduquer les jeunes en matière de foi et de morale, à travers la prédication, les confessions, et l'administration des autres sacrements ; il souhaita aussi que ces ministères fussent exercés par les membres d'un seul ordre religieux, plutôt qu'une fédération de groupes nationaux ou régionaux, sans un leader capable d'assurer leur unité.

Cet *Annuaire* explore les nombreuses voies à travers lesquelles les Jésuites ont répondu à la requête de Pie VII au 19ème siècle, souvent dans des conditions très difficiles. Tadeusz Brzozowski ne pouvait pas sortir de l'empire Russe pour se rendre à Rome et servir comme Supérieur Général de la Compagnie, et les Jésuites autour de lui furent envoyés en exil peu après sa mort. Cependant, il put, avec l'aide de ses successeurs, initier des étapes importantes pour assurer la continuité entre le petit groupe de Jésuites de 1814 et l'Institut fondé par St Ignace et ses compagnons en 1540. Cette continuité fut fortement soutenue par les amis de la Compagnie qui sauvegardèrent ce qui appartenait à la Compagnie avant 1773, ou qui s'assurèrent qu'il y eût des ressources nécessaires pour reprendre les œuvres fermées depuis quarante ans. De toute façon, les Pères Généraux du début du 19ème siècle insistaient particulièrement pour que les Jésuites de leur époque suivissent fidèle-

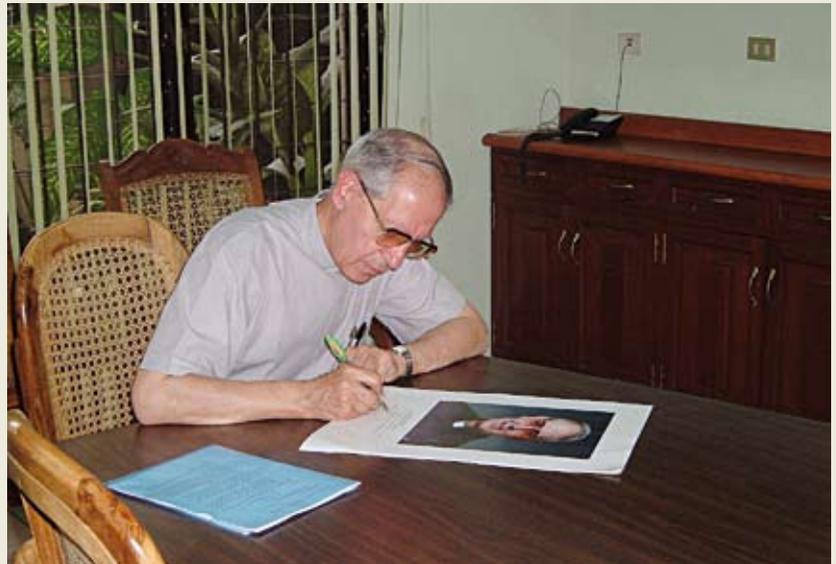
ment la législation et les traditions spirituelles qui avaient gouverné la Compagnie depuis le 16ème siècle ; ils insistaient aussi pour que les jésuites répondissent aux besoins du monde changeant dans lequel ils vivaient.

2. La reprise des œuvres apostoliques devait constituer un grand défi, après tout ce qui s'est passé pendant la période de la suppression, entre 1773 et 1814. Qu'en dites-vous ?

Le Père Roothaan est un bon exemple de la dialectique entre la fidélité au passé et l'ouverture au présent. Il ne s'était jamais plaint de devoir quitter son pays pour entrer dans la Compagnie de Jésus dans une région de l'empire Russe d'expression polonaise, ni de devoir changer de résidence du fait de la guerre et de l'exil. Au contraire, il s'est simplement déplacé d'un lieu à l'autre au cours de sa vie, apprenant une autre langue, et devenant ainsi familier d'une autre culture. Il avait toujours suivi ce conseil de St Ignace : trouver Dieu en toutes choses.



Durant sa visite en Amérique centrale (2010) le Père Général signe un portrait de lui à la Curie du P. Provincial.



l'interview

À nos jours



Rencontre avec les jeunes de « Fe y Alegría » au Nicaragua en 2010 et, ci-dessus, son accueil au Mexique.

Ainsi, expulsé de Rome par des forces anti-cléricales qui y instaurèrent une république après les révolutions de 1848, il prit ce temps d'exil comme une opportunité pour être le premier Supérieur Général à rencontrer les jésuites en France, Belgique, Angleterre, et Irlande, à leur convenance, dans leurs maisons et dans leurs ministères. Il apprit beaucoup à travers les contacts personnels avec la Compagnie, et celle-ci tira profit de l'expérience des conférences et allocutions de son Supérieur Général. Le Père Roothaan mit l'accent sur les ministères que les jésuites exerçaient avant 1773, à savoir la place centrale des *Exercices Spirituels*, l'éducation et l'activité missionnaire. En situant ces œuvres dans les circonstances et situations du 19^{ème} siècle, il contribua aussi à donner une vision, qui aidera le travail de la Compagnie pour les décades qui suivirent.

3. *Revenant à notre temps, il semble que le Père Arrupe est arrivé à un tournant important pour la Compagnie, dans la période qui a suivi immédiatement Vatican II.*

Les efforts des Pères Brzozowski, Fortis, et Roothaan pour s'assurer que la Compagnie restait dans la continuité avec ses traditions tout en répondant aux besoins de l'humanité, ont continué jusqu'à nos jours, peut être parce que leur époque reflète une image proche de celle de notre temps. Le Père Arrupe a expérimenté la vie et le travail de la Compagnie de Jésus en beaucoup d'endroits avant et après son élection comme Supérieur Général, car, comme son prédécesseur le Père Roothaan,

il connut le chagrin de l'expulsion et de l'exil. En fait, avant son élection en 1965 il fut témoin d'une des plus douloureuses souffrances humaines du 20^{ème} siècle alors qu'il accompagnait les hommes et les femmes de tout état de vie, victimes de la bombe atomique à Hiroshima. Son expérience personnelle, religieuse et humaine, aussi vaste que profonde, l'avait enraciné dans les traditions de la Compagnie de Jésus et de l'Eglise, alors qu'il était motivé, au même moment, à chercher de nouvelles solutions, à la lumière des nouveaux contextes sociaux et des nouvelles conditions sociales.

Il était donc bien préparé à diriger la Compagnie de Jésus, dans la mise en pratique de Vatican II, au cours des années de rapides changements, et même, de quelques turbulences. Dans la tradition de la dévotion spéciale envers le Saint Siège, et en réponse à la demande personnelle de Paul VI, il encouragea les jésuites à s'occuper de la tâche ardue de mener une étude minutieuse et une réflexion sérieuse sur le problème de l'athéisme. Les résultats de cette analyse aidèrent à réaliser que la justice était un élément constitutif de la foi catholique. Il répondit avec force aux implications de cette intuition, malgré l'impact profond que cela aurait sur l'Eglise et la Compagnie de Jésus à travers le monde.

Au même moment, tirant profit des moyens de communication modernes, il était capable d'élargir et d'approfondir son expérience de la Compagnie en rencontrant des Jésuites à travers le monde et d'apporter sa joie contagieuse, son enthousiasme, et sa passion à tous ceux qui le rencontraient. Plus important encore peut-être, sa fidélité personnelle aux traditions de la Compagnie se manifesta dans ses dernières années lorsqu'il offrit si paisiblement, avec joie, et pitié, de manière concrète, tout ce qu'il avait et possédait.

4. *Le Père Kolvenbach s'est approprié le travail du Père Arrupe, mais comment l'a-t-il fait ? Qu'est-ce qui a caractérisé son mandat de Général, par rapport à ce dont nous parlons ?*

Tout comme les pères Roothaan et Arrupe, le Père Kolvenbach a eu une expérience personnelle de la douleur causée par la guerre et la violence qui continuent à affecter le monde, et



Quelques photos des visites du Père Général sur les divers continents.

Ci-contre, l'hommage floral en Bohême (2012). Dessous, en Afrique en 2013 et en Californie, en 2009, lors d'une visite à une structure fondée par les jésuites pour les sans-emplois.

comme eux encore, il n'a jamais perdu espoir, ni n'a été abattu par des circonstances impossibles semblables. Comme Général, il a privilégié les chemins de paix et d'humilité sur lesquels les Jésuites pourraient chercher le sens profond des événements et discerner ce que Dieu demanderait à la Compagnie de manière pratique. Il encourageait les Jésuites à répondre aux besoins criants de l'humanité en suivant les meilleures des traditions de la Compagnie. D'ailleurs, il a lui-même pris à cœur et avec grand intérêt le *Jesuit Refugee Service* (JRS) - que le Père Arrupe a commencé peu avant sa paralysie, et a œuvré à son développement. Sa lecture attentive des signes des temps l'ont amené à insister sur l'importance de la collaboration avec les autres, une intuition que les Congrégations Générales 34 et 35 vont développer. Son expression de *fidélité créatrice* établit un lien entre l'imagination et la passion en vue de la créativité, si évidente dans la réponse de la Compagnie aux besoins humains, avec sa sagesse pérenne de l'Évangile, de la doctrine de l'Église et des *Exercices Spirituels*, et qui doit entourer et soutenir chaque initiative jésuite.



5. *Que dites-vous de l'après 2014 ? Quels sont les projets de l'actuel Supérieur Général par rapport à l'avenir ?*

L'approche du Père Nicolás par rapport à l'année 2014 comme une importante commémoration du bicentenaire de la restauration de la Compagnie, révèle avec évidence quelles sont ses priorités et sa vision du service que la Compagnie peut rendre à l'Église dans l'avenir. Il a demandé à ce que les Jésuites, à travers le monde entier, profitent de cette opportunité pour apprendre davantage et en profondeur sur l'histoire de la



200^{ème} anniversaire

À nos jours



Sa participation aux Journées mondiales des Jeunes en Espagne, en 2011, avec les jeunes du « Magis ».

Compagnie et sur sa spiritualité, en partant d'excellentes études qui sont déjà disponibles ; au même moment il a encouragé d'autres études et réflexions, en demandant à ce que des chercheurs – particulièrement dans le domaine de l'histoire et de la spiritualité – étudient beaucoup plus profondément les causes et les conséquences de la suppression et du rétablissement de la Compagnie universelle. Il s'agit d'études devant aboutir à des résultats concrets sur la manière dont les Jésuites accomplissent leur ministère auprès des autres, mènent leur vie de communauté et comment ils établissent leur relation à Dieu qui les appelle à le servir. Le Père Nicolás voudrait aussi que la commémoration du bicentenaire soit une expérience internationale qui implique toute la Compagnie, en mettant l'accent sur l'universalité d'un unique corps apostolique.

Il a aussi été clair sur l'appel à dépasser l'at-

tention traditionnellement portée par les jésuites au texte imprimé pour inclure les moyens contemporains de communications. Il veut, par exemple, que les Jésuites à travers le monde puissent échanger concernant les événements de 1814, pour leur propre compréhension actuelle, mais aussi pour leur ministère futur, à travers un site spécial, afin de faciliter les communications mutuelles entre eux. Ceci est très important au niveau des frontières religieuses, intellectuelles et sociales, où la Compagnie est envoyée par proclamer la Bonne Nouvelle.

Le Père Nicolás s'est particulièrement intéressé à relier ce qui peut être appelé le centre à la frontière – la stabilité d'une sagesse pérenne au pouvoir de l'innovation, les palais du pouvoir aux taudis des démunis, le connu à l'inconnu. Il s'agit de mettre en relation ces différents lieux, en une continuité merveilleuse avec ce que les Jésuites ont toujours essayé de faire pendant presque cinq siècles. Parmi les thèmes sur lesquels le Père Général met l'accent pour la célébration du bicentenaire, il y a : la nature universelle de la mission de chaque jésuite, le besoin de la profondeur dans la spiritualité, l'étude attentive, l'imagination créatrice dans le ministère et le service de l'Eglise, au centre et à la périphérie.





Ci-contre, en Inde (2012). Dessous : la rencontre au Pérou en 2012 avec les jeunes du Collège de l'Immaculée ; la visite à la reconstruction du village de Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons au Canada en 2011; l'étreinte avec le pape François.



6. Avec l'élection d'un jésuite comme Pape, y a-t-il un changement dans la manière dont les jésuites regardent les deux derniers siècles de leur histoire ?

A bien des égards, rien n'a changé avec l'élection du Pape François, car la Compagnie de Jésus a dès l'origine existé pour « servir le Seigneur seul et l'Église, son Épouse, sous le Pontife Romain, vicaire du Christ sur terre ». Cependant, d'un autre point de vue, le « lien spécial d'amour et de service » qui relie la Compagnie de Jésus au Saint Père est plus fort que jamais, car celui qui confie aux Jésuites des missions particulières comme les Jésuites qui sont envoyés, ont tous reçu la même formation religieuse qui unit les Jésuites de tout temps et de tout lieu. Recevoir une mission d'un Pape qui

a vécu de la spiritualité ignatienne depuis le 11 mars 1958, qui s'est construit dans la Compagnie et la connaît si intimement de l'intérieur comme seul le peut l'un de ses membres, ayant servi la Compagnie de Jésus comme Maître de novices, Supérieur et Provincial, donne au quatrième vœu d'obéissance spéciale au Pape une dimension affective, plus grande et profonde que jamais dans l'histoire des jésuites.

Du monde des Jésuites



La Civiltà Cattolica

Italie

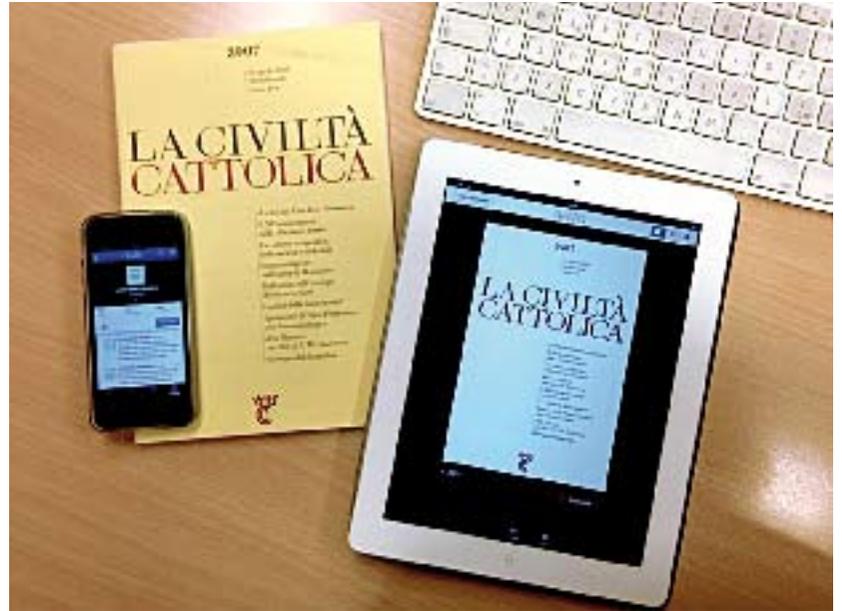
Antonio Spadaro, S.J.

Je ne sais pas s'il est possible d'imaginer une revue de culture qui ne reçoit que des articles écrits par des jésuites ; une revue écrite par des spécialistes mais utilisant un langage pour les « non spécialistes » ; une revue qui sort depuis plus de 160 ans tous les quinze jours avec une brochure de plus de 100 pages ; une revue qui fait autorité parce que ses propositions culturelles reposent sur une harmonie spéciale et reconnue avec le Saint-Siège ; une revue qui arrive avec la petite valise diplomatique à tous les Nonces du monde. Bien que cela soit difficile à imaginer, une revue de ce genre existe bien et elle a un nom : *La Civiltà Cattolica*.

L'inspirateur et premier directeur de la revue fut le père Carlo Maria Curci, mais celle-ci est surtout le fruit d'une volonté du pape Pie IX, et fondée sur un « bref » de lui, *Gravissimum supremi*, paru le 12 février 1866. L'idée maîtresse de départ était que la revue serve de rempart à « la civilisation catholique », telle que celle-ci était alors conçue. Le magazine rencontra tout de suite un énorme succès. Après une première édition, tirée à 4.200 exemplaires, il fallut en faire sept autres éditions. Quatre ans plus tard, le tirage était monté à 13.000 exemplaires : un chiffre si important pour l'époque que le typographe a dû acheter en Angleterre une « machine accélérée » pour remplacer celle qu'ils avaient et qui était manuelle.

La revue a connu des moments forts dans sa vie comme la lutte au libéralisme et à la maçonnerie et la lutte contre les idéologies étatistes des régimes autoritaires. Après la seconde guerre mondiale, elle prit la défense du développement des partis populaires d'inspiration chrétienne et mit en garde contre le péril communiste en Italie et dans les pays d'Europe de l'Est ; elle donna d'amples informations sur le Concile Vatican II, auquel certains de ses rédacteurs participèrent en qualité d'experts. En réalité, si on remonte les années de *La Civiltà Cattolica* et considère que c'était une revue d'actualité, il est possible d'avoir un panorama assez complet des événements de la vie religieuse et politique qui ont marqué l'Italie et le monde depuis 1850 jusqu'à nos jours.

La spécificité de la revue, la contribution que sa rédaction peut apporter, naissent d'une particularité : le fait que celle-ci est le fruit d'écrivains



Une revue en phase avec l'histoire

La revue souhaite offrir à ses lecteurs le partage d'une vaste expérience intellectuelle éclairée par la foi chrétienne et profondément attachée à la vie culturelle, sociale, économique, politique de notre époque.

tous jésuites. C'est donc une revue qui est appelée à offrir une vision spirituelle de la réalité, celle vécue par les jésuites qui travaillent dans la rédaction. Notre trésor c'est la spiritualité d'Ignace de Loyola, une spiritualité incarnée, humaniste, curieuse et attentive à la recherche de la présence de Dieu dans le monde, qui a forgé au fil des siècles des saints, des intellectuels, des scientifiques et des formateurs. Le principe inspirateur de cette spiritualité est un

multimedia



Au-dessus, les quatre derniers directeurs toujours en activité: les pères Spadaro, Salvini, Sorge et Tucci. Dessous, le décret de Pie IX (1866).



critère très simple : « chercher et trouver Dieu en toutes choses », comme écrivait saint Ignace.

Entre 1850 et 1933 la revue ne signait pas les articles pour montrer que ceux-ci étaient l'expression non pas d'un individu mais d'une communauté, le dit « collège des écrivains », composé actuellement de 8 jésuites. Aujourd'hui les articles sont signés mais *La Civiltà Cattolica* reste un travail d'équipe, et donc fruit d'une recherche et d'un travail commun : chaque article, avant sa publication, est soumis au jugement du groupe et fruit d'un dialogue interne. Nous, les écrivains, nous sommes, comme écrit Léon XIII dans le « bref » *Sapienti consilio*, « unis en communauté de vie et d'études ». Le directeur coordonne le travail collégial. Bien entendu ce travail implique aussi des jésuites qui ne font pas partie du Collège mais apportent leur contribution à cette œuvre depuis les cinq continents, en envoyant des textes qui sont traduits en langue italienne. Tous les rédacteurs sont coresponsables *in solidum* de tout ce qui est publié. Comme on peut lire dans les *Mémoires de La Civiltà Cattolica* de 1854 « tout d'une certaine façon est l'œuvre de tous ».

Un visiteur en venant ici aurait peut-être l'impression d'un monastère où les jésuites étudient et écrivent (et prient!) dans leurs chambres. Pourtant ce calme apparent cache une confrontation continue entre nous lors d'occasions formelles et informelles (prendre ensemble un café et des

biscuits au milieu de la matinée en est une !). Nous déjeunons et dînons aux mêmes heures mais en évitant de parler travail ... Mais notre calme apparent est dense de contacts avec le monde qui nous entoure, grâce aussi à Internet. Par ailleurs les jésuites partent souvent pour des conférences et des rencontres en Italie et dans le monde et ils reviennent enrichis, prêts à traduire en articles leurs expériences et réflexions. Notre maison accueille des débats et des séminaires organisés par nous.

Ce que veut *La Civiltà Cattolica*, c'est faire partager à ses lecteurs une vaste expérience intellectuelle, éclairée par la foi chrétienne et profondément attachée à la vie culturelle, sociale, économique, politique de notre époque. Mais surtout leur faire partager ses réflexions non seulement avec le monde catholique, mais avec chaque homme engagé sérieusement dans le monde et en quête de sources fiables, capables de faire penser et de faire évoluer son jugement personnel.

La volonté d'impliquer le lecteur apparaît nettement dans l'énoncé d'une pensée que *La Civiltà Cattolica* a formulée en 1851 et qui reste toujours très actuelle : « Entre celui qui écrit et celui qui lit passe un courant de pensées et de sentiments proches de l'amitié, jusqu'à prendre souvent l'allure d'une quasi secrète intimité : surtout quand la loyauté d'une part et la confiance de l'autre viennent le renforcer ».

Les jésuites qui forment aujourd'hui la rédaction de *La Civiltà Cattolica* sont convaincus qu'une revue culturelle doit ouvrir des scénarios, inspirer l'action et la sensibilité. *La Civiltà Cattolica* – écrivaient nos prédécesseurs en 1851 – « entre chez vous pour vous donner des nouvelles, pour vous proposer des doutes, pour vous apporter un éclairage sur telle ou telle question la plus débattue ».

Pour *La Civiltà Cattolica* être fidèle à l'Eglise signifie substantiellement répondre à l'appel que les papes adressent à la Compagnie de Jésus dans son ensemble et notamment à celui de Paul VI repris ensuite par Benoît XVI : « Partout dans l'Eglise, même dans les champs d'activité de pointe et les plus difficiles, aux carrefours des idéologies, dans les secteurs sociaux, là où les exigences brûlantes de l'homme et le message permanent de l'Évangile ont été ou sont confrontés, il y a eu, il y a les jésuites ».

Benoît XVI, au cours d'une audience privée en février 2006, nous avait dit : « A notre époque, où le Seigneur Jésus appelle son Eglise à annoncer avec un nouvel élan l'Évangile du salut, on ne peut toutefois pas manquer de rechercher de nouvelles approches de la situation historique dans laquelle vivent aujourd'hui les hommes et les femmes, afin de leur présenter sous une forme concrète l'annonce de la Bonne Nouvelle. Pour être fidèle à sa nature et à sa tâche, *La Civiltà Cattolica* ne manquera donc pas de se renouveler continuellement en lisant correctement les « signes des temps » ».

La Civiltà Cattolica est donc une revue qui veut servir de pont, en interprétant le monde pour l'Église et l'Église pour le monde, en contribuant à un dialogue intelligent, cordial et respectueux. Un pont ouvert d'autant plus efficace que le monde ecclésial et le monde dit « laïc » sera attentif à ce que nous écrivons. Pas une semaine ne passe sans que l'on parle de nous d'une manière ou d'une autre dans les *media* italiens ou même internationaux. En 1960, le journaliste américain James I. Tucek a dit d'elle que c'était une *revue de valeur mais aussi de grande stimulation*. Bref, *La Civiltà Cattolica* serait donc aussi une casse de résonance assez écouté par les medias.

Mais le concept même de la « revue culturelle » est en train de changer. Conséquence immédiate : *La Civiltà Cattolica* sera de plus en plus à identifier pour la pensée qu'elle exprime et qui trouvera son expression dans divers canaux et supports, parmi lesquels figure avant tout mais pas exclusivement celui du papier. Les premiers jésuites de la revue furent des innovateurs, car ils ont pensé à se servir de la presse qui était le moyen utilisé par les révolutionnaires, les libéraux et les anarchistes.

Il est donc naturel, au fil du temps, que notre message, pour être davantage exploité par un plus grand nombre de personnes, soit aussi plus largement diffusé sur des supports numériques, qu'il soit ouvert aux réseaux sociaux pour qu'on l'exploite, le commente, le partage, en discute, sous toutes les formes possibles. C'est la raison pour laquelle il est possible aujourd'hui de lire *La Civiltà Cattolica* aussi sur *Tablet Apple*, *Android* et *Windows*. Depuis deux ans environ, un compte *Twitter* et une page *Facebook* sont ouverts de manière à faciliter ce partage et faire circuler les contenus de la revue.

Par ailleurs, l'approche des thèmes et le langage plat qui caractérisent la revue font de ce magazine une revue de recherche mais dont le désir, comme disaient nos prédécesseurs, est d'être un « pâturage intellectuel » accessible aussi aux non spécialistes dans les divers domaines d'étude et de réflexion.



Sur cette page : le siège de « *La Civiltà Cattolica* » à Rome ; présentation du nouveau visage de la revue à la salle de presse au Vatican, début 2013; P. Carlo Maria Curci, le fondateur.



Cette vaste approche de la culture par le langage et les thèmes (de la politique à l'histoire, de la littérature à la psychologie, du cinéma à l'économie, de la philosophie à la théologie, des us et coutumes à la science, ...) fait d'elle une revue particulièrement adaptée à notre époque. Dès l'éditorial de la première brochure en 1850, celle-ci disait à propos de sa « catholicité » : « Une *Civiltà cattolica* ne serait pas catholique, c'est-à-dire universelle, si elle ne pouvait pas se composer sous n'importe quelle forme de chose publique ».

Voilà l'esprit de cette revue : comprendre qu'être catholiques aujourd'hui ne signifie pas s'enfermer dans un enclos mais être ouverts au monde, aux cultures et à chaque dimension publique de la vie des hommes.

Traduction de Isabelle Cousturié



mémoire

Le 5 décembre 1584, par la Bulle « Omnipotentis Dei », Grégoire XIII donnait son approbation canonique à la Congrégation Mariale du Collège Romain en constituant la *Primaire* (1563), de façon à pouvoir y incorporer toutes les autres congrégations afin qu'elles puissent recevoir de celle-ci, comme le dit le P. Villaret dans son *Histoire des Congrégations Mariales*, « comme les membres reçoivent de la tête et du cœur le sang pour vivre et les nerfs pour agir ». Quelques mois plus tard, le Père Général de la Compagnie de Jésus, le P. Claudio Acquaviva, se rendait lui-même au Collège Romain, le 25 mars 1585 précisément, afin de promulguer solennellement le document pontifical.

Quatre cent cinquante ans se sont donc écoulés depuis le moment où cette association a fait partie de façon officielle de la réalité ecclésiale et elle existe encore sous sa nouvelle dénomination de Communauté de Vie Chrétienne – CVX. C'est un nouveau début mais ce n'est pas l'effacement du passé. Tout comme entre l'Ancien et le Nouveau Testament, il y a continuité.

La *Première Primaire* fut la clé de la transformation des Congrégations Mariales en Communautés de Vie Chrétienne – CVX, réalisée en 1967, avec acceptation et promotion du changement. La *Première Primaire* existe encore de nos jours sous le nom de « Communauté de Vie Chrétienne Première Primaire de Rome » et les



Quatre cent cinquante ans se sont écoulés depuis le moment où les Congrégations Mariales ont commencé à faire partie de la réalité ecclésiale.

Et elles existent encore sous le nouveau nom de Communautés de Vie Chrétienne.



450 ans en cheminant avec Ignace

Augusto Reggiani - CVX « Prima Primaria »

autres CVX sont présentes dans plus de 70 pays du monde, composées d'adultes, de familles et de jeunes de toutes conditions.

En suivant Jésus-Christ de plus près, avec l'aide précieuse des Exercices Spirituels ignaciens, chaque membre des CVX se propose d'harmoniser sa foi et de la vivre au quotidien, en se rendant disponible à ce qu'il y a de plus urgent et de plus universel. A cela s'ajoute la dimension de la « *missio ad gentes* ».

Le domaine de la mission CVX ne connaît pas de limite et, jusqu'aujourd'hui, l'Association est en expansion continue, avec de nombreuses initiatives dans la dimension de la promotion d'activités d'advocacy (la défense légale des



plus faibles, n.d.r.) (ONU, FAO, etc.) locale et internationale (immigration, droits des mineurs, justice sociale, etc.), la gestion de maisons pour l'accompagnement spirituel avec les Exercices Spirituels de Saint Ignace, l'ouverture d'écoles en Afrique et en Asie, ainsi que la gestion de projets toujours nouveaux de coopération et de mission dans les domaines les plus divers, de la lutte contre le SIDA au Rwanda à l'accueil des migrants en Corée, jusqu'aux camps missionnaires d'animation pastorale pour les jeunes à Cuba, organisés par la LME (Ligue Missionnaire Etudiants), la gestion de maisons familiales en Roumanie et beaucoup d'autres initiatives encore.

Il apparaît important et merveilleux que la vie et la ferveur de ce premier noyau de fidèles continue aujourd'hui encore dans tant de communautés disséminées sous tous les cieux et actives au cœur de situations humaines, culturelles, sociales et politiques les plus diverses.

Aujourd'hui comme avant, les Communautés de Vie Chrétienne restent liées à la Compagnie, justement en vertu d'un esprit qui leur a été transmis à l'origine par ceux qui prirent l'initiative de ce type d'associations, et, en particulier, par Jean Leunis, le fondateur de la *Première Primaire*. Cet esprit, qui reconduit globalement aux Exercices Spirituels de Saint Ignace, assumait dans la vie de ces premières communautés des aspects différenciés et surprenants.

D'une façon analogue à ce que les apôtres

Ci-dessus, les participants à l'assemblée régionale d'Afrique. Page précédente, l'inauguration du jubilé des 450 ans, à Rome. Le 25 mars 2013.



avaient fait en choisissant sept hommes qui puissent les seconder dans l'exercice de la charité (cf. Ac 6,1-6), les pères de la jeune Compagnie de Jésus, et Ignace lui-même, avaient l'habitude d'unir à eux dans l'exercice de l'apostolat et dans le service des pauvres des groupes de personnes généreuses et préparées. Mais ces personnes n'étaient pas seulement des « instruments » d'une action apostolique : pour pouvoir partager authentiquement l'action, elles furent invitées à entrer d'abord dans un climat spirituel, celui qui était propre aux Pères qui les associaient à leur travail.

Tout comme après la naissance de la *Primaire* différentes « congrégations » s'épanouirent grâce à l'œuvre des PP. Pierre Favre, Laynez, Nadal et autres, de la même façon, partout dans le monde naissaient de nouvelles communautés CVX. La première congrégation de jeunes est née en 1557 au Collège de Gênes. Le chroniqueur de l'époque en parle ainsi : « Les jours de semaine, ces jeunes se réunissent dans une classe du collège mise à leur disposition. À l'heure indiquée, ils récitent l'office de la Sainte Vierge, à voix basse pour plus de dévotion et pour ne pas être entendus par les étrangers, ensuite ils assistent à la messe, ils font la communion et, quand c'est possible, ils ne manquent pas d'écouter la Parole de Dieu. Après le déjeuner, ils vont dans les églises, surtout dans celles où nos Pères prêchent, afin d'enseigner les notions principales de la doctrine, le Pater, l'Ave Maria, le Credo, les commandements etc. Lorsqu'ils ont fini, après avoir assisté aux vêpres et à la lecture, ils retournent au collège pour une dernière réunion et, lorsque l'heure est arrivée, chacun retourne chez soi. Leur enthousiasme est si grand qu'ils ne partiraient pas s'ils n'étaient renvoyés presque de force » (E. Villaret, op.cit., p.11).

C'est sur la ligne de ces expériences, que le P. Villaret appelle les congrégations « préhisto-



riques », que se situe aussi l'heureuse initiative du P. Leunis, fondateur de la *Première Primaire*. Nous pourrions dire que ces groupes étaient de véritables communautés dans lesquelles s'exprimait par un fervor caritatif et apostolique une vie spirituelle intense. Il ne s'agissait donc pas de purs et simples moments de vie spirituelle, mais déjà alors d'une synthèse très remarquable de contemplation et d'action, où la prière et la vie communautaire étaient l'âme d'une présence intelligente et active dans l'Église et dans le monde de cette époque.

Le style de la *Primaire* et des autres congrégations ne sera pas différent. Un élan combatif dans la présentation de l'Évangile, l'attention constante portée aux pauvres et aux malades, le fait de se mettre à la disposition de l'Église, répondent aux exigences précises d'évangélisation et de défense de la foi dans les différents territoires où elles naissaient. Ce sont là autant de caractéristiques d'une recherche constante d'intégration entre la foi et la vie vécue, que d'insertion dans l'œuvre salvatrice de l'Église.

Ce n'est pas un hasard si la première communauté, la *Primaire*, se réunissait dans la chapelle du Collège Romain. En effet, le centre était indiqué par la fresque de Zuccari sur le mur absidal et représentant l'Annonciation, moment crucial

Jean Leunis

450 ans



de l'œuvre de salut. Dans cette fresque, dont la reproduction nous est parvenue, Marie apparaît comme le point de rencontre entre le divin et l'humain, entre l'Ancien et le Nouveau Testament, la synthèse du passé et la promesse de l'avenir, en même temps que la réalisation parfaite et la proposition fascinante d'un idéal de collaboration avec Dieu en faveur de l'homme, qui était justement auparavant l'engagement des Congrégations Mariales et qui est maintenant celui des Communautés de Vie Chrétienne.

La *Première Primaire* est instituée sous le titre « de l'Annonciation » par Grégoire XIII. Ce sera Sixte V qui autorisera la naissance d'autres groupes « sous le même titre de l'Annonciation ou sous n'importe quel autre titre ou invocation ». Mais la pratique de donner un titre marial aux congrégations qui naissent fut un fait si général qu'en 1748, dans sa Bulle d'Or « *Gloriosae Dominae* », Benoît XIV fera de cette pratique une condition essentielle de l'agrément pontifical.

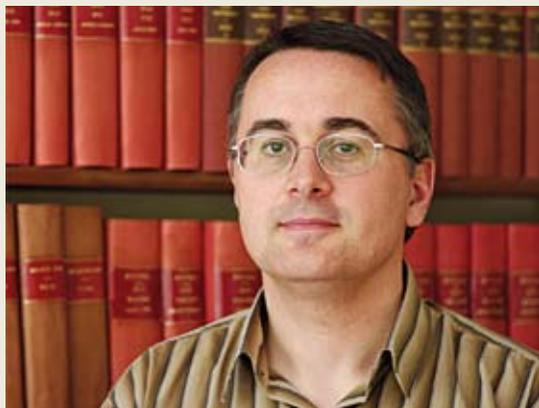
Mais il ne s'agissait naturellement pas seulement d'un nom : derrière la coutume vivait un esprit, une sorte de conviction de foi fondamentale selon laquelle Marie, vue et aimée dans son essence de « Mère de Dieu » et co-rédemptrice avec le Fils, devenait un point de référence spirituel constant, un modèle de la façon de vivre en aimant Dieu et en

aimant l'homme. Dans nos Principes Généraux, la référence à Marie est explicite et nécessaire.

L'histoire de la *Première Primaire* et celle de la CVX aujourd'hui ne serait pas compréhensible si l'on ne tenait pas compte du fait qu'elle est née d'une initiative particulière, mais elle s'est développée et elle a grandi en associant d'innombrables autres groupes grâce à l'intérêt, à la faveur et nous devons dire aussi à l'amour particulier avec lequel l'Église l'a considérée. En effet, nous ne pouvons pas ignorer la réalité actuelle des CVX, qui est celle d'une œuvre de l'Église.

Peu d'associations peuvent se vanter d'une longévité aussi merveilleuse. Comment ne serions-nous pas portés à penser qu'en cette si longue existence il puisse y avoir un signe du Seigneur ?

Des moments de la célébration à Rome pour les 450 ans des CVX avec la participation du Père Général. Ci-dessus, à la même occasion, présentation du nouveau groupe dirigeant de l'Association.



Pour répondre à une curiosité légitime sur la Compagnie dans un monde sécularisé, les Provinces de Belgique Méridionale et de France se sont associées pour lancer la Petite Bibliothèque Jésuite, qui couvre trois champs : la vie spirituelle, la mission et la culture.

On ne le sait peut-être pas assez. La Province belge francophone, dite « méridionale et du Luxembourg », a une très longue et riche tradition éditoriale... À Bruxelles, les *Éditions Lessius* proposent des livres sur la philosophie, la théologie et la vie religieuse. Ayant pris le nom de Léonard Lessius, le grand humaniste jésuite flamand du XVII^e siècle, la maison est ouverte aux recherches les plus novatrices, tout en conservant la volonté de les divulguer au plus grand nombre.

Pour répondre à une curiosité légitime sur la Compagnie dans un monde sécularisé, les Provinces de Belgique Méridionale et de France se sont associées pour lancer la *Petite Bibliothèque Jésuite*, collection en format de poche. Son ambition, portée par ses directeurs, Pierre Sauvage, S.J., directeur éditorial des *Éditions Lessius*, et Yves Roullière, par ailleurs rédacteur en chef adjoint de la revue *Christus*, est de faire décou-

vrir à un large public une sélection de thèmes reconnus comme spécifiques à cette tradition et traités de manière rigoureuse en recourant à des collaborations de jésuites et de laïcs de différentes nationalités.

La *Petite Bibliothèque Jésuite* couvre trois champs : la vie spirituelle, la mission et la culture. Différents, ces champs n'en sont pas moins complémentaires. La section « Vie spirituelle » montre la manière dont les jésuites ont renouvelé ce domaine à partir des Exercices spirituels. La section « Mission » invite à voyager à travers les lieux où l'influence des jésuites a été la plus marquante. La section « Culture » traite de thèmes et de personnages, parfois controversés et qui ont fait débat durant l'histoire de la Compagnie.

En décembre 2012, lors d'une conférence de presse au *Centre Sèvres* à Paris, les PP. Provinciaux Jean-Yves Grenet (GAL) et Franck Janin (BML) ont insisté sur l'importance que revêt à leurs yeux la nouvelle collection. La soirée a été l'occasion de présenter les trois premiers ouvrages. Tout d'abord *Les Exercices spirituels : Le secret des jésuites* de Mark Rotsaert, S.J. (historien de la spiritualité et directeur du Centre de Spiritualité Ignatienne de l'Université Grégorienne à Rome). L'ouvrage souligne que les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola ne sont pas seulement un best-seller de la spiritualité moderne, mais qu'ils appartiennent à la culture. Leur pédagogie passionne autant les hommes et les femmes de prière que les psychologues, les enseignants, les philosophes, les théologiens et même les managers.

Ensuite, *Les jésuites et la Chine : De Matteo Ricci à nos jours* de Benoît Vermander, S.J. (directeur de l'Institut Ricci à Taïwan, professeur à l'Université d'État Fudan à Shanghai). L'auteur nous fait parcourir le temps. Depuis leur fondation, les jésuites entretiennent des rapports privilégiés avec la Chine. Unique en son genre, cet ouvrage propose une vue d'ensemble de cette longue histoire et met en évidence le choc identitaire et culturel que les jésuites furent les premiers à vivre en terre chinoise. En outre, une attention particulière est accordée aux deux derniers siècles, notamment au sort des jésuites chinois.

Enfin *Mathématiques astronomie et soin des*

la culture

âmes : *Les jésuites et les sciences* de François Euvé, S.J. (agrégé de physique et théologien, rédacteur en chef de la revue *Études*). L'ouvrage permet de se rendre compte que les jésuites ont contribué à l'émergence des sciences modernes, tout en offrant une manière singulière de les envisager. En pratiquant ces disciplines avec le plus grand sérieux, ces religieux avaient et ont avant tout pour but d'aider spirituellement leurs contemporains. Cette histoire très singulière nous est ici racontée depuis ses origines jusqu'à nos jours : de Clavius à Teilhard en passant par Kircher et Boscovich.

Deux ouvrages sont parus au début 2013. D'une part : *Rigorisme contre liberté morale. Les Provinciales : actualité d'une polémique anti-jésuite* de Paul Valadier (jésuite français, professeur émérite de philosophie morale et politique aux Facultés jésuites de Paris). L'auteur prouve que le « laxisme » des casuistes, condamné par Pascal, recouvre en fait une attitude cohérente avec la vie de l'esprit (et de l'Esprit). Quant au rigorisme pascalien, il débouche sur les impasses d'une lecture rigide du message chrétien, et le trahit sans doute par là même. En conclusion, l'auteur montre, par de nombreux exemples, combien cette attitude réaliste peut aider à mieux appréhender notre actualité sociale et politique.

Le Pape noir. Genèse d'un mythe de Franck Damour, historien, laïc. Moins connu que le mythe du complot juif ou celui des francs-maçons, le mythe jésuite – ou plutôt le mythe anti-jésuite – fut l'un des plus mobilisateurs des opinions publiques et des élites, depuis la naissance de la Compagnie de Jésus au XVI^e siècle jusqu'à la moitié du XX^e siècle au moins, avec son dernier avatar, la figure du Pape noir qui stigmatise

La petite bibliothèque jésuite

Guillaume Nadège

le Général des jésuites. Suivre l'évolution de ce mythe n'est pas une simple curiosité historique : il s'agit d'essayer de comprendre pourquoi des personnes cultivées ont pu adhérer et véhiculer des mensonges aussi grossiers sur la supposée puissance d'un groupe de religieux.

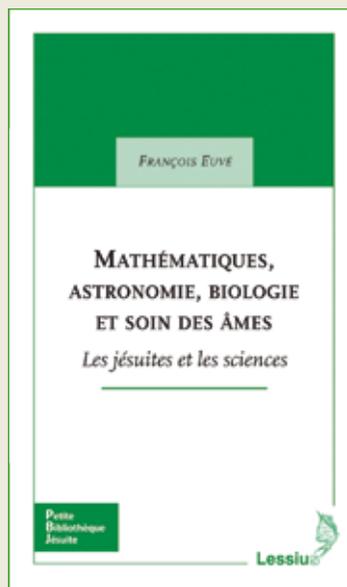
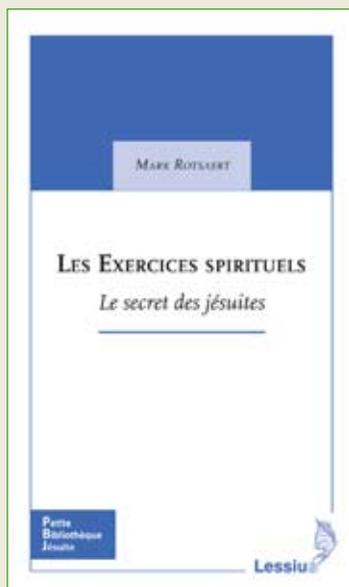
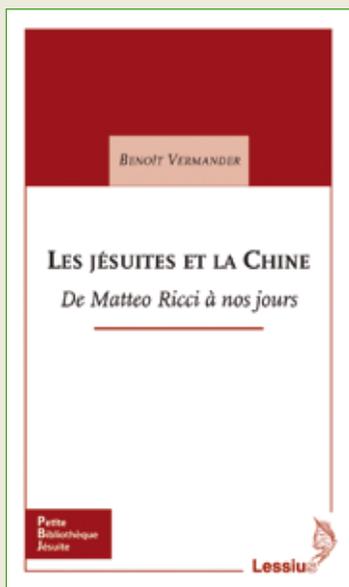
D'autres ouvrages sont en préparation : *Le discernement. Pratiques personnelles et collectives*, de Simon Decloux, Dominique Salin et Jean Charlier ; *Histoire des jésuites* de John O'Malley ; *Ignace de Loyola. Légendes et réalité* de Pierre Émonet ; *La suppression et la restauration de la Compagnie de Jésus (1773-1814)* de Patrick Goujon et Pierre-Antoine Fabre ; *La méditation du règne de Dieu* de Claude Flipo ; *Les théologiens jésuites : un courant uniforme ?* de Michel Fédou ; *Les jésuites et la Terre sainte* de Maurice Gilbert.

Et les *Éditions Lessius* ne s'arrêteront pas en si bon chemin ! Déjà d'autres ouvrages sont prévus : *La pédagogie jésuite*, *Les jésuites et les pauvres* et *Les relations entre les femmes et les jésuites...* Un constat s'impose : il s'agit d'un très large éventail de sujets car, à vrai dire, il est peu de domaines où les jésuites n'aient laissé leur empreinte.

Pour en savoir plus et avoir une vue d'ensemble sur les parutions de la maison Lessius, vous êtes invités à visiter notre site Internet : www.editionslessius.be.



Ci-dessus et le père Pierre Sauvage et à la page précédente Yves Roullière responsables de la « Petite Bibliothèque des Jésuites » en Belgique. À droite, quelques titres de livres déjà publiés.



Avez-vous parfois pensé à ce qui se passerait si toutes les œuvres de la Compagnie de Jésus se coordonnaient pour réaliser en commun un projet mondial ? Avez-vous conscience des nouvelles possibilités que l'action concertée offre à des organisations comme la nôtre, présentes dans de nombreux pays ? Imaginez-vous les avantages qui en naissent pour le service de la foi et la promotion de la justice du Royaume ? Telles sont seulement quelques-unes des questions qui se posent derrière la prolifération de réseaux internationaux que nous vivons ces dernières années, d'une extrémité à l'autre du corps apostolique de la Compagnie de Jésus.

Ce type de travail en réseau – *networking* dans sa terminologie anglophone – en vient à être considéré comme une nouvelle manière apostolique de procéder, qui permet une meilleure collaboration au niveau mondial et régional au service de la mission universelle. Il s'agit de nouvelles initia-

Le travail en réseau, *networking* selon la terminologie anglophone, vient à être considéré comme une nouvelle manière apostolique de procéder qui permet une meilleure collaboration au niveau mondial et régional, au service de la mission universelle.



tives qui relient personnes et institutions, d'une manière telle qu'elles leur donnent la possibilité de se conduire comme un organisme mondial et interdisciplinaire, où la collaboration élève les structures apostoliques à un niveau d'organisation qui, en allant au-delà de leurs provinces et de leurs milieux habituels, atteint une portée et un impact régional ou mondial.

En fait, personne ne peut nier que nous vivons dans un monde de plus en plus relié, dans lequel les processus de mondialisation, avec l'effet des technologies de l'information et de la communication, ont répandu la connexion et les réseaux d'interdépendance à tous les niveaux. « Notre société – dit le sociologue Castells – est en train de structurer ses principales fonctions et ses processus autour de réseaux ». Ce nouvel intérêt affecte le développement du travail de tout type d'organisation, y compris la Compagnie et l'Église. « L'interconnexion – selon notre P. Général – est le nouveau contexte pour comprendre le monde et discerner notre mission ».

Les possibilités pour la mission, données par ces nouveaux niveaux de collaboration, changent la manière dont la Compagnie de Jésus se comprend elle-même, comprend sa mission et surtout ses structures dans ce nouveau contexte. À l'égal des autres institutions internationales, nous, les jésuites, nous sommes aussi immergés dans ce processus d'interconnexion, spécialement visible ces dernières années, après la 35^{ème} Congrégation Générale, quand la redécouverte de notre vocation à l'universalité a relancé le dynamisme de création et de développement de réseaux internationaux dans les différents secteurs apostoliques.

En fait, la capacité d'adaptation à un contexte mondial se trouve déjà dans nos gènes. Dans la première Compagnie déjà, Ignace promeut une



Le travail en réseau dans la Compagnie

Daniel Villanueva, S.J.

vision universelle clairement présente dans la contemplation de l'incarnation (ES 102) qui se traduit dans un sens de l'envoi dans une mission apostolique universelle, et dans une dimension de disponibilité et de mobilité pour la plus grande gloire de Dieu, inconnue jusqu'alors. Le quatrième vœu lui-même est un appel à l'universalité, au service de l'évêque de l'Église mondiale, et l'union des esprits est un moyen spirituel en vue de l'unité dans une mission qui disperse inévitablement le corps apostolique dans le monde.

Dans les années 50 le P. Janssens exprimait ses regrets à propos de la Compagnie : « si seulement nous unissions nos forces et travaillions dans un esprit d'unité ». Depuis lors, la collaboration interprovinciale, la dimension internationale de la mission et la nécessité d'une collaboration au niveau mondial sont apparues progressivement dans les Congrégations Générales successives. En 1995, on recommande clairement le développement de réseaux mondiaux et régionaux pour la mission (34^e CG, D21, n°13). Et notre dernière Congrégation sera celle qui souligne que le travail en réseau international est une « nécessité indéniable » pour la mission de la Compagnie au XXI^e siècle (35^e CG, D5, n°17).

Alors que les doutes sont dissipés, il est curieux d'observer que la conscience progressive du sens corporatif et de l'universalité de la mission, conscience qui s'est cristallisée dans les priorités apostoliques formulées en 1970 (réactivées en 2003 et actualisées en 2008), n'ait pas été accompagnée organiquement par une mise en œuvre progressive des structures correspondantes, ce qui fait aujourd'hui du développement organisationnel une des clés apostoliques de l'avenir.

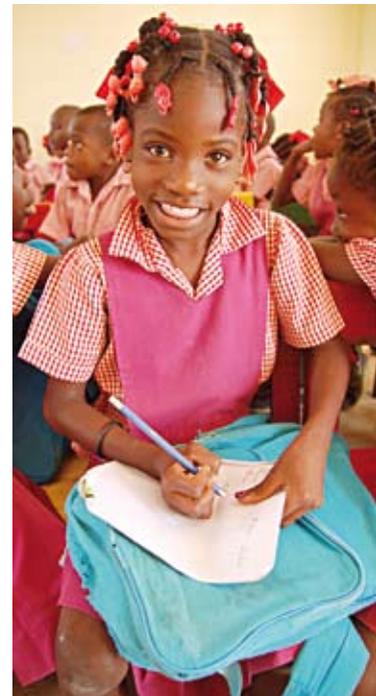
C'est pourquoi notre spiritualité souple et notre tradition de dialogue avec le monde nous

demandent instamment de réexaminer les structures existantes dans le but de trouver de meilleures réponses aux défis mondiaux et aux problèmes internationaux. C'est la raison, et la seule, pour laquelle nous, les jésuites, développons des réseaux, car ce sont des réseaux pour le bien de la mission.

Déjà dans les années 70, commencèrent à être créés des réseaux d'homologues entre institutions similaires à l'intérieur des provinces et de quelques assistances. Ce fut alors le début des réseaux de collègues ou d'universités dans un pays ou une région, qui continuent à fonctionner depuis lors. Ce n'est qu'après les années 80 qu'apparaissent les grands réseaux apostoliques comme le *Service jésuite des Réfugiés*, la fédération internationale de *Fey Alegría* (fondée bien avant mais qui commence à travailler en réseau à cette époque), ou le réseau africain d'action contre le SIDA (*AJAN*). Nous aurons à attendre les dix dernières années pour voir apparaître la nouvelle vague de réseaux modernes comme ceux des centres sociaux d'Amérique latine ou d'Afrique, l'initiative SAPI (*South Asia People's Initiative*), le prometteur *Jesuit Commons* ou les *Global Ignatian Advocacy Networks* (Réseaux globaux ignaciens de plaidoyer).

Tous ces réseaux sont des initiatives nées avec l'intention de créer de nouveaux espaces de travail en collaboration au service de la mission. Certains ont fonctionné quelques années, puis ont perdu leur raison d'être, ou ne sont pas parvenus à décoller. D'autres contribuent de manière opportune à notre tâche apostolique, au point qu'il serait difficile de parler aujourd'hui de notre mission universelle sans en citer quelques-uns. Quelques réseaux apportent simplement un appui à des œuvres individuelles, en centralisant et en intégrant des services et des outils communs.

D'autres, néanmoins, peuvent être considérés



Page précédente, les participants à la conférence de Boston, en avril 2012, pour le lancement du réseau de collaboration entre les jésuites du monde entier. Ci-dessus, une fillette dans une école de Fe y Alegría à Haïti.

networking



Ci-dessous, une autre photo de Fe y Alegría en Haïti. Ci-dessus, un moment de la réunion du réseau international des jésuites, à Boston.

comme des réseaux organisationnels dans lesquels les membres coordonnent leurs efforts et agissent ensemble comme un unique sujet. Ce dernier niveau est le nouveau niveau d'agence souhaité pour le travail en réseau jésuite, où les institutions et les individus se perçoivent eux-mêmes comme partie d'une mission plus étendue qui transcende les frontières de leur institution ou de leur région, et, par conséquent, sont prêts à apporter une contribution pour avancer dans cette plus vaste mission partagée.

La première institution jésuite qui a concrètement réalisé l'idée du travail international en réseau a été le *Service jésuite des Réfugiés*, qui a suivi l'intuition prophétique du P. Arrupe de répondre à une demande d'aide internationale au moyen de la première structure mondiale de la Compagnie de Jésus. Environ 30 ans plus tard, l'exemple le plus récent de création de réseau est le projet GIAN (*Global Ignatian Advocacy Network, Réseau global ignatien de plaidoirie*) que l'on peut consulter en www.ignatianadvocacy.org et qui relie les institutions jésuites du monde entier autour de cinq priorités d'action concertée pour l'intervention publique mondiale.

Depuis 2008, des réseaux se coordonnent autour du droit à l'éducation, autour de la gouvernance et des ressources naturelles, de la paix et des droits humains, de la migration et de l'écologie. Un autre exemple intéressant est le projet de *Jesuit Commons* www.jc-hem.org qui essaie d'offrir l'éducation supérieure aux frontières de

notre mission avec l'aide de la technologie. Ces initiatives sont de plus en plus internationales, interdisciplinaires et multisectorielles.

Même ainsi, nous sommes loin de pouvoir dire que la Compagnie a trouvé sa stratégie organisatrice pour mettre en œuvre la mission mondiale. Tout le travail en réseau n'est pas propre à notre manière de procéder, car existe le danger des réductionnismes basés sur l'inégalité, l'homogénéisation, ou qui promeuvent des rapprochements superficiels des individus, des cultures ou de la mission. Ces difficultés, qui s'ajoutent à notre forte tradition d'inculturation locale, rendent complexe le travail en collaboration. Notre plus grand réseau est l'échange culturel qui est indispensable pour que les personnes et les institutions soient impliquées non seulement au niveau institutionnel mais aussi au niveau régional et mondial, pour qu'ils commencent à se sentir partie intégrante des réseaux plus vastes d'action et de transformation de la réalité. Il nous faut pouvoir générer un nouvel 'écosystème' qui favorise la collaboration et l'association sur une plus grande échelle, ainsi que la formation de jésuites et de collaborateurs ayant les aptitudes nécessaires pour apporter la vision et la direction à une mission chaque fois plus universelle et partagée.

Avec cette intention à la fin décembre 2012, nous avons inauguré l'initiative *Jesuit Networking* en même temps que nous avons publié le premier document centré sur la question du travail en réseau international dans la Compagnie de Jésus. Depuis, des réseaux de diffusion et de travail se créent pour continuer cette réflexion, accompagner les initiatives en cours et encourager l'innovation dans cette direction qui envisage tant de réseaux pour notre structure actuelle et notre manière de procéder.

Cet article ne prétend pas diffuser et promouvoir parmi les jésuites et leurs collaborateurs l'idée selon laquelle le travail en réseau international fait partie de l'envoi aux frontières. Créer des ponts, dialoguer et collaborer avec les quels nous partageons la mission. Clarifier la manière dont doivent être ces nouvelles structures et ces façons de procéder dans une mission universelle est la tâche de tout sujet apostolique. Si cette question résonne dans vos inquiétudes et si vous désirez y contribuer avec votre expérience, votre savoir et vos motions, n'hésitez pas à entrer dans www.jesuitnetworking.org et à vous joindre à l'un des canaux par lesquels la Compagnie est à l'écoute de la nouveauté que l'Esprit murmure à chacun d'entre nous en tant que partie d'un corps apostolique mondial.

Traduction de Yves Morel, S.J.



Haïti, une histoire à raconter

Amérique latine

Alejandro Pizarro, S.J. - Johanna Ríos - Teresa Salinas



Dès 2008, la 35^{ème} Congrégation Générale invitait la communauté jésuite à envisager des dynamiques de travail en réseau. Elle désignait aussi certaines zones géographiques prioritaires dans lesquelles il fallait agir. Par la suite, en 2010, et en pleine discussion sur ces approches, la Conférence des Provinciaux jésuites d'Amérique latine, la CPAL, rédigea le *Plan Apostolique Commun*, un document explicitant les convergences du corps apostolique de la région et unifiant, établissant ainsi les lignes d'action de la Compagnie de Jésus en Amérique latine et aux Caraïbes. Parallèlement et durant ces processus, la Fédération latino-américaine et des Caraïbes des Collèges jésuites et ignatians, FLACSI, établit sa *Plateforme stratégique de développement*, document dans lequel, entre autres choses, été contemplé un engagement de collaboration envers Haïti, en accord avec les priorités décidées par la CPAL.

Depuis la réunion FLACSI, diverses alternatives commencèrent alors à être envisagées, cette même année, avec l'objectif de parvenir à un projet concret de travail à Haïti, le pays le plus pauvre d'Amérique latine. Tout en maintenant l'idée que les ressources économiques proviennent de donateurs privés, il parut très intéressant de penser que ce soient les élèves mêmes des collèges jésuites qui contractent cet engagement. Le réseau de collèges de la FLACSI comptait plus de 130.000 élèves et presque 10.000 enseignants avec 94 collèges dans 19 pays

Cérémonie de clôture de la campagne pour Haïti au collège St Ignace à Rio de Janeiro, au Brésil.

Pour financer le projet de coopération avec Haïti, a été créée la campagne de solidarité « Ignatians pour Haïti ». Y interviendront les communautés éducatives des Collèges jésuites d'Amérique latine, des Caraïbes et quelques collèges des Etats Unis.

Amérique latine

Le transfert en Amérique Latine des Collèges qui ont adhéré à l'initiative « Ignaciens pour Haïti ».

différents. Ce réseau se transformerait ainsi en une communauté éducative qui travaillerait pour un objectif commun, en expérimentant fortement le travail de collaboration en réseau, et en canalisant un authentique sentiment de justice et de solidarité des élèves, de leurs édu-

cateurs et de leurs familles.

Depuis la FLACSI, on commença à demander à divers acteurs du monde de la coopération internationale quelle était la meilleure façon de parvenir à un plus grand impact à Haïti, à court ou à moyen terme. Sur le conseil des experts, il apparut très tôt que le meilleur investissement que l'on pouvait faire était dans l'éducation au niveau de la maternelle. Une autre option possible était la construction d'une école par la FLACSI et l'octroi des bourses à des citoyens haïtiens pour qu'ils étudient à l'étranger et reviennent ensuite à Haïti comme professionnels pour travailler pour leur pays. Le président de FLACSI et le Recteur de

ih
Ignaciens pour Haïti

Ignaciens pour Haïti: Una historia para contar

Ignaciens pour Haïti es una campaña que se desarrolla en todos los colegios miembros de FLACSI. Esto ha dado como resultado un trabajo comunitario y solidario. La historia es la relación de las claves de esta campaña en la que estudiantes, docentes y rectores han trabajado con Haïti desde todos los rincones de América Latina y el Caribe.

Ignaciens pour Haïti es una campaña que se desarrolla en todos los colegios miembros de FLACSI pertenecientes a 16 países. Una clave ha sido una de las claves de esta campaña, donde estudiantes, docentes y rectores han trabajado con Haïti desde todos los rincones de América Latina y el Caribe.

Legend:

- Red circle = FLACSI member school
- Blue circle = ih member school

Legend (Spanish):

- Red circle = Colegio miembro de FLACSI
- Blue circle = Colegio miembro de ih

Legend (English):

- Red circle = The school members where the project is directed.
- Blue circle = The school members where the project is directed.



l'École polytechnique de Loyola de la République dominicaine, parcoururent le pays et découvrirent *Foi et Joie* en Haïti et ils ne doutèrent pas que c'était là qu'ils devraient concentrer tous les efforts.

Cette institution jésuite, le plus grand réseau d'éducation d'Amérique latine et des Caraïbes, se trouvait en ce temps-là dans un processus d'institutionnalisation dans le pays, gérant 16 écoles et réalisant d'autres projets en lien avec la formation professionnelle. Finalement il fut clair que le meilleur investissement, avec un impact à court et à moyen terme, était de soutenir les efforts du directeur national et de son équipe dans le programme de renforcement et de viabilité, sur lequel ils travaillaient déjà avec *Entreculturas*. C'est à ce moment que *Foi et Joie*, l'ONG latino américaine *América Solidaria* et enfin *el Hogar de Cristo* (le Foyer du Christ), ont signé avec la FLACSI une convention de coopération pour renforcer le Bureau de Planification et de Développement sur trois ans. Chacun mettrait son expérience au service d'un grand objectif commun. Pour financer le projet, on créa la campagne de solidarité *Ignatiens pour Haïti*. Y participeraient les communautés éducatives des collèges jésuites d'Amérique latine et des Caraïbes et quelques collèges des Etats Unis. –La campagne commença en 2011 avec le slogan 'Un dollar pour Haïti' et elle leva une recette de 100.556 dollars. La deuxième année le slogan fut « Il est encore temps pour Haïti », avec la volonté de faire appel à un mouvement qui naisse de l'urgence et avec l'intention de mettre en évidence et d'adapter un corps apostolique autour d'une politique de l'éducation de qualité à Haïti. Le résultat atteint les 271.000 dollars. Maintenant, *Ignatiens pour Haïti* se trouve en sa troisième et dernière année de campagne avec un but de 400.000 dollars pour 2013.

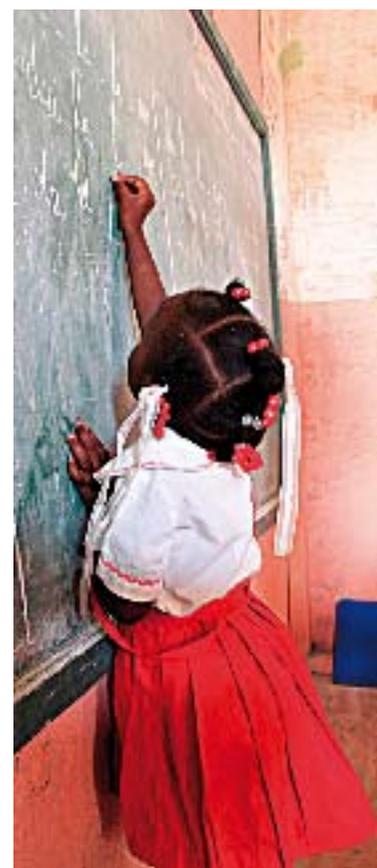
Dans la campagne, outre le fait d'obtenir les ressources pour soutenir le projet de coopération avec Haïti, on a pu constater la force d'une

communauté répartie en des lieux géographiques nombreux et distincts. Vivante, enthousiaste et engagée avec des initiatives variées et originales pour se solidariser avec le peuple d'Haïti. Tel est l'exemple donné par le Collège externat de Saint Joseph du Salvador : bien qu'il ait dû suspendre la campagne en 2011 à cause des pertes subies à la suite du passage d'un ouragan, le collège a pourtant maintenu son engagement et ses membres ont réalisé la campagne en février 2012 avec une collecte de 6.000 dollars.

Ce qui a joué en faveur des *Ignatiens pour Haïti* a été le fort engagement de *Foi et Joie* à l'heure de faire connaître la réalité d'Haïti et de sensibiliser les collègues aux possibilités qu'avait le pays, soutenant ainsi sa transformation. « Ceci a motivé et favorisé la créativité, l'engagement et le travail des élèves, accompagnés par les dirigeants des collèges » affirme Johanna Rios, directrice de la Campagne, « Ce que cela montre, c'est que pendant ces années nous avons bénéficié d'événements incroyables comme des concerts, des ventes de nourriture, des compétitions de football ou des marches par les rues de villes différentes. Tous ces événements planifiés, organisés et développés par les élèves latino-américains de collèges jésuites. Nous sommes une grande communauté et par notre union, nous pouvons être à l'origine d'un impact beaucoup plus grand dans cette société globale ».

Depuis 2011 la campagne a démontré qu'il

Ci-contre, le groupe dirigeant des « Ignaciens pour Haïti », et ceux de « Fe y Alegría ». Dessous, une élève de l'école de Jardin Flore à Haïti.



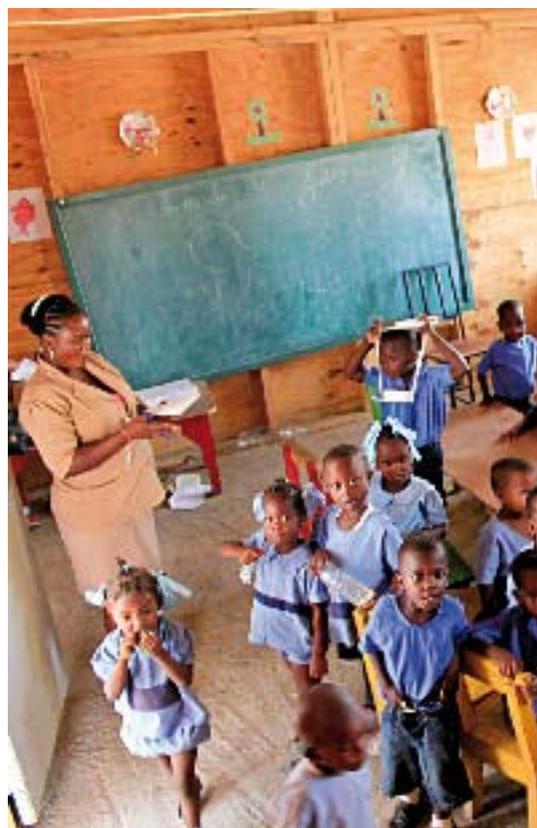
Fe y Alegría

IHS



Une élève de l'école d'Acadien et des enfants de l'école de Canaan, toutes deux à Haïti. Les photos de ces pages sont de Felipe Bustamante.

est possible d'engager et de mobiliser un grand nombre de personnes en dépit des distances. Et qu'un gros budget n'est pas nécessaire pour pouvoir le faire, mais plutôt de l'ingéniosité et un bon maniement des nouvelles technologies. Internet et l'interactivité des outils actuels disponibles ont été des éléments clé, en devenant les moyens les plus importants pour faire connaître la campagne. Le web d'*Ignatiens pour Haïti* a permis d'informer, de motiver et de rendre le projet transparent. Les réseaux sociaux ont été le lieu depuis lequel le travail des collègues s'est dynamisé. Pendant ces années, les services de messagerie instantanée et d'appels par Internet sont devenus la meilleure salle de réunions. Une autre caractéristique propre de la campagne des *Ignatiens pour Haïti* a été son livre de style, dans lequel sont arrivés les mots du premier énoncé de *Foi et Joie Haïti* : « la joie des enfants est notre priorité et notre but ». Depuis les couleurs jusqu'au langage ou au critère que l'on a utilisé



à l'heure de publier le matériel audiovisuel, tout a eu un style direct, optimiste et positif, faisant ressortir la dignité, les compétences et les valeurs du peuple haïtien, sans perdre de vue que la réalité vécue était difficile et complexe. La pauvreté et l'impossibilité de faire face aux nécessités de base de la population, comme l'éducation, la santé, le logement et l'alimentation, constituent le problème le plus important du pays.

Par conséquent, les *Ignatiens pour Haïti* est un projet à répéter et multiplier. Aujourd'hui il s'agit de Haïti, demain ce sera un autre défi qui nous permettra de profiter de la richesse de notre formation spéciale et de cette école pour la vie. Pour le moment, nombreux sont les élèves, les professeurs et les parents qui ne considèrent plus Haïti comme un pays étranger. Mais ce qui est le meilleur c'est l'occasion qu'ils ont eue d'exprimer l'amour de Dieu davantage dans l'action que dans les paroles.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Amérique latine

Passionnés de la création

Alfredo Ferro, S.J.

« Nous nous tournons vers la 'frontière' de la terre, de plus en plus dégradée et pillée. Animés d'une passion pour la justice écologique, nous retrouverons à nouveau l'Esprit de Dieu cherchant à libérer une création souffrante, qui nous demande de l'espace pour vivre et respirer » (35^eCG, D2 n°24).

Apparemment la Compagnie de Jésus est en train de réveiller une tâche qu'elle a quelque peu oubliée et laissée en suspens en même temps que la création du Dieu prodigue et amoureux. En tant que corps, nous requérons d'intégrer dans notre vie et nos œuvres la dimension écologique et environnementale. Dernièrement, la 35^eCG dans le Décret 3 nous a invités à nous réconcilier avec nous-mêmes, avec les autres et avec la création. Devant un si grand défi, nous aime-

rions partager le chemin que, bien que modeste, nous avons parcouru depuis l'Amérique latine, particulièrement dans la réconciliation avec la création (cf. 35^eCG, D3 n°31-36).

Nous partons du fait que nous reconnaissons que le monde dans lequel nous vivons n'est pas le paradis que nous désirions. La plupart des problèmes actuels du milieu environnemental ont été générés par l'action humaine. Bien qu'il nous en coûte de le reconnaître, nous avons participé

La protection de l'environnement en Amérique Latine a une référence particulière avec les peuples indigènes.

**Passionnée de la création,
dans le respect pour la vie,
la Compagnie de Jésus en Amérique latine
avance sur la voie de la réconciliation
avec l'œuvre de Dieu.**



Amérique latine



à la dégradation croissante de l'environnement. La crise écologique menace la survie de tous les peuples, spécialement celle des plus pauvres et plus vulnérables, qui vivent de manière croissante dans des contextes fragiles, caractérisés par les risques naturels, l'exploitation insoutenable des ressources naturelles, les changements des conditions climatiques, la contamination, la déforestation, la désertification et l'épuisement des sols (cf. Le Guide de prière élaboré par la CVX d'Amérique latine pour accompagner notre présence à la Conférence des Nations Unies sur le Développement durable, Rio+20 et Sommet des Peuples, Rio de Janeiro, juin 2012).

Face à cette réalité, la Compagnie de Jésus en Amérique latine a essayé, depuis 2001, de donner une réponse de manière articulée. C'est alors créé un Réseau qui s'est proposé comme objectif de coordonner, transmettre et faciliter les propositions, les projets et les expériences des œuvres de la Compagnie de Jésus (Universités, Instituts, Collèges, Maisons de formation, Centres sociaux et Paroisses) sur le sujet environnement, dans le but de générer des espaces et des programmes de coopération et de soutien, qui contribueront à un développement durable dans le continent.

Ce Réseau inspiré du document publié par la Compagnie de Jésus par le Secrétariat pour la Justice sociale à Rome « *Nous vivons dans un Monde déchiré – Réflexions sur l'Écologie* » (*Promotio Iustitiae* 70, avril 1999) n'a pas eu beaucoup d'années de vie, fondamentalement à cause de ses visées peu réalistes et du manque de ressources. Néanmoins, il a été la semence pour la réalisation du travail que l'on veut réaliser aujourd'hui, d'une manière coordonnée et articulée.

Il a fallu attendre quelques années, pour qu'en 2009, à partir de la Conférence des Provinciaux d'Amérique latine (CPAL), et plus concrètement à partir du secteur social, on se propose de faire une liste des actions et pratiques des œuvres de la Compagnie de Jésus en Amérique latine. Nous avons commencé par un questionnaire envoyé à un total de 450 œuvres de tous les secteurs. Nous avons reçu 150 réponses.

Cette enquête nous a révélé un nombre significatif de pratiques institutionnelles et la richesse d'actions que l'on réalisait dans le domaine environnemental et écologique du continent. Loin de vérifier le grand potentiel dont nous disposons, dont il est possible que nous n'étions pas très conscients, le plus important pour nous fut de découvrir l'intérêt croissant pour ces questions et pour la problématique elle-même. Cependant, un trait intéressant dé-



tecté et flagrant fut de constater le manque de liens et de relations entre nos œuvres dans ce domaine. Dans l'étude réalisée, nous identifions trois orientations des pratiques : 1. Pratiques d'éducation en écologie, 2. Pratiques orientées vers la gestion de l'environnement, 3. Pratiques écologiques d'intervention.

Le passé nous posa une série de défis qui se sont traduits en une phase II du projet d'écologie de la CPAL, actuellement en exécution. Il est centré sur trois objectifs : 1. Faciliter la connaissance et l'échange entre les œuvres de la Compagnie de Jésus, en déployant des synergies. 2. Créer des espaces de sensibilisation, de formation et de divulgation. 3. Développer des alliances avec d'autres instances de la société civile ou de l'Etat, qui à leur tour nous permettront d'avoir une incidence (défense légale), localement ou régionalement, en obtenant des transformations vitales pour le présent et l'avenir de nos peuples.

Comme résultat de ce premier effort, coordinateurs ou assistants sociaux des provinces, nous avons tracé un chemin de travail dans ce domaine et nous avons déjà développé quelques actions spécifiques mieux coordonnées. Un exemple fut notre présence à la Conférence mondiale de Rio+20 et au Sommet des Peuples, événements qui eurent lieu à Rio de Janeiro en juin 2012, où nous avons été présents avec plus de 30 institutions de la Compagnie de Jésus.

Nous avons l'intention d'aborder les réseaux écologiques et les milieux environnementaux très sérieusement. Les propositions que nous faisons peuvent être résumées dans celles de tant d'autres réseaux engagés dans cette cause. Nous nous pla-

çons à partir de la réalité de la détérioration de la planète et de ses populations, en nous inspirant des apprentissages que nous faisons et du contact direct que nous avons avec les populations marginales et menacées dans leurs territoires, leurs cultures et leurs vies. Dans ce sens, il nous intéresse de donner une visibilité aux populations qui souffrent des conséquences du dommage écologique et environnemental, en nous solidarisant avec elles et en les accompagnant dans la défense et la lutte pour la vie. Nous y contribuerons spécialement à partir de l'éducation – ce qui est très propre à la Compagnie – et nous appuierons les mouvements et les organisations de la société civile qui ont dans leurs objectifs et leurs revendications cette approche de changement et de transformation et qui sont plongés dans les conflits de l'environnement.

Notre question récurrente, en tant que Compagnie de Jésus, est de savoir si nous pouvons contribuer à quelque chose, considérant l'ampleur du problème et en connaissant nos réelles possibilités. Pour que notre réponse soit affirmative, encourageante et déterminée, nous sentons qu'il doit y avoir une conversion du cœur, en transformant notre manière de vivre, en nous obligeant à nous situer d'une nouvelle manière

Les responsables du secteur social de la Compagnie de Jésus réunis à Manaus, au Brésil, en 2008. Ci-dessus, marché en plein air. Page précédente, des initiatives visant à protéger la terre et l'environnement.

Rio+20



Amérique latine



face aux conditions de l'environnement, en ayant une attitude critique devant le déchaînement de la société de consommation et solidairement avec ceux qui en sont les plus grandes victimes.

Dans le cadre de ces actions et d'autres, nous nous sommes associés à l'effort que fait actuellement la Compagnie de Jésus au niveau mondial dans le domaine écologique et environnemental et qui a été stimulé par le P. Général, effort exprimé aussi bien dans la lettre qu'il a envoyée à toute la Compagnie, que dans le document base de grande divulgation intitulé *Guérir un monde blessé (Promotio Iustitiae n° 106, 2011/2)*. Le document été élaboré par un groupe d'experts, lequel, avec l'anticipation de la CPAL dans son *Projet Apostolique Commun – PAC 2011-2012*, se transforme pour nous aujourd'hui en un horizon de travail et d'engagement (cf. Priorité n°4 : « Coresponsables dans la mission », qui se réfère au sujet écologique et environnemental ; objectif n°1 : promouvoir et diffuser la responsabilité écologique comme dimension de tout apostolat ; ligne d'action 18 : encourager et intensifier des actions et des projets dans le domaine environnemental et écologique et participer activement aux réseaux de la Compagnie universelle qui ont une incidence en écologie et dans les ressources naturelles).

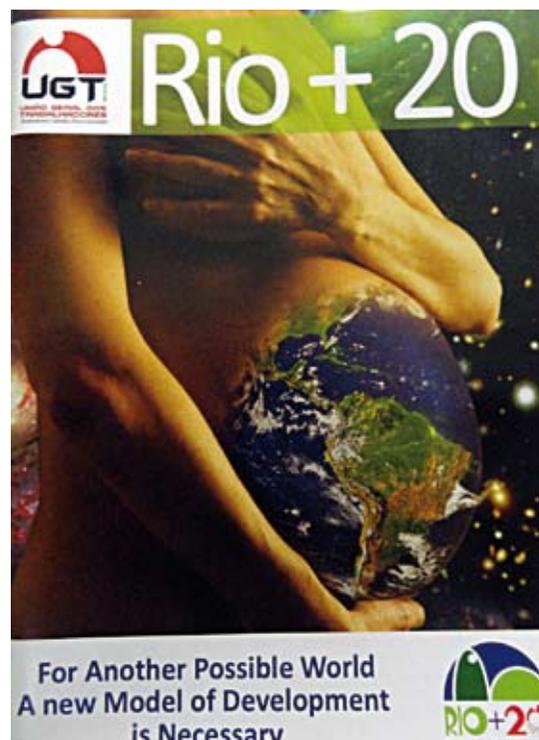
Ci-dessus, un groupe de travail durant la Conférence mondiale de « Rio+20 » et du « Sommet des Peuples » à Rio de Janeiro en juin 2012. A droite, l'affiche de « Rio+20 ».

En comptant sur nos ressources et à partir de notre tradition ignatienne, nous avons la possibilité de contribuer à la création d'un milieu environnemental durable à partir du : « *Aimer Dieu en toutes les choses et toutes les choses en Dieu* ». L'action, ou ce type d'action, n'est possible qu'en vivant dans la contemplation et, pour être vraie, la contemplation doit mener à l'action. Une fois de plus, cette relation directe de Dieu avec la personne, comme l'a conçue Saint Ignace dans ses Exercices Spirituels, se manifeste, dans la vision de la 35^e CG, comme une motion et comme une invitation à restaurer de justes relations avec le Créateur et avec les autres, touchés par le cri de ceux qui subissent les conséquences de la destruction de l'environnement (35^e CG, D3, n°34).

Depuis la 35^e CG, le Père Général a réorganisé les secrétariats de la curie dans les trois dimensions fondamentales de : Foi, Justice et Ecologie, et la Collaboration. Dans ce cas concret, le Secrétariat pour la Justice sociale et l'écologie (SJES) a été appelé à aider à l'animation de tous les secteurs apostoliques dans le but d'incorporer les dimensions de la Justice sociale et de l'Ecologie dans notre mission collective d'alliance avec la création, comme une réalité fondamentale pour l'établissement de justes relations avec Dieu et les uns avec les autres (35^e CG, D3 n°36).

Depuis l'Amérique latine, nous nous unissons à ces efforts communs pour rendre réel le rêve de Dieu sur nous et sur toutes ses créatures et nous nous engageons à continuer à cheminer.

Traduction de Yves Morel, S.J.



écologie

Loyola XXI

Va, illumine le cœur du monde

Alexandra Boissé - Adjointe en pastorale scolaire à l'école de Provence, Marseille



Images des représentations théâtrales et musicales durant la réunion de « Loyola XXI » à Lourdes en 2012.

Pour évoquer la collaboration jésuites-laïcs dans la Province de France, rien de tel que de laisser la parole à une laïque, responsable de la pastorale dans l'établissement scolaire jésuite de la ville de Marseille. En effet, depuis 2008, dans le secteur de l'éducation secondaire, les relations apostoliques entre jésuites et laïcs ont connu un vrai bouleversement. La création d'un réseau, « Ignace de Loyola - Education », a permis de mettre en place une nouvelle manière de procéder où jésuites et laïcs œuvrent ensemble au service de la mission. (Thierry Lamboley, S.J.)

Du 25 au 28 octobre 2012, aux Sanctuaires Notre-Dame de Lourdes, a eu lieu le deuxième rassemblement du Réseau « Ignace de Loyola Education » intitulé *Loyola XXI*. 3.000 personnes se sont mobilisées pour vivre cet événement, dont plus de 1.700 élèves des 14 établissements scolaires jésuites de France. Après un premier essai réussi en 2009, ces quelques jours à Lourdes ont démontré l'importance de tels moments et la vitalité d'un réseau refondé en 2008.

Un rassemblement se prépare longtemps

à l'avance : c'est dès le mois de juin 2011 que l'équipe centrale fut constituée pour commencer à mettre en musique ce projet. A la rentrée scolaire suivante, les dates de *Loyola XXI* étaient annoncées dans tous les établissements du réseau. Chacun se mettait en route. La somme de travail que nécessite la préparation et la réalisation d'un tel projet peut paraître gigantesque... et somme toute, elle l'est ! Mais un des fruits de *Loyola XXI* fut de réaliser et de vivre pleinement ce que 'donner le meilleur de soi-même', le fameux *Magis* jésuite, signifie à l'aune d'un réseau tel que le nôtre.

Ces trois jours à Lourdes ont été une vraie réussite. Tous ceux que j'ai pu rencontrer pendant et après le rassemblement me l'ont dit :



l'équipe

France



des élèves aux anciens élèves, en passant par les professeurs, les membres du personnel, les jésuites et les parents. Jeunes et adultes, enfants et grands-parents, tous étaient enthousiastes. Pour moi, les secrets de cette réussite furent l'envie – Ignace parlerait de désir ! – et la capacité de chacun et de chacune à donner pour et à *Loyola XXI* le meilleur de lui-même.

Le désir ! Ce fut peut-être une de nos premières joies... On pourrait même parler de surprise : l'envie chez nos élèves de participer à *Loyola XXI*. Nous avons assisté, assez médusés, à ce mouvement qui peut naître dans un groupe. Au début, on ne voit rien venir, puis petit à petit, certains signes indiquent que l'adhésion à une proposition naît et au final, l'enthousiasme est là, concrètement... Un enthousiasme tel qu'à Marseille, nous avons été obligés de refuser des inscriptions. Ceux qui avaient participé au premier rassemblement en 2009, les correspondants locaux et leurs équipes ont su transmettre leur envie et faire naître ce désir de vivre ensemble *Loyola XXI*.

Le mouvement fut le même me semble-t-il à Lourdes. Ayant été de ceux qui distribuaient badges et sacs du pèlerin à l'arrivée des différents groupes, j'ai pu observer l'état d'esprit des uns et des autres : souvent joyeux et prêts à rentrer dans la proposition, ce n'étaient pourtant pas le cas de tous... la fatigue du voyage, sûrement ! Certains ont mis 16h en car pour venir... Et pourtant, nous avons pu voir et sentir le désir, la générosité et au final l'ouverture à l'autre avec lesquels jeunes et adultes sont entrés dans la danse et ont vécu ce rassemblement !

Le spectacle théâtral et musicale sur saint François Xavier (qui partait avec sainte Bernadette de Lourdes faire un tour du monde !) fut un pur moment de bonheur qui rendit palpable cette dynamique... avec une mention toute spéciale aux plus jeunes acteurs, tous élèves de l'école primaire de Marseille, qui nous ont enchanté avec un tableau magnifique de l'Afrique. Faire réseau c'est aussi cela : intégrer toutes les dimensions de sa réalité, du primaire à l'enseignement supérieur.

Une petite anecdote qui en dit long : lors de



la messe d'envoi qui clôtura le rassemblement, une élève se trouva dans l'obligation de sortir prendre l'air, un peu étourdie par le monde. A ma demande, elle chercha un camarade pour l'accompagner. En général, une foultitude d'élèves se précipitent. Eh bien, cette messe devait particulièrement faire sens pour ces jeunes : pas un seul n'a voulu l'accompagner. Tous, sans exception, désiraient rester jusqu'au bout... ce qu'elle a d'ailleurs parfaitement compris et vécu !

Nous savions les jeunes fervents de moments forts, ils nous l'ont encore rappelé. L'appartenance à un réseau, une communauté qui partage les mêmes manières de faire, qui vit, se rassemble et célèbre font sens pour eux et les nourrit dans leur croissance humaine.

Lourdes : ils en redemandent !

Le désir... de donner le meilleur de soi-même. C'est un des cinq critères cités dans le texte des caractéristiques des établissements jésuites voté par le réseau des établissements jésuites de France en 2010 : conduire chacun 'à toujours faire un pas de plus pour développer le meilleur de lui-même'. Conduire, mais aussi permettre, favoriser...



« Le secret du succès de la rencontre de Lourdes fut la capacité de chaque participant à donner le meilleur de soi », affirme Thierry Lamboley, l'organisateur de la rencontre qui a vu réunis 1.700 élèves des 14 centres éducatifs des jésuites français. Ci-contre un moment de joie et d'enthousiasme.

Tous ceux qui ont participé à *Loyola XXI*, qui ont travaillé pour que ce rassemblement puisse exister, pour qu'il soit réussi, pour que cela soit un temps de fête, de rencontres, de choix, de prières et de joie pourront vous dire qu'ils y ont mis le meilleur d'eux-mêmes.

Tout d'abord, une mention spéciale aux correspondants locaux des 14 établissements : quel travail à assumer en plus du quotidien, sans parler de l'encadrement des élèves à Lourdes ! Quelle patience et quelle efficacité ! La réalité d'un réseau, c'est cela aussi : des personnes qui, souvent dans l'ombre, travaillent avec générosité et intelligence, et vivent au quotidien ce que le *Magis* signifie.

Les animateurs des ateliers proposés aux participants de *Loyola XXI* ont été des artisans actifs de la réussite de ce rassemblement. D'une certaine manière c'était le réseau qui révélait à lui-même ses propres richesses. Et c'est irremplaçable. Tous ont présenté un travail de qualité pointant, selon le thème abordé, l'enracinement dans la tradition jésuite, leur manière de vivre les caractéristiques jésuites dans leur manière de

faire ou encore de mettre en œuvre des innovations pédagogiques. J'ai eu bien des échos quant à la diversité, la richesse et l'intérêt des différents ateliers. Je peux témoigner de l'implication, de la pertinence des questions et de la qualité des interventions des personnes qui ont participé aux ateliers que j'ai eu la chance d'animer. Ce furent des temps riches en échanges, où était palpable le souhait de mieux connaître l'autre et de s'enrichir mutuellement de nos pratiques. C'était passionnant ! Tous acteurs, tous responsables : ce n'était pas une utopie, mais une réalité tangible.

Le réseau se révèle également dans ses anciens élèves. Ils étaient présents à Lourdes en cette fin octobre, et c'est heureux de voir combien ils

Loyola XXI



L'arrivée à Lourdes de toute la France avec sacs à dos et le logo de « Loyola XXI » (photo dessous).

sont attentifs à ce que leurs jeunes confrères, les élèves d'aujourd'hui, vivent au sein des établissements jésuites.

Les professeurs présents à *Loyola XXI* n'ont pas été en reste. Ils ont travaillé ensemble pendant deux jours afin de témoigner de leurs expériences, d'échanger sur leur pratique, de réfléchir sur une manière de faire en lien avec la pédagogie jésuite. Éducateurs tout autant qu'enseignants, ils sont une pierre angulaire de notre réseau.

Enfin, quand on parle du réseau « Ignace de Loyola - Education », on ne peut oublier la Compagnie de Jésus et tous les jésuites avec lesquels nous collaborons au quotidien. Ils sont venus nombreux à *Loyola XXI*: une bonne trentaine de jésuites de France qui sont investis dans les établissements scolaires et 52 étudiants jésuites du monde entier actuellement en formation à Paris ou ailleurs en France que le Provincial de France avait invités. Membres de l'équipe centrale, animateurs ou co-animateurs d'ateliers et de spectacles, metteurs en scène, enca-

drants des jeunes, célébrants, les jésuites sont aumôniers, chefs d'établissement, professeurs, membres des conseils d'administration dans notre réseau. Cette collaboration jésuites/laïcs inscrite dans la tradition de la Compagnie de Jésus est, à mon sens, un des secrets de la vitalité de notre réseau. Palpable à Lourdes, elle est un ingrédient majeur du *Magis*. Religieux et laïcs, chacun apporte sa pierre, selon son charisme, à une construction commune. Les jésuites, dans cette construction, restent les signes vivants de l'esprit d'Ignace.

Désirer et donner le meilleur de soi-même, c'est aussi continuer à relire, réfléchir, innover. Le rassemblement *Loyola XXI* fut, comme son grand frère de 2009, un temps de décision pour le réseau. A la fin d'octobre dernier, le Projet d'Animation Pastorale sur lequel les 14 établissements du réseau ont travaillé pendant plus d'un an a été adopté. Ensemble, ils ont redéfini une manière de faire commune pour une pastorale en établissement jésuite, tenant compte de l'évolution de la société et des élèves. Une pastorale dont l'ambition est de permettre à chacun des élèves de faire des expériences qui l'aideront à devenir cet homme, cette femme de conviction, capable de poser des choix, de les tenir, ouverts sur le monde, désirant travailler avec et pour les autres.

L'assemblée générale de l'Association Ignace de Loyola - Education a également lancé un nouveau chantier de réflexion : après la mise en œuvre des caractéristiques d'un établissement jésuite et le choix d'un projet d'animation pastorale spécifique à notre réseau, nous sommes invités à réfléchir à l'ouverture de nos 14 établissements à la jeunesse défavorisée. Cette joie de donner le meilleur de soi-même, cette vitalité d'un réseau qui se nourrit à la source de l'Évangile doivent être partagées et proposées à une jeunesse qui ne trouve pas spontanément sa place dans le système éducatif français.

'Va, illumine le cœur du monde'. Tel était le thème du rassemblement pour les jeunes à *Loyola XXI*. Avec eux, à leur côté, nous découvrirons ensemble de nouvelles façons d'être au monde, à la suite d'Ignace.



Inde Un chemin de croix inspiré par l'art indien

Jose Panadan, S.J.

L'architecture des édifices religieux et l'iconographie sont des aspects importants de la culture religieuse. L'histoire de l'Église nous renseigne abondamment sur l'architecture des édifices religieux ; la chrétienté romaine a développé le style romain ; le christianisme oriental a adopté un style totalement différent appelé «byzantin». Au Moyen-Age, un nouveau style de l'iconographie et de l'architecture est apparu, à savoir le style «gothique» que les traditionalistes qualifiaient de «barbare». Pourtant, une fois accepté, le style gothique s'est imposé au point de relayer au second plan le style roman. L'architecture chrétienne et l'iconographie ont donc plus d'une forme. Toute chrétienté veut exprimer sa foi en lien avec la culture du lieu. *Unteshwari Mata Mandir* (le Sanctuaire de Notre-Dame des chameaux) construit en 1982 est l'une de ces églises du Gujarat représentatives d'une architecture et d'une iconographie inculturées. Cette forme d'art chrétien est appréciée tant par les chrétiens que par les adeptes des autres religions.

Le chemin de croix n'est apparu que récemment à *Unteshwari Mata Mandir*, pourtant, particulièrement durant le carême, des groupes des paroisses avoisinantes ou lointaines se présentaient pour y faire le chemin de croix. Pour pallier à cette absence d'un chemin de croix chez les Isupanthis (partisans de la voie de Jésus - c'est ainsi que l'on désigne les catholiques du lieu), on a pris la décision en 2010, d'ériger un chemin de croix de style local sur le terrain, en lien avec le style inculturé du sanctuaire. D'où une œuvre unique et originale, excellent prototype d'inculturation.

L'ensemble des stations de ce chemin de croix s'inspirent à la fois de l'Écriture sainte et de la tradition. Le chemin de croix traditionnel comporte quatorze stations dont cinq n'ont pas de fondement scripturaire proprement dit (les stations 3, 4, 6, 7 et 9). On peut imaginer que Jésus a accompli beaucoup plus que ce que les Évangiles rapportent. Présenter des stations «non scriptu-



raires » est tout à fait possible et louable, dans la mesure où cela aide les croyants à se rapprocher du Seigneur et à marcher à sa suite. Il est bon de rappeler ici que le Concile Vatican II a souligné l'importance du fondement scripturaire de l'enseignement et du culte de l'Église.

Soucieux d'enraciner du point de vue scripturaire le chemin de croix extérieur du Vatican, le défunt pape Jean-Paul II a fait quelques changements. En 2007, Mgr Piero Marini, cérémoniaire du pape Benoît XVI, a préparé la nouvelle nomenclature des stations du chemin de croix en lien plus fidèle avec les saintes Écritures : 1) Jésus prie au jardin de Gethsémani. 2) Trahison de Judas et arrestation de Jésus. 3) Condamnation de

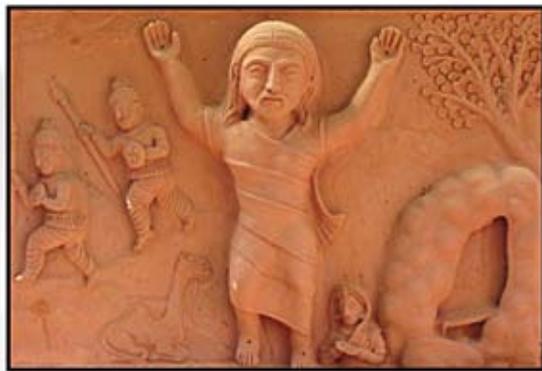
Ici, les stations du « Chemin de croix » exposées à la dévotion des fidèles au Sanctuaire Notre-Dames des Cammelli au Gujarat (Inde).

Par ses lieux de culte, toute chrétienté veut exprimer sa foi en lien avec la culture du lieu. Unteshwari Mata Mandir offre l'exemple d'une architecture et d'une iconographie inculturées, largement connues dans l'état du Gujarat (Inde).

ViaCrucis



Inde



Jésus par le Sanhédrin. 4) Reniement de Pierre. 5) Jésus est jugé par Pilate. 6) Jésus est flagellé et couronné d'épines. 7) Jésus est chargé de sa croix. 8) Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix. 9) Jésus console les femmes de Jérusalem. 10) Jésus est crucifié. 11) Jésus promet son Royaume au bon larron. 12) Jésus confie Marie à Jean et Jean à Marie. 13) Jésus meurt en Croix. 14) Le corps de Jésus est déposé au tombeau.

Tout en retenant la grande majorité des choix de Mgr Piero Marini, la paroisse *Unteshwari Mata Mandir* en a choisi deux autres d'inspiration scripturaire, à savoir : 1) le rejet de Jésus par la foule criant : « crucifiez-le, crucifiez-le » ; 2) la résurrection (qui devient la 15^e station). Les raisons de ces deux ajouts sont à la fois contextuelles et théologiques. Dans la région Nord du Gujarat, le petit groupe minoritaire des nouveaux chrétiens fait l'expérience quotidienne de la persécution et de l'exclusion, surtout dans le contexte de la résurgence de la politique hindouiste. Une saine réflexion sur le rejet vécu par Jésus au cours de sa Passion peut certes contribuer à soutenir cette communauté chrétienne et l'inviter à marcher à la suite du Christ dans un climat de vive opposition et même de rejet.

Certains estiment que le fait d'inclure la résurrection dans un chemin de croix va diminuer le sentiment de douleur et de peine recherché

dans cet exercice de piété. Cependant, la communauté paroissiale estimait qu'il est important de rappeler à tous les chrétiens du Nord du Gujarat subissant une forme de persécution sociale que le chemin de la croix et la passion mènent à la résurrection. Il est important de nourrir l'espérance et la joie dans les situations de tension. On a choisi de garder deux stations sans base scripturaire du chemin de croix traditionnel car elles ont une valeur contextuelle : la chute de Jésus et Véronique essuie la face de Jésus. Dans la région Nord du Gujarat, certains abandonnent la foi chrétienne à cause de la persécution sociale, une méditation sur la chute de Jésus peut soutenir des chrétiens vivant des choix difficiles ou une tiédeur dans leur vie de prière. En conservant la scène de Véronique essuyant le visage de Jésus, on veut souligner le courage et la sensibilité d'une femme vivant dans une société patriarcale.

Quant au style de cette iconographie, les paroissiens pensaient unanimement que les stations devaient refléter leur culture et leurs traditions au lieu de s'inspirer du style européen traditionnel. Tout étant à faire, on s'est mis à la recherche d'un artiste capable de répondre à cette commande et on a retenu les services de Joseph Blaise, diplômé en sculpture de l'Université de Baroda. Il a accepté de travailler sur ce projet avec deux artistes du Rajasthan (Laxmila et Babulal) venant du village Molela célèbre depuis 400 ans pour ses œuvres d'art en terre cuite. Cependant, ceux-ci n'étant pas chrétiens, il convenait de leur donner une connaissance minimale du christianisme : introduction à la Bible, aux grandes lignes du christianisme, visionnement de films comme *La Passion du Christ* et *Jésus de Nazareth*. Joseph Blaise, sculpteur professionnel et les artistes du Rajasthan se sont mis à la tâche faisant preuve de créativité et d'imagination.

Ils pouvaient aussi compter sur l'enthousiasme des paroissiens désireux de faire partie du processus de création et prêts à y aller de leurs suggestions. Le résultat final est vraiment incroyable, de très belles fresques originales à saveur locale. Les paroissiens se reconnaissent dans ce chemin de croix, car il reflète leur culture et leurs traditions. Les expressions artistiques de la Bonne Nouvelle peuvent toucher les cœurs et c'est ce que fait ce chemin de croix.



De belles fresques de mosaïque, de verre et de marbre ornent l'intérieur du sanctuaire Unteshwari. Pour le chemin de croix extérieur, on voulait quelque chose à la fois nouveau et différent, d'où le choix de la terre cuite, élément représentatif du milieu ambiant. On en trouve beaucoup dans le village de Molela (d'où viennent les deux artistes Laxmila et Babulal) et le Nord du Gujarat confectionne depuis fort longtemps des articles de maison et objets religieux en terre cuite et en céramique. A l'opposé du ciment et de la fibre de verre, produits chimiques de l'ère moderne, la terre cuite est un produit naturel utilisé pour les sculptures dans les civilisations mésopotamiennes, Harappa Mohenjo-Daro, etc.

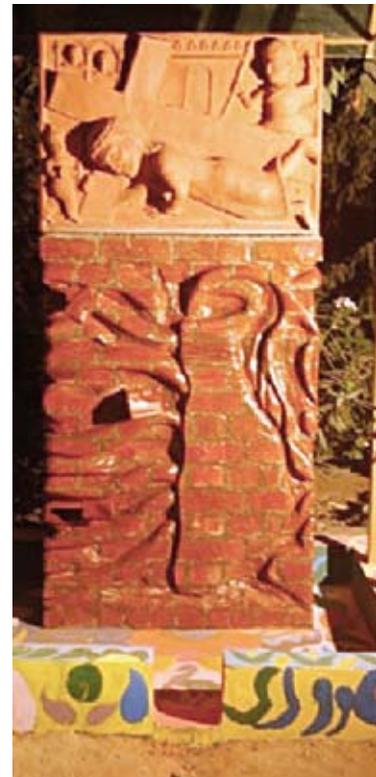
Pour une œuvre en plein air, à condition d'être bien protégée, la terre cuite est un élément de choix durable, par opposition à la mosaïque, souvent terne, sans parler du fait que la communauté locale voulait quelque chose sortant des sentiers battus. Le souci écologique grandissant dans le milieu a aussi conduit au choix de la terre cuite. Pour recevoir ces nouvelles œuvres d'art, on a choisi des briques de couleur organique naturelle. L'ensemble produit un effet vivant qui cadre très bien avec l'environnement.

Les temples hindous traditionnels, surtout ceux construits selon le style classique Solanki comporte trois sections principales : l'intérieur « absolu » (*Garbhagraba*), l'antichambre intérieure ou le centre (*Mandap*) et l'extérieur (*Aanganu*). Le *Garbhagraba* abrite l'image de la divinité. Le *Mandap* est abondamment décoré de sculptures et l'*Aanganu* comporte de multiples motifs décoratifs (*rangoli*). Notre sanctuaire Unteshwari a adopté le style classique Solanki. Les stations du nouveau chemin de croix d'Unteshwari comportent trois parties. Les sculptures symboliques de la *Mandap* sont l'œuvre de Joseph Blaise, l'artiste principal qui a choisi différents symboles pour aider les fidèles à entrer dans le mystère présenté par les œuvres

d'art. Donnons quelques exemples. Sous « la chute de Jésus », on trouve la sculpture d'une cruche cassée symbolisant l'« échec » même de Jésus. « Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix » est illustré par un oiseau en aidant un autre à éteindre sa soif. Le beau geste de Véronique est représenté par le symbole d'un cerf assoiffé découvrant une source d'eau. « La mort de Jésus en croix » est symbolisée par un oiseau mythologique donnant son sang jusqu'à la dernière goutte pour préserver la vie de sa famille.

La réalisation de ce chemin de croix représente une expérience unique. On pourrait le comparer à un pèlerinage : rencontre du divin dans un processus de créativité, de discernement communautaire et de participation. L'expérience a fait se trouver des personnes de provenances et de religions différentes leur permettant d'aller au-delà de leurs frontières religieuses habituelles. Elle a unifié les membres de la communauté, renforcé leurs liens mutuels et révélé leurs talents « cachés » face à eux-mêmes, aux autres et à l'univers cosmique. On peut parler ici d'un pèlerinage et d'un passage de la désolation à la célébration de la créativité de l'univers religieux. Unteshwari représente ainsi un modèle d'inculturation et de créativité locale. En plus de remplir un vide religieux dans la vie spirituelle des *Isupanthis*, le projet a aidé Unteshwari à devenir un centre de promotion et de valorisation de l'art, de l'architecture et de la culture locales - en bref, une nouvelle manière d'évangéliser.

Traduction de Marc Brousseau, S.J.



Ci-dessus, un exemple de comment se présentent les différentes stations. A la page précédente, agrandies, Véronique essuyant le visage de Jésus et la résurrection.

Mata Mandir



Le *Xavier Institute of Polytechnic and Technology* (XIPT) de Ranchi a été officiellement inauguré en octobre 2010, suite à l'approbation donnée par le gouvernement du Jharkhand. XIPT est une école polytechnique offrant un cours de trois ans dans trois spécialités : mécanique, électricité et électronique, génie électronique et génie des communications. Pour y être admis, les étudiants doivent avoir réussi les examens de la 10^e année. Une telle école polytechnique offre un programme d'études techniques (mais non universitaire) avec la possibilité de postuler pour un emploi de technicien. Les étudiants qui réussissent le cycle d'études obtiennent en général un emploi au niveau de la supervision dans les entreprises industrielles.

En 2010-2011, les cours se donnaient dans les

locaux rénovés du *Centre de formation agricole* de Namkum-Ranchi, pendant que l'on construisait les nouveaux édifices de XIPT dans le village de Bargawan, situé à 10 km de Ranchi. L'année suivante, XIPT prenait possession de son nouveau campus de Bargawan. Ranchi est la capitale de l'État du Jharkhand, qui couvre essentiellement le territoire qu'on a longtemps appelé « Mission de Ranchi » ou « Mission Lievens ». En effet, le père Constant Lievens, un missionnaire belge, a été le pionnier de l'évangélisation de cette zone aborigène. Le travail des missionnaires a porté des fruits abondants et une communauté chrétienne florissante habite maintenant la région. En fait, le territoire original de la mission comprend aujourd'hui quatre provinces jésuites.

L'un des problèmes majeurs de l'État du Jharkhand est le chômage à grande échelle chez les jeunes ayant fait des études, en particulier dans les zones rurales. L'ouverture récente d'une école polytechnique aidera de jeunes chômeurs à acquérir une formation solide débouchant sur un emploi. Notre objectif est de répondre aux besoins des natifs et des communautés aux faibles ressources.

XIPT est une initiative entièrement nouvelle pour la province de Ranchi et ce, de plusieurs points de vue. La mise sur pied de XIPT a permis à la province de Ranchi de diversifier son expertise en éducation, en innovant du côté de l'enseignement technique. XIPT est la première école technique du genre dans l'Est de l'Inde. Considérant la nature du Jharkhand et sa population, c'est un pas dans la bonne direction. L'un des problèmes majeurs de cette région est le sous-emploi à grande échelle



A coté, une vue panoramique des laboratoires de l'Institut Polytechnique de Ranchi, Etat du Jharkhand, dans le nord de l'Inde.

Une école polytechnique au pays des Adivasis

Louis Francken, S.J.

chez les jeunes ayant fait des études, en particulier dans les zones rurales. La mise sur pied d'une école polytechnique de qualité est une bonne nouvelle pour ces jeunes chômeurs qui peuvent acquérir une formation (de niveau non universitaire) axée sur l'emploi de type technique. XIPT répond particulièrement aux besoins des natifs et des communautés aux faibles ressources. Plusieurs de leurs étudiants réussissent les examens de la 10^e année ; beaucoup poursuivent en 11^e et 12^e années pour ensuite postuler au niveau universitaire. Force est de constater que bon nombre d'étudiants sont à la recherche d'un cours technique permettant d'obtenir un bon emploi.

XIPT reçoit 540 étudiants ; le nombre d'inscriptions est limité à 180 par année, soit 60 élèves par spécialité. Dans un proche avenir, nous espérons ouvrir les portes à un plus grand nombre d'étudiants ; XIPT possède les infrastructures pour offrir deux autres spécialités techniques.

À ses débuts, XIPT était une section du *Xavier Institute of Social Service* (XISS), une école de gestion bien connue dans la région. Son directeur, le père Alexius Ekka, est aussi secrétaire du Conseil d'administration de XIPT, qui est responsable des objectifs et des politiques de l'institution. En



sa qualité de secrétaire, le père Ekka visite XIPT sur une base régulière pour appuyer et conseiller les professeurs et le personnel. L'administration est entre les mains des laïcs et aucun jésuite n'est directement impliqué dans la gestion quotidienne de l'école. Son directeur est monsieur K. T. Lucas, détenteur d'un doctorat en électronique et communications. Ses nombreuses années d'expérience en administration, recherche et formation lui sont très utiles. XIPT est une initiative récente et représente une belle forme de collaboration entre jésuites et laïcs ; un jésuite y agit à titre de conseiller.

XIPT peut compter sur une équipe de 60 personnes : 23 professeurs et 37 membres du personnel de soutien, dont plusieurs à titre de techniciens aidant les professeurs lors des séances de laboratoire et de travaux pratiques. La majorité vient des communautés « tribales » locales. La formation pratique dans les laboratoires et les ateliers permet aux étudiants d'acquérir une expérience concrète de la manipulation des machines et des équipements à utiliser dans leur métier. XIPT met beaucoup d'accent sur la formation d'ordre pratique, car cela permet aux étudiants d'aller au-delà de la théorie et d'acquérir des habiletés pratiques qui les

Au-dessus, des élèves attentifs au cours. L'Institut polytechnique est réservé aux jeunes d'origine tribale issus des classes les plus pauvres de la population, et les prépare au monde du travail.



Ranchi



Les jeunes sont très impliqués et, à travers cette école, espèrent en un avenir meilleur pour eux et pour leurs familles.

aideront à trouver un travail dans le domaine de leur compétence.

Les étudiants de la première cohorte auront terminé leur cours quand vous lirez ces lignes ; mais XIPT jouit déjà d'une réputation enviable grâce au travail constant du corps professoral et aux examens réguliers de contrôle. Les activités parascolaires, telles que compétitions, débats oratoires et autres activités du genre ayant pour objectif le développement intégral des élèves, font partie intégrante de la formation qui leur

est proposée. Bien sûr, en dernière analyse la performance de l'institution sera jugée à l'aune du nombre d'étudiants qui trouveront un emploi, une fois leurs études terminées.

Pour assurer le recrutement futur et l'embauche dans les entreprises, on organise des activités à cet effet. Notamment des visites aux entreprises locales, où les étudiants peuvent observer les différents procédés de fabrication. La formation en milieu d'entreprise a lieu pendant les vacances d'été à la fin de la deuxième année. Les responsables du placement ont à l'avance contacté ces réalités professionnelles pour offrir les services des étudiants. XIPT se soucie particulièrement des étudiants issus des régions aborigènes et des plus faibles de la société, d'où cet effort qui permettra à ceux-ci de dénicher un emploi en tant que main-d'œuvre qualifiée avec un salaire régulier, ce qui n'est pas le cas pour les travailleurs agricoles. Un emploi avec revenu stable permettra d'améliorer la situation économique des familles. C'est ainsi que XIPT espère contribuer, de façon significative, à l'amélioration constante des conditions de vie des pauvres et des marginalisés. Il reste beaucoup à faire pour développer et mettre en œuvre tout ce que cette école technique désire offrir. Des plans sont en cours d'élaboration pour aider XIPT à répondre aux besoins de la population dans les villages voisins. En particulier, à l'intention de la jeunesse locale, XIPT envisage d'organiser des cours de formation de courte durée dans divers métiers. Au moment où ces lignes sont écrites, les employés des ateliers fabriquent des meubles et divers accessoires pour les bâtiments encore en construction. Ils ont aussi entrepris la réparation des équipements d'une œuvre jésuite située sur le campus voisin (*Boys Town - Cité des jeunes*).

Grâce au dévouement des professeurs et du personnel, XIPT est bien lancé. Il convient aussi de souligner la bonne collaboration des ministères gouvernementaux et d'autres organismes. Le défi qui nous attend est de maintenir l'enthousiasme initial et de continuer à motiver le personnel enseignant et administratif dans leurs efforts pour donner une véritable éducation jésuite, s'inspirant de notre vision et de notre mission jésuites.

Traduction de Marc Brousseau, S.J.

Chemin ignacien

Espagne

José Luis Iriberrí, S.J. - *Directeur du Bureau Technique du Chemin Ignacien*

Depuis Loyola jusqu'à Manrèse, Ignace de Loyola a parcouru en 1522 plus de 650 km. Cette expérience de pèlerinage a changé sa vie. Et, sans doute, a aussi changé le monde. Maintenant, presque 500 ans après, la Compagnie de Jésus a retrouvé ce Chemin et elle le promeut comme une nouvelle route de pèlerinage pour le XXI^{ème} siècle.

« Notre objectif » expliquent les promoteurs de l'initiative, « est d'offrir aux hommes et aux femmes du XXI^{ème} siècle l'occasion de faire la même expérience qu'Ignace : entrer en soi-même et discerner le sens de ce que nous faisons et vivons ». Par conséquent, la flèche orange que le pèlerin trouvera le long du parcours, n'indique pas seulement un chemin extérieur, mais aussi un chemin intérieur.

Ce sont deux jésuites espagnols et un laïc des Etats Unis qui donnent la première impulsion au projet. Jaime Badiola, José Luis Iriberrí et Christopher Lowney racontaient leur expérience personnelle de pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle et, à un moment, ils se demandèrent : « Pourquoi ne pas récupérer une route de pèlerinage qui se trouve dans notre histoire et notre tradition ignacienne ? Bien que nous sachions que quelques personnes et des groupes ont parcouru en totalité ou en partie le chemin qui a conduit Ignace de sa maison natale jusqu'à Manrèse, jusqu'à maintenant il n'existait pas de parcours tracé ni indiqué.

Pendant presque deux ans, on a travaillé au dessin de l'itinéraire, en partant des données qu'Ignace nous offre dans son Autobiographie. Le résultat est une route de quelque 650 km, divisée en 27 étapes. Pour chacune d'elles on élabore une description du tracé avec sa carte, on indique les lieux intéressants, les logements et

Un pèlerinage pour le XXI^{ème} siècle



toute information pratique. De plus, une adaptation de l'expérience des Exercices spirituels est donnée. Tout ce travail est publié sur la page web www.caminoignaciano.org, qui devient le point d'information de référence du Chemin ignacien. Il est disponible en diverses langues et c'est une visite obligatoire pour le pèlerin qui veut planifier cette expérience.

Le premier point d'application arrive au printemps 2012, lorsque le projet est communiqué à la société civile. L'accueil ne peut être plus enthousiasmant.

La « Route Ignacienne », qui s'inspire en quelque sorte de la « Route de Saint Jacques » de Compostelle, reparcourt les lieux de l'Espagne liés à la vie et au pèlerinage de Saint Ignace de Loyola.

« Notre objectif est d'offrir aux hommes et aux femmes du XXI^{ème} siècle l'opportunité de faire la même expérience qu'Ignace: entrer en soi-même et discerner le sens de ce que nous faisons et vivons ».



Espagne

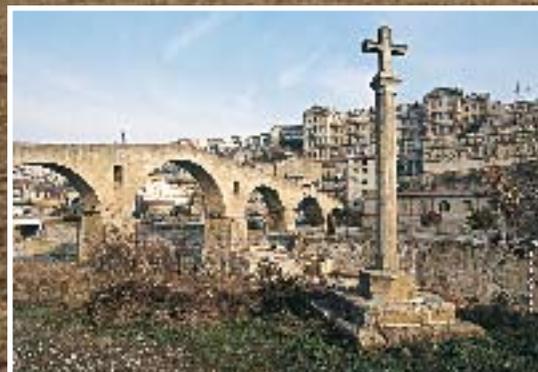


siaste mais, loin de considérer le travail soit considéré comme conclu, il donne lieu à une nouvelle phase de développement qui a pour but la célébration en 2022 du 500^{ème} anniversaire de l'expérience d'Ignace. L'objectif est alors de consolider le Chemin ignacien comme route de pèlerinage.

Mais quel est véritablement le Chemin ignacien et par où passe-t-il ? Le pèlerin commence par se déplacer dans le sanctuaire de Loyola, où se trouve la maison natale d'Ignace. En 1521 ce dernier tomba à terre blessé pendant la défense de Pampelune, face aux troupes françaises et, pendant la période de convalescence, il se produisit en lui une profonde transformation intérieure : ce qui avait été jusqu'à présent sa vie, lui sembla soudain vide et de peu de sens, et il

comprit qu'il ne tenait plus maintenant aux plans d'avenir pour lesquels il aurait lutté auparavant. Il décide de se faire pèlerin et de partir pour la Terre Sainte.

Depuis Loyola, nous nous dirigeons en premier lieu vers le Sanctuaire d'Arantzazu, dans le Guipúzcoa. Après la traversée de beaux parcs naturels du Pays basque et de la terre de vignobles de la Rioja d'Alava, nous continuerons jusqu'à Navarre. L'intention d'Ignace était d'arriver à Barcelone pour embarquer vers la Terre Sainte. Il suivra le chemin des voyageurs qui se croisent entre le Nord de l'Espagne et la côte catalane. Nous allons donc jusqu'à Logroño, Tudela et les terres d'Aragon. Nous passerons ensuite par Fraga et Lleida. Nous nous arrêterons dans le Sanctuaire de Saint Pierre Claver, situé dans la petite localité de Verdú. Ce saint jésuite, patron des missions chez les Noirs, consacra sa vie en faveur de la dignité des esclaves africains qui furent arrachés à leur peuple pour être emmenés de force sur le continent américain. Notre chemin continue jusqu'au Sanctuaire de Montserrat. Devant la Vierge, Ignace a laissé ses vêtements de chevalier et ses armes et s'est habillé



en pèlerin.

De là nous nous dirigeons vers la ville de Manrèse, où nous trouverons le Sanctuaire de la Grotte de Saint Ignace. Ignace dut rester à Manrèse pendant plus de dix mois, puisque Barcelone était fermée à cause de la peste. Il n'est pas exagéré de dire que, dans cette ville, il a vécu une des étapes les plus importantes de son évolution spirituelle, durant laquelle naissent les « Exercices Spirituels », qui depuis lors seront suivis par des millions de chrétiens jusqu'à nos jours, comme chemin sûr pour chercher et trouver la volonté de Dieu.

Le pèlerinage d'Ignace continue ensuite jusqu'à Barcelone, atteignant Rome et Jérusalem, mais c'est cette route depuis Loyola jusqu'à Manrèse qui constitue le Chemin ignacien actuel. A Manrèse, avec le laissez-passer de pèlerin dûment estampillé, nous obtiendrons enfin l'Ignaciana ou certificat final du pèlerinage et la satisfaction de voir notre défi relevé. Comme ce le fut pour Ignace, pour le pèlerin du XXI^{ème} siècle, le chemin peut aussi être un voyage intérieur. Et c'est sans doute là sa valeur authentique. Bien que parcourir et contempler les beaux endroits

par lesquels serpente la route soit déjà attirant en soi, la force du Chemin ignacien réside dans le pèlerinage intérieur que le marcheur peut réaliser le long de ce parcours et comme transformateur potentiel de lui-même.

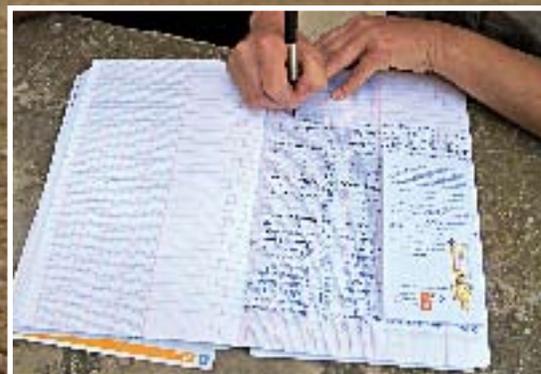
Pour le pèlerin qui désire entrer dans cette dynamique intérieure, à chaque étape du Chemin ignacien quelques lignes de méditation et de prière sont suggérées, que l'on peut suivre telles quelles ou adapter à son propre usage. Ainsi, les contradictions personnelles, les joies et les peines, les rêves et les intentions sont identifiés à mesure qu'ils surgissent. Le pèlerinage offre le rythme stable et le temps posé dont ont besoin l'esprit et l'âme pour se mettre d'accord.

En ce sens, le Chemin ignacien constitue une proposition exceptionnelle de ce qu'on appelle



A l'intérieur de l'article, des vues du pèlerinage contre les montagnes de Montserrat : Montserrat, Manrèse, Loyola, Arantzazu et de grandes étendues de campagne.

le chemin





Espagne



maintenant le tourisme spirituel, qui cherche à offrir aux hommes et aux femmes de ce siècle bouleversé une expérience qui soit transformatrice de leur être intérieur et aussi de leurs comportements sociaux : en définitive, revenir différents de ce qu'ils étaient quand ils sont partis.

Mais les motivations des pèlerins peuvent être variées et diverses. Certains marcheront pour des motifs spirituels, mais d'autres le feront comme un défi physique, avec un esprit d'excursionniste, pour admirer la nature, pour connaître les gens ou simplement pour profiter de quelques jours de vacances. Le Chemin ignacien est pour tous. Des lieux d'une beauté naturelle exceptionnelle, des monuments d'une grande signification historique, artistique et religieuse, des régions d'une grande richesse gastronomique... Tout ceci enrichit notre offre et l'expérience du pèlerin.

On compte aussi que les pèlerins puissent faire le parcours en bicyclette et même on envisage que l'on puisse visiter en voiture ou en autocar au moins cinq lieux sur cette route qui sont en relation avec Ignace. Les pèlerins sont invités à créer leur propre atmosphère de pèlerinage, peut-être en parcourant à pied un petit nombre de kilomètres, ou simplement avec la conscience personnelle de se trouver en train de partager ce que beaucoup d'autres pèlerins font à pied.

Quoi qu'il en soit, se mettre en route implique aussi un déplacement intérieur, un mouvement, un départ du point initial qui mette dans un état de pèlerinage intérieur et pas seulement extérieur. Le pèlerin Ignace partit à un moment crucial de sa vie, pendant lequel il devait prendre une décision. Le pèlerinage changea sa vie et ses projets postérieurs aidèrent le monde à changer. Avec le Chemin ignacien, la Compagnie de Jésus désire offrir au pèlerin d'aujourd'hui cette dynamique et son pouvoir potentiel de transformation.

Traduction de Yves Morel, S.J.



Le Jour de Saint Ignace

Espagne

Lluís Magriñà, S.J. - *Président de la Fondation "Jesuites Educació"*



L'objectif de la célébration du Jour de Saint Ignace est un approfondissement dans l'identité ignacienne pour la projeter dans le futur des communautés éducatives des collèges de la Compagnie.

Dans le contexte de la tradition centenaire des collèges de la Compagnie en Catalogne (Espagne), la célébration du Jour de Saint Ignace s'est développée comme un pari du renforcement de l'identité ignacienne de l'éducation qu'offrent les sept collèges regroupés dans un réseau, connu sous le nom de « Jésuites éducation ».

Il s'agit d'éduquer en recréant le sens d'appartenance de tous les éducateurs, des élèves et des familles des sept collèges de la Province Tarragonaise (Catalogne/Espagne), appartenance qui est à l'origine d'une expérience innovante de travail en réseau, dans la recherche conjointe d'un leadership éducatif basé sur la rénovation profonde de la pédagogie ignacienne et sur un nouvel élan

Des élèves de l'école des jésuites participant à une des initiatives du « Jour de St Ignace »

de la spiritualité propre de la tradition jésuite universelle. Dans le processus d'évolution de ce réseau de collèges, qui scolarise plus de 11.000 élèves et dispose de quelque 1.200 éducateurs, diverses commissions de travail se concertent sur le leadership, la pédagogie et la spiritualité ignaciennes. Le travail conjoint des sept centres éducatifs revêt une plus grande importance si nous tenons compte du fait que six de ces collèges sont situés dans des milieux socioéconomiques très divers de l'aire métropolitaine de Barcelone (Espagne). Il s'agit d'une micro-représentation de l'universalité des frontières de l'éducation jésuite.

Souvent, en Catalogne, l'évolution d'une société de membres laïques très prononcés, a choisi comme objectif la visibilité ignacienne et la transmission de la spécificité de sa spiritualité, un des grands défis des collèges des jésuites.

Pour tous ces motifs, et à partir du travail des commissions de leadership, de pédagogie et de spiritualité, une nouvelle initiative a surgi en 2011, à savoir la célébration du Jour de Saint Ignace. L'objectif qui donne l'unité à la proposition est un approfondissement dans l'identité ignacienne afin de la projeter dans l'avenir des communautés éducatives des collèges. Le Jour de Saint Ignace est devenu le symbole de la mission des éducateurs et, pour nos élèves et leurs familles, la référence unitaire de l'ambition de la construction d'une société plus juste et plus solidaire.

Tel qu'un élément supplémentaire à la rénovation de la spiritualité ignacienne, le Jour de Saint Ignace prétend diffuser la validité des choix de Saint Ignace, la diversité des présences de la Compagnie, la proposition de vie significant que l'on suit Jésus, avec de nouveaux langages qui correspondent au monde que nous vivons et que vivent spécialement les enfants et les jeunes, élevés dans les collèges de jésuites.

L'éducation Jésuites

Espagne

Sur les photos de ces pages, quelques activités dans lesquelles sont engagés les enfants des écoles jésuites le « Jour de St Ignace ».

Pour pouvoir concrétiser à ces objectifs, on a pensé à un jour du calendrier scolaire espagnol, car le 31 juillet, jour de la fête du saint, tombe au milieu des vacances scolaires. La date choisie donc a été le 12 mars, anniversaire de la canonisation de Saint Ignace, date qui se situe au coeur de l'année académique.

Le travail préalable des éducateurs avec les élèves dans les centres, ainsi que l'organisation de nombreuses activités selon les étapes éducatives et les âges des élèves. Ce travail ne se fait pas uniquement au même centre, mais en collaboration avec les autres centres du réseau, ce qui suppose une expérience collective dans la diversité sociale et des âges, expérience qui donne à la célébration un caractère spécial et jusqu'à maintenant inédit. Tout ceci suppose qu'on se dote d'un symbole



commun et d'une unité de mission des sept centres de « Jésuites Education ».

La commission a proposé que la célébration conjointe profite des activités que les centres éducatifs développaient à partir de la perspective de l'éducation ignacienne et des milieux religieux et social. À ces activités on en a ajouté de nouvelles qui cherchent à créer un meilleur contact entre les centres et à faire connaître les communautés de jésuites.

Les plus petits élèves, par exemple, sont les acteurs d'un des moments les plus profonds et en même temps les plus importants du Jour. Les élèves de l'éducation infantine – de 3 à 5 ans ! – de divers centres, se réunissent pour passer une journée ludique. À travers les jeux, ils apprendront la valeur de l'universalité, une des caractéristiques les plus présentes dans notre tradition pédagogique et spirituelle. Partager des jeux avec d'autres me rapproche d'eux. Ateliers, représentations théâtrales, bandes dessinées ou jeux de pistes sont d'autres activités destinées aux élèves un peu plus grands.

Une des propositions les plus originales et très appréciée par les membres mêmes de la Compagnie de Jésus, est la visite des communautés de jésuites. Elle est destinée aux élèves entre 16 et 18 ans, qui auront l'opportunité de dialoguer cordialement avec des jésuites, de partager avec



eux un repas dans leur maison, de découvrir ce que signifie vivre en communauté... d'entrer, en définitive, dans le quotidien d'une communauté et de trouver, peut-être, plus de points en commun que ceux qu'ils pouvaient imaginer.

Dans la célébration du Jour de Saint Ignace, il ne sera pas étonnant de trouver, dans les couloirs de la Curie de la Compagnie de Jésus, des groupes d'étudiants qui en sujets curieux ou étonnés, découvriront comment les jésuites s'organisent et travaillent. D'autres visiteront des centres sociaux dans lesquels on accueille des personnes sans logis, ou on offre des services aux immigrants à peine arrivés dans notre pays. Les plus aventureux se promèneront dans le centre de Barcelone, ce qu'ils ont peut-être déjà fait à de nombreuses occasions, mais qui, cette fois-ci, se révélera différent. En effet, se déplaceront dans les rues de la vieille ville en les voyant telles qu'elles devaient être au XVI^{ème} siècle, quand Ignace est entré dans la ville, qu'il priait et demandait l'aumône en l'église Sainte Marie de la Mer, ou qu'il suivait des classes de grammaire et d'humanités dans la maison du maître Ardévol.

La célébration a donc l'intention de nous faire sentir que, bien au-delà des murs de notre école, nous faisons partie d'une institution majeure, d'une tradition que nous partageons avec beaucoup plus de personnes et d'institutions. Le P. José Alberto

Mesa S.J., responsable de l'éducation secondaire et présecondaire de la Compagnie de Jésus, qui fut invité à participer à la célébration du Jour de Saint Ignace en 2012, a voulu faire ressortir deux des aspects clés de cette célébration : la nécessité de travailler en réseau pour affronter les défis de notre temps, et l'importance pour les centres de la Compagnie d'un approfondissement dans leur identité ignacienne.

Les diverses éditions de la célébration du Jour de Saint Ignace jusqu'à aujourd'hui ont supposé une rénovation des éducateurs eux mêmes dans leur propre identité, dans leur sens d'appartenance comme éducateurs ignaciens au réseau « Jésuites Education ». Nous pourrions définir l'intentionnalité de la proposition par trois binômes qui se trouvent dans les fondements de la tradition de l'éducation jésuite : mettre en évidence pour célébrer, visualiser pour comprendre et partager pour être.

Traduction de Yves Morel, S.J.



le 12 mars

Timor Est

Maintenant, plus qu'en toute autre époque, la population timoraise tient à sa portée une chance de souder son propre peuple en transformant ses rêves en une réelle possibilité d'avenir.

Pour de nombreux parents de Timor-Est, comme dans d'autres parties du monde, l'éducation est la clé d'un meilleur avenir pour leurs enfants. Une autre affaire est d'accéder à cette éducation. Ce pays est l'un des plus pauvres du Pacifique asiatique et son infrastructure, notamment scolaire, doit encore être développée.

En septembre 2011, la région jésuite de Timor-Est s'est engagée à créer dans ce pays un institut de l'éducation. L'Institut jésuite d'éducation est un ambitieux projet comprenant une école secondaire, le Collège Saint Ignace de Loyola, ainsi qu'une académie de formation des maîtres, le Collège Saint Jean de Brito, qui conduira en 4 ans à une licence d'enseignant des classes supérieures du secondaire.

L'Institut se trouve à Ulmera, Kasait, village rural à 20 km environ de la capitale Dili. De nombreuses familles y vivent dans des habitations aux parois faites de troncs de palmiers, aux toitures en tôle ondulée et sols en terre battue ou bétonnée. Les villageois prennent leur eau potable à la fontaine publique, ou sinon directement dans la rivière, le lac ou le ruisseau. La plupart d'entre eux vivent en agriculture de subsistance. A peu près un tiers de la population de plus de cinq ans d'âge ont reçu une éducation du niveau secondaire. Nombre d'enfants ont limité leur scolarisation au niveau primaire pour la simple raison qu'il n'existe pas d'école secondaire sur place et que leurs parents n'ont pas de quoi les envoyer dans une école de la ville.

Le Collège Saint Ignace de Loyola va donner à plus d'écoliers de la région la possibilité d'ac-

céder à l'instruction secondaire. Aucun effort ne sera négligé pour accueillir au collège les étudiants de Ulmera et des villages avoisinants de Tibar, Motalun et Fahilebo qui se trouvent à trois ou quatre kilomètres de distance à pied.

« L'éducation offre une fenêtre par laquelle le regard peut envisager un avenir meilleur » disait le P. Mark Raper, Président de la Conférence jésuite du Pacifique asiatique et Supérieur intérimaire de la Région jésuite de Timor-Est. « L'ouverture d'une école offre à quelques enfants la chance de trouver un avenir. La fondation d'une académie de formation des maîtres servira le pays tout entier ».

Timor-Est est le pays le plus jeune de toute l'Asie. Il est forcé d'élargir l'accès de ses concitoyens à l'éducation et de leur fournir une éducation de qualité supérieure. Près de 40 pour cent des Est-Timorais âgés de quinze ans ou davantage n'ont suivi aucun cycle scolaire et, actuellement, environ 30 pour cent des enfants ne vont pas à l'école.

Certes, le gouvernement a-t-il inscrit l'éducation parmi ses priorités, mais cela ne constitue que l'un des nombreux domaines que le pays doit réhabiliter en profondeur, depuis l'indépendance acquise il n'y a qu'une décennie. En effet, c'est le 20 mai 2002 que Timor-Est est devenu libre, après plusieurs siècles passés sous le régime colonial portugais, 24 ans d'une cruelle occupation indonésienne et deux années d'une période



« L'éducation offre une fenêtre par laquelle le regard peut envisager un avenir meilleur. L'ouverture d'une école offre à quelques enfants la chance de trouver un avenir, mais la fondation d'une académie de formation des maîtres servira le pays tout entier. »



d'administration des Nations Unies.

Cette liberté n'a été conquise qu'au plus haut prix. Avant leur départ, les Indonésiens et les milices qui leur étaient fidèles ont détruit une bonne part de l'infrastructure dont ils étaient eux-mêmes les bâtisseurs. Le Timor-Est n'avait ni gouvernement, ni langue officielle, ni monnaie, ni système légal. Il ne pouvait se reposer que sur un minimum de citoyens qualifiés à gérer les départements gouvernementaux et les écoles. En effet, la plupart des fonctionnaires étaient des Indonésiens ou s'identifiaient avec l'administration indonésienne. À l'indépendance, ils étaient retournés dans leur pays ou ils avaient fui pour se réfugier de l'autre côté de la frontière.

Depuis lors, Timor-Est avait réalisé de remarquables progrès et avait atteint de plus hauts niveaux de paix et de stabilité. Les élections générales et présidentielles avaient été organisées avec succès au début 2012 et les forces de maintien de la paix des Nations Unies, en place depuis le départ des Indonésiens en 1999, avaient pu quitter le pays.

Cependant, il reste beaucoup à faire, beaucoup de besoins urgents, dont un grand nombre ne pourront être comblés qu'à force de temps et de persévérance. Près de la moitié des 1.100.000 habitants du pays vivent en-dessous du niveau international de la pauvreté. Timor-Est dispose de quelques ressources naturelles, mais 40 pour

Une fenêtre ouverte sur l'avenir

Karen Goh - Conférence des Jésuites de l'Asie-Pacifique



cent des familles survivent avec moins d'un dollar des Etats-Unis par jour. L'insécurité alimentaire affecte 80 pour cent des ménages dans de nombreux districts ruraux et plus de la moitié des enfants de moins de cinq ans est en état de malnutrition. Le taux de natalité est l'un des plus élevés au monde et 15.000 jeunes atteignent chaque année l'âge du travail, mais seulement une maigre fraction d'entre eux trouve un emploi.

Quant à l'éducation, il est vrai que le gouvernement a donné priorité à ce secteur et tout d'abord par l'augmentation du nombre des enfants qui fréquentent l'école primaire. Aujourd'hui, 90 pour cent des enfants d'âge approprié s'enrôlent à l'école primaire, mais plus de 70 pour cent d'entre eux abandonnent l'école avant d'atteindre l'année 9 du programme d'âge et beaucoup d'écoliers prennent une moyenne de 11,2 années pour couvrir les six niveaux du primaire. En outre, une enquête récente a montré que plus de 70 pour cent des écoliers étaient incapables de lire le moindre mot à la fin de leur première année d'école. A la fin de l'année 3, 20 pour cent étaient encore incapables de lire les mots les plus simples.

Il apparaît donc, - même si le gouvernement

Le gouvernement du jeune Etat de Timor Est mise tout sur l'éducation des jeunes et les jésuites leur donnent un coup de main, grâce aussi à leur longue tradition dans ce domaine.

Timor Est



continue à bâtir l'infrastructure physique de l'éducation - , que le défi majeur réside dans la multiplication du nombre des maîtres qualifiés et engagés à la tâche. Les maîtres formés sont peu nombreux ; leur moral et leur qualification laissent à désirer. Le précédent Ministre de l'Education admettait que 75 pour cent des 12.000 maîtres du pays n'ont pas la formation qu'il faudrait.

L'Institut jésuite d'éducation a pour ambition d'attaquer également ce problème, au niveau du secondaire supérieur. A son ouverture en 2014, le Collège Saint Jean de Brito assurera une formation didactique de qualité à ses élèves, futurs maîtres des classes de niveau secondaire supérieur.

L'Institut ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire de la Société à Timor-Est. Les jésuites sont présents ici depuis plus de cent ans, partageant en profondeur la vie et les épreuves de la population, jusqu'au martyre. Un jésuite indonésien, Tarcisius Dewanto, a péri dans le massacre de plus de 200 personnes à Suai en 1999, juste six semaines après son ordination sacerdotale. Quelques jours après, le P. Karl Albrecht fut abattu d'un coup de feu dans le jardin de sa maison à Dili, 10 jours exactement avant le cinquantième anniversaire de son entrée dans la Société.

Le jésuite portugais P. José Alves Martins avait choisi de rester quand l'Indonésie attaqua et occupa le pays en 1975. Il vécut avec les réfugiés, les aida, et pendant quelques années lui-même et son compagnon portugais le jésuite P. João Felgueiras furent un important canal de communication entre les Est-Timorais et le monde extérieur. En mai de l'an dernier, le père Martins reçut la médaille la plus prestigieuse en second du pays, la *Médaille du*

mérite Dom Marito da Costa Lópes pour ses contributions au peuple timorais sous l'occupation indonésienne. Les jésuites Martins et Felgueiras furent faits citoyens de Timor-Est.

Plus récemment, encouragés par le grand nombre de Timorais qui avaient rejoint la Société au cours des dix dernières années, nous nous sommes lancés dans ce vaste projet d'éducation, sûrs que Dieu dans sa bonté nous fournirait le nécessaire. C'est ce qu'Il a fait.

Le projet s'est révélé comme la cible d'un véritable effort de collaboration avec notre Conférence. Grâce – dans une large mesure – aux dons reçus des provinces d'Australie et du Japon, nous avons pu acheter le terrain voulu, le clôturer, le défricher, le débroussailler et le mettre à l'abri des chèvres. Nous l'avons connecté au réseau électrique et creusé un puits, de telle sorte que l'école et la communauté locale puissent disposer d'une bonne source d'eau. Nous avons réussi à construire et à équiper assez de salles de classe et autres facilités pour ouvrir l'école et y accueillir son premier contingent d'élèves en janvier.

La communauté jésuite locale était trop restreinte pour gérer le projet, car la plupart des jésuites timorais étaient encore en formation, mais les jésuites des Philippines, de l'Australie, du Japon, de l'Inde, du Vietnam et du Portugal sont venus nous aider. Alors que nous manquions de spécialistes en formation des maîtres, nous avons rencontré la Congrégation religieuse des sœurs de Jésus et Marie, laquelle nous a détaché, de l'Inde, deux religieuses qui ont rejoint notre équipe.

La création de l'institut a été observée de près et avec beaucoup d'attention par la communauté locale, que nous nous efforçons de servir aussi

*Ci-dessous,
le camion qui amène
les enfants à l'école.*



par des activités d'assistance telles qu'une clinique mobile, un centre pastoral, des séminaires pour les instituteurs des écoles publiques et des initiatives d'interaction avec les élèves de ces écoles.

Le 15 janvier 2013, la première branche de l'institut d'éducation ouvrait ses portes. Le Collège Saint Ignace de Loyola débutait sa première journée d'enseignement de septième année pour 74 garçons et filles, tellement impatients de commencer, qu'ils se sont présentés presque tous une bonne heure avant l'ouverture de la journée scolaire à 8.30 heures.

« Je veux devenir docteur », a dit Jufrania. « Je veux juste commencer par une bonne école, qui m'apprendra à respecter les autres et qui me fera connaître Jésus. Cette école-ci, je le sais, a de bons maîtres, qui communiquent bien avec leurs élèves. Ils vont nous comprendre et prendront le temps qu'il faudra. Ils ne se contenteront pas de nous enseigner des choses, mais ils prendront le temps de nous expliquer. »

Un autre, Holandio, a dit : « Je sais que cette école fera de moi une personne valable et bien formée. C'est pour ça que je suis si content d'être entré dans cette école. »

Pour les jésuites de Timor-Est, la première journée d'école fut la réalisation du rêve entretenu pendant dix années d'un apostolat par l'éducation. Ce jour-là, leur joie apparut non seulement sur place, mais aussi sur Internet car nos jeunes jésuites timorais, disséminés dans les maisons de formation d'un bout à l'autre du Pacifique asiatique, ne cessèrent de répandre et de répéter la nouvelle sur leurs pages Facebook.

C'est par la grâce de Dieu que nous sommes arrivés jusque là et ce sera par Sa grâce que nous



assisterons à la réalisation intégrale de notre rêve d'un institut jésuite de l'éducation.

Bien entendu, il nous faudra des années pour achever l'édification de l'institut. Le défi majeur sera de trouver l'aide financière nécessaire à l'achèvement des constructions et à la réunion des équipements. Cela coûtera cher, parce qu'une bonne part du nécessaire devra venir d'outre-mer, qu'il s'agisse de matériaux de construction, d'équipements de laboratoire ou d'informatique, de livres, etc. Nous nourrissons aussi l'espoir de pouvoir offrir des bourses d'étude aux écoliers et aux étudiants en maîtrise éducative qui n'ont pas les moyens de payer de leur poche les frais de scolarité. Nous continuons à déposer notre confiance en Dieu. Quelques provinces et bureaux de mission de notre Conférence ou de l'Europe ont déjà pris l'engagement de rassembler une partie des fonds qui nous manquent.

Traduction de Anne Stainier



Le gouvernement a reconnu les mérites de jésuites qui se sont consacrés à la population du pays. Ci-dessus la décoration du P. José Alves Martins.

St. Jean de Brito



Brésil

Le projet comprend quatre composantes principales : itinérance, insertion, collaboration entre institutions et transfrontalière. Son principal objectif est d'aller là où d'autres ne peuvent pas, aux frontières (géographiques ou symboliques) là où les plaies sont les plus ouvertes et la vie menacée.

L'équipe mobile (EI) a été fondée par le Père Claudio Perani, SJ en 1998. Il s'agit d'un service inter-institutions pour les populations de l'Amazonie. Le service missionnaire itinérant complète d'autres services plus institutionnels et fait partie de l'Église d'Amazonie. L'EI est formée par plusieurs institutions (actuellement 10) qui envoient des ressources économiques et des personnes, laïques et religieuses. Le projet comprend quatre composantes principales : l'itinérance, l'insertion, le travail inter-institutions et transfrontalier. Sa mystique et sa spiritualité : « *Être avec ceux avec*

qui personne ne veut être, être là où personne ne veut être et être comme personne ne veut être. » Son principal objectif est d'être là où d'autres n'arrivent pas, aux frontières (géographiques ou symboliques), là où les blessures sont les plus ouvertes et la vie le plus menacée. Aujourd'hui, l'IE a trois insertions de base parmi les pauvres et les exclus à Manaus (1998) et dans les triples frontières amazoniennes du Brésil-Pérou-Colombie (2004) et du Brésil-Venezuela-Guyane (2008). Si des renforts arrivent, existe la perspective de l'ouverture d'un nouveau centre dans la région des trois frontières de l'Amazone au Brésil-Bolivie-Pérou.

La communauté itinérante de Manaus fut la première à ouvrir (2000). Aujourd'hui, elle se compose de 5 personnes de 5 institutions différentes (deux femmes laïques, deux religieuses et un religieux). Elles vivent en insertion, sur deux pilotis du quartier Arthur Bernardes composé de 550 familles. Le quartier est proche du centre de Manaus, en dehors de la « igarapé » (« ruisseau »



L'équipe mobile d'Amazonie

Fernando López, S.J. - Equipe Mobile d'Amazonie



en Tupi-Guarani, littéralement: « le chemin de la pirogue ») de la Cachoeira Grande (Grande Chute d'eau), qui se jette dans la rivière Noire, un affluent de l'Amazone. La plupart des familles du quartier sont indigènes ou métis. Elles sont venues de l'intérieur pour tenter leur chance dans la grande ville, car il n'y a pas de politiques publiques qui répondent aux besoins de base (santé, éducation, travail, etc.) dans leur village ou dans les communautés rurales ou riveraines. Les familles viennent d'une réalité pauvre mais digne dans la jungle pour terminer dans la marginalité indigne et inhumaine « jungle d'asphalte et de béton ». Elles n'imaginaient pas que le « développement de la ville » les conduirait à la marginalité la plus absolue.

La vie est dure sur les plateformes. Les maisons sur pilotis et les ponts qui les relient les unes aux autres sont en bois et font quatre mètres de haut. Six mois par an, au-dessous des maisons, passe l'eau du ruisseau qui traîne toutes les poubelles de la ville et les débris du quartier. Poubelles et vau-

Photos dramatiques de deux catastrophes qui ont frappé les populations des palafittes en Amazonie : l'eau et le feu, jetant les gens dans une pauvreté encore plus extrême.

Alagados

Brésil



La vite dans les palafittes est dure. Les poutres et les ponts qui unissent les unes aux autres sont à quatre mètres de hauteur, mais il n'existe pas d'infrastructures hygiéniques et sanitaires.

tours sont partout. Il n'y a aucune infrastructure d'assainissement. Les toilettes et les douches vont directement dans le courant. La lumière et l'eau dans de nombreux foyers sont « chats », c'est à dire connectées illégalement sur le réseau de distribution urbaine. Avec beaucoup de créativité et de sens de l'humour, toute la vie des gens (personnes âgées, jeunes et enfants) et des animaux (chiens, chats, rats, vautours, etc.) se déroule sur l'étroitesse des plateformes. Il n'y a pas beaucoup d'espaces de vie privée. Le contact avec l'autre est presque obligatoire : dans les allées étroites et les maisons collées mur contre mur, les conversations de fenêtre à fenêtre et de porte-à-porte sont continues. Un test exigeant de coexistence, de tolérance, de partenariat, de réciprocité, de solidarité, de flexibilité. Une opportunité unique de développer la capacité d'aimer, de pardonner et de servir.

En 2012, la communauté Arthur Bernardes a vécu deux expériences très fortes : la plus grande inondation de l'histoire et le plus grand incendie de Manaus.

Juillet de l'année 2012 a vu l'inondation la plus

grande du fleuve Amazone dans l'histoire. Seulement trois ans auparavant (Juillet/2009) avait eu lieu une autre crue historique. Les habitants les plus anciens du quartier ne se rappellent rien de tel depuis plus de 40 ans qu'ils vivent dans la région. Ils disent que c'est le changement climatique. De fait, le déséquilibre climatique et environnemental de la planète se fait sentir fort dans toute la région amazonienne. Durant cette dernière crue, tout le quartier a été inondé. La rivière est entrée dans chaque maison alors que les maisons sur pilotis sont à plus de 4 mètres au-dessus du sol. Les deux maisons de l'EI ont également été inondées (plus d'un mètre d'eau dans la maison). Tous les voisins ont dû construire des « marombas » : arracher les madriers du plancher et fabriquer un faux plancher surélevé pour mettre les affaires au sec. Pendant deux mois ils ont vécu courbés, avec la tôle ondulée ou une plaque d'aluminium du toit collée sur la tête. Les maisons sur pilotis peuvent alors devenir un four très chaud et humide (du fait de l'eau par en dessous et du soleil au-dessus). A midi la température peut atteindre 50°C. Avec l'inondation, les toilettes et les douches sont sous l'eau et ne peuvent pas être utilisées. On fait ses besoins dans un « pot » improvisé (boîte de conserve, cuvette etc.) et ils sont jetés directement dans la rivière (sans avertir : « L'eau s'en va »). La douche se fait accroupi avec un seau et un bol.

La forte solidarité des gens est impressionnante. Les habitants s'entraident pour porter des choses et se prêter leurs installations précaires, outils et ustensiles. Il est admirable de voir que les difficultés rencontrées n'affectent ni la sagesse, ni la bonne humeur, ni la joie, ni l'espérance et ni la détermination.

Malheureusement, le gouvernement ne réagit que sous la pression de la communauté : des marches, des manifestations, des blocages de rues, dénonciations dans les médias, etc. furent nécessaires pour que les aides arrivent. L'association de quartier Arthur Bernardes (AVAB) a joué un rôle fondamental dans le processus d'organisation du quartier. La maison centrale sur pilotis a été construite par la communauté en solidarité avec



la Caritas Tenerife-Espagne. Grâce à l'effort, à la pression et à la lutte de AVAB, il a été obtenu que le gouvernement s'engage pour développer la zone et que les familles aient droit à un logement décent. Initialement, le projet du gouvernement visait à déplacer toutes les familles de la région avec une petite compensation. Avec prétexte d'« assainir les cours d'eau » de Manaus, pour éviter de polluer le fleuve Amazone, le gouvernement essaie de faire ses affaires et un fort « nettoyage social » : sortir les pauvres du centre-ville et spéculer sur ces terrains de centre-ville. L'AVAB a dénoncé cette injustice et a rassemblé les familles du quartier pour gagner leur droit à un logement décent pour tous et au même endroit, près de leur emplois, là où ils ont toujours vécu. Le projet d'urbanisation, prévu pour décembre 2011, a commencé un an plus tard.

Une fois de plus l'histoire se répète : les actions du gouvernement sont en retard et lentes. La prévision de la crue du fleuve Amazone était connue plusieurs mois auparavant. L'AVAB a continué à alerter les autorités pour prendre des mesures d'urgence, avant que l'eau envahisse les maisons de quartier et les passerelles. Mais le gouvernement est intervenu après que la rivière ait inondé tout le quartier, et seulement suite à une forte pression et aux plaintes de l'AVAB dans la presse locale. Les familles se sont mobilisées et ont fait une manifestation pacifique : elles ont fermé l'accès des avenues qui mènent au centre-ville avec des pneus et des vieux matelas, etc.. Les habitants s'excusaient auprès des passants et expliquaient les raisons du blocage. Tout le centre-ville est resté paralysé. Bientôt est arrivé le bataillon de Choc de la police militaire pour réprimer la manifestation.

Pour éviter la répression une stratégie de non-violence a été élaborée : les enfants du quartier se sont mis à jouer au football au milieu de l'avenue en face de la police, entre elle et les manifestants ; les femmes ayant des nourrissons furent placées au premier rang, allaitant leurs enfants, les jeunes et les adultes se sont reculés derrière avec leurs bannières, scandant des slogans et revendiquant leurs droits. L'organisation et la sagesse non-violente du peuple ont impressionné. On appela les médias qui ont filmé l'ensemble et informé de tout ce qui se passait ... Enfin, après cinq heures de manifestation, les représentants du gouvernement arrivent et parviennent à débloquer quelques aides concrètes pour répondre efficacement à l'urgence... L'AVAB met les autorités en garde : « Si le gouvernement ne répond pas à nos justes demandes, nous continuerons à manifester pacifiquement la semaine prochaine en fermant davantage d'avenues ». Avec patience et persévérance, effort et souffrance, union et orga-

nisation, pression et action non violente, humour et créativité, le peuple avance ...

De l'eau au feu ! Seulement trois mois plus tard (27/11/2012) un embrasement éclair anéantit rapidement le quartier. Sur les 550 maisons sur pilotis 520 ont brûlé. Plus de 500 familles, environ 2.000 personnes se sont trouvées à la rue, ayant perdu leurs maisons et le peu de biens qu'elles possédaient. Grâce à Dieu et à la capacité à survivre des pauvres, il n'y eut aucune perte humaine. Des animaux sont morts piégés dans les maisons sur pilotis et les passerelles de quartier.

Tôt le matin (8 heures) plusieurs enfants apeurés accoururent en criant. « *Les flammes, le feu, le feu* » Arizete et Grâce, religieuses de l'EI sont allées au centre communautaire pour voir ce qui se passait. De l'autre côté du terrain de football une maison était en feu. Immédiatement, on a appelé les pompiers, mais rien ... Un court-circuit d'un « chat à la lumière » était la cause. A ce moment là, plupart des gens travaillaient à l'extérieur du quartier, ainsi que les enfants et les jeunes qui étudient dans la matinée. Il n'y avait que les personnes âgées, quelques femmes au foyer, les enfants et les jeunes qui vont à l'école l'après-midi.

A eux tous, ils ont tenté d'éteindre le feu, mais ils n'ont pas pu. Ils avaient beau insister pour appeler les pompiers, personne ne répondait ou s'ils répondaient, ils disaient qu'ils étaient en route, mais n'arrivaient jamais. En quelques minutes, le feu était hors de contrôle, sautant de pilotis en pilotis, dévorant tout sur son passage. Les gens désespérés couraient d'un côté pour l'autre. Une vieille femme avec des difficultés à marcher criait en demandant de l'aide. Arizete et Grace, ainsi que d'autres voisins, sont venus rapidement à son secours. Tout le monde essayait de se sauver aussi que le peu de choses qu'ils possédaient. Ils jetaient leurs biens par les fenêtres soit sur le terrain de football (au centre du quartier), soit vers le ruisseau qui borde la communauté.

La « Voix de la Vérité » (radio communautaire avec haut-parleurs) comme toujours a beaucoup aidé. Elle a donné des instructions précises aux habitants : « *Tout d'abord aidez à sauver les enfants et les personnes âgées, puis sortez les choses de plus de valeur ...* » jusqu'à ce que le feu attei-



Pilotis



Ci-dessus, des images du violent incendie qui s'est développé dans un grand bidonville en novembre 2012 détruisant le peu que les gens possédaient.

gne et détruit aussi la radio. Beaucoup de gens se chargeant d'enfants et d'objets, sautaient dans l'eau et traversaient la rivière pour échapper aux flammes. Les images étaient horribles. Le quartier ressemblait à un champ de bataille.

Les pompiers sont apparus trois heures après les avoir appelés. Le premier groupe est arrivé avec un camion sans eau et sans tuyaux. Une fois de plus, les moyens de l'Etat étaient arrivés en retard et incapables de défendre les droits et la vie des pauvres. A nouveau, apparaît évidente la crise profonde du système, l'injustice institutionnalisée et la complicité du pouvoir politique servilement soumise à la dictature du capital économique. L'ordre est de tirer du profit à tout prix, y compris en pratiquant le « nettoyage urbain », en sortant les pauvres du centre-ville afin de « maquiller son visage » et de vendre une « belle image » pour la Coupe du Monde (2014) et les Jeux Olympiques (2016). Quand inaugurera-t-on le Mondial contre la Pauvreté Globale dans le monde et les Jeux Olympiques de la Justice Socio-environne-

mentale et la Solidarité Universelle?

Juvenilde (religieuse) et Elena (laïque), jeunes qui sont en train de faire l'expérience de l'EI, partagent leurs expériences de vie : « *Nous sommes sorties pour visiter quelques villages indigènes à trois jours de Manaus. Nous emportions l'image habituelle du quartier : un peuple heureux, amical et plein de vie ... De retour deux semaines plus tard, tout semblait irréel : le feu, la destruction et les cendres, des visages de douleur et de désolation ... Mais malgré tout, la communauté exprimait de l'espoir et de la force, de la résistance. Un peuple admirable, qui, devant les débris et les cendres de tous ses biens, gémit de douleur, mais ne se rend pas, ne recule pas, pleure, mais ne s'incline pas, conserve la tête bien haute dans la dignité, résiste fermement et exige que ses droits soient respectés.* » Elena et Juvenilde d'affirmer avec conviction : « *L'amour est un feu qui brûle et qui ne se voit pas, c'est une blessure qui fait mal et ne se sent pas. Nous devons être forts sans perdre la tendresse* ».

La présence pendant ces jours d'Arthur et Luizimar, novices jésuites qui faisaient une expérience d'insertion avec l'IE, a également été importante. Ils affirment que ces jours ont marqué pour toujours leurs vies et leurs vocations : « *Nous gardons encore gravé dans le cœur en lettres de feu, le visage de chaque personne : les pleurs, les cris, la souffrance et la tristesse ... Mais au milieu de tant de douleur, ressortaient la force et la solidarité de tous. Du petit geste, comme porter un chaudron, à risquer sa propre vie pour sauver celle d'un autre ... Nous avons juste une très profonde gratitude au Dieu de la Vie et aux gens qui luttent inlassablement pour leurs rêves et leur vie. Ils nous enseignent que là où il y a de la vie, il y a de l'espoir* ».

Plusieurs questions restent en l'air et dans la fumée : que pouvons-nous apprendre de ces gens qui ne restent pas assis les bras croisés à attendre que la solution vienne d'en haut ? Qu'ont-ils eux qui nous manque à nous, ou qu'on nous a coupé ou volé ? C'est le temps de l'espérance, c'est de s'insurger et d'une nouvelle prise de conscience mondiale ! Et la révolution commence dans les entrailles de chacun, dans les choix de vie que nous faisons.

L'IE réaffirme sa conviction : « *Avec les pauvres de mon pays, je veux assumer mon destin* ». Un appel à la cohérence personnelle-collective-et-institutionnelle de vie d'être présents solidairement là où les blessures de l'humanité et de la Terre Mère sont les plus ouvertes et la vie le plus menacé. Vidéo de l'incendie sur youtube : <http://www.youtube.com/watch?v=w24Kf2N1qN0>

Traduction de Y.V.

Paraguay Les anciennes 'Reductions' reviennent à la vie

Alberto Luna, S.J.

En décembre 1609, entouré par une multitude de natifs guaranis libérés par le Cacique Arapysandú, le Père Marcial de Lorenzana, avec d'autres compagnons jésuites, célébra la messe de Noël dans la maison de la première Réduction jésuite guarani du Paraguay, commencée sous le nom de Saint Ignace, bien qu'Ignace de Loyola n'ait été canonisé qu'en 1622.

En décembre 2007, les jeunes novices et pré-novices accompagnés par le Père Maître Ireneo Valdez, firent le déménagement du noviciat des jésuites du Paraguay de Paraguarí à la maison des jésuites dans la ville actuelle de Saint-Ignace. La communauté paroissiale et les habitants en général ont aidé au déménagement et ont reçu avec une grande joie les jeunes jésuites dans cette paroisse dont la Compagnie s'occupe depuis son retour au Paraguay en 1927. L'appui constant et la collaboration des fidèles pour la vie de la maison montrent qu'ils conservent une grande dévotion envers les jésuites.

Deux ans après le début de la fondation de Saint-Ignace en 1611, le jésuite paraguayen Saint Roch Gonzalez de la Sainte Croix, grand ami de Marcial de Lorenzana, arriva dans la nouvelle réduction. Roch, dont la mère métisse était la fille d'une femme guarani et d'un colon espagnol, avait une grande affection pour ses cousins guaranis, et il se faisait accompagner dans ses déplacements apostoliques par de jeunes guaranis de la Réduction qu'il formait à la vie chrétienne, à la prière, aux chants et jusqu'aux danses religieuses.

Aujourd'hui, depuis l'arrivée des novices à Saint-Ignace, la maison s'est transformée en un lieu de rencontre des jeunes de la paroisse et en un lieu de référence pour les personnes intéressées et les candidats à la Compagnie de Jésus qui visitent l'endroit et partagent la vie des novices. Divers jeunes de différentes localités sont accompagnés par des jeunes jésuites en groupes vocationnels qui les préparent au discernement de leur vocation ; à la fin de ce processus, quelques-uns d'entre eux font le pas pour entrer au Noviciat.

Dans la vie quotidienne des Réductions du Paraguay, le travail était accompagné par la prière, avec une image portée en procession,



accompagnée de chants et de prières jusqu'au lieu de travail. Une profonde religiosité et être continuellement en présence de Dieu sont des valeurs très propres à la culture guarani.

Au lever du jour, la cloche réveille les jeunes novices et les appelle à prier ensemble l'oraison du matin dans la chapelle du noviciat, ornée d'images de l'ancienne Réduction. Là, ils chantent ensemble en espagnol et en guarani, ils récitent les psaumes millénaires et, ensuite, dans le silence du matin, certains en prenant le maté, l'infusion de la fameuse 'herbe des jésuites', ils consacrent une heure à la prière et à la méditation personnelle de la Parole de Dieu. Pendant une



Le noviciat de la Province du Paraguay est revenu sur le lieu de la première 'Réduction' qui, en 1611, reçut le nom de Saint-Ignace.

Le noviciat se transforme en centre d'animation des jeunes et des vocations.

la prière

Paraguay



A droite, le fleuve Paraná près de S. Ignazio Mini. Au-dessus, des novices et candidats de la Compagnie de Jésus au pied de la statue de St Ignace. A la page suivante, des images de la vie du noviciat, dont le pelage de pommes de terre à la cuisine avec l'assistant du Maître des Novices.

partie de la journée, les novices se partagent les tâches des équipes de travail pour la propreté de la cour, l'entretien du jardin, l'élagage des arbres du jardin et les achats au marché. La première Réduction dût changer de lieu jusqu'à l'emplacement actuel dans lequel elle se trouve. Autour de la place on conserve jusqu'aujourd'hui quelques maisons d'Indiens. Le musée Saint-Ignace, ancienne maison des pères jésuites, se trouve à côté de la maison actuelle du noviciat et c'est l'un des meilleurs musées d'images sacrées du Paraguay, où l'on conserve d'anciennes images de l'église Saint-Ignace, qui s'effondra en 1926.

La vie de la communauté du Noviciat s'écoule entre les corridors du musée et les novices se familiarisent avec l'histoire de ce peuple, les anciens retables, les images, l'emplacement de l'ancienne église. Le jardin et le potager sont les mêmes que le jardin et le potager des pères des Réductions. On peut y cueillir différents fruits et légumes tropicaux dans un espace très fertile de jardin est entretenu par les novices mêmes. Le catéchisme et la doctrine chrétienne étaient l'objet d'un soin particulier de la part des jésuites qui préparaient les guaranis des réductions à recevoir les sacrements de la vie chrétienne. De même la formation scolaire, l'enseignement

de l'écriture et de la lecture, faisaient partie de la formation des enfants et des jeunes, sans négliger la formation aux arts, à la musique, à la sculpture, à la peinture et au théâtre.

Le Père maître et son assistant font découvrir aux novices ce que sont la mystique, les règles et l'histoire de la Compagnie ; les novices découvrent l'esprit qui a animé les jésuites à travers les siècles et l'assimilent. Les classes de grammaire, d'expression espagnole et de guarani, données par des collaborateurs laïques, font partie de leur formation, ainsi que la musique, le chant et les autres disciplines de l'art.

Aux week-ends, les novices accompagnent les enfants et les jeunes du Mouvement eucharistique des participants, visitent les communautés chrétiennes de la paroisse et vont à la rencontre des familles paysannes dans les villages voisins dont la langue dominante est le guarani. La catéchèse, les groupes de réflexion, la formation des leaders laïques, les célébrations de sacrements et spécialement de l'eucharistie dans les chapelles, sont des services très précieux auxquels ils collaborent très activement.

Les chroniques des Réductions racontent que les Guaranis passaient leur temps libre à un jeu de pelote. Celle-ci était faite d'une résine semblable à du caoutchouc qu'ils appelaient 'manga'. Il y avait parmi eux des joueurs très habiles, capables de pirouettes remarquables avec la pelote qu'ils envoyaient du pied.

Ce n'est pas sans raison que le football fait partie de la vie des novices. Deux ou trois fois par semaine, les jeunes de la paroisse viennent et se joignent à ceux de la maison pour former deux



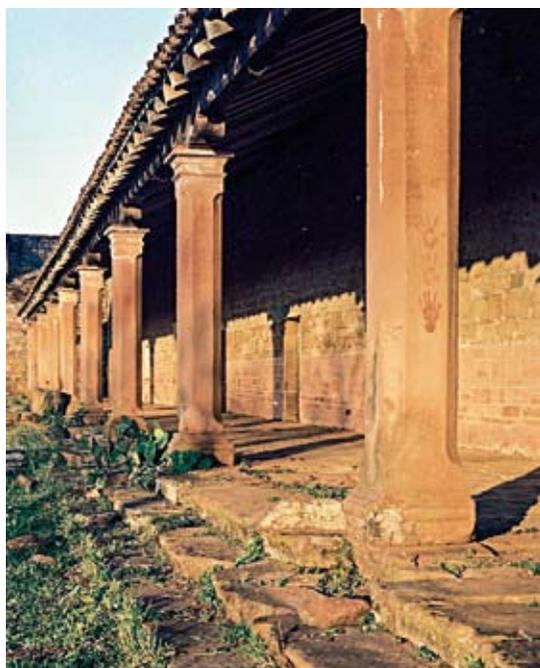
équipes ou plus de football qui jouent au milieu des cris d'enthousiasme. C'est le sport le plus populaire du Paraguay. Le jeu se termine toujours à un endroit où l'on peut voir une partie de la base de l'ancienne église, où les jeunes boivent ensemble la boisson traditionnelle du pays, le tereré.

Roch Gonzalez décrit la première procession du Saint-Sacrement à Saint-Ignace, comme une fête que les Guaranis ont préparée avec un grand soin. Ils ornent le parcours avec les plus belles fleurs et les fruits les plus éclatants de la forêt, avec des branches et des feuilles, avec des oiseaux multicolores et des petits animaux de la forêt, avec des chants et des danses religieuses, pour honorer ainsi la présence du Christ dans l'eucharistie comme le centre de la vie religieuse de la réduction.

L'Eucharistie quotidienne, célébrée par le maître des novices, tantôt en espagnol, tantôt en guarani, est le centre de la vie du noviciat. Pour terminer la journée, en chantant autour de l'autel, les jeunes rappellent de façon vivante le don de Jésus, écoutent sa parole et mettent en commun avec simplicité les expériences du jour. Le dîner communautaire qui suit la messe est un espace gratuit et spontané. Un échange agréable suit dans la cuisine où certains lavent les assiettes et les couverts pendant que d'autres les essuient tout, en commentant les anecdotes de la journée et se retirer ensuite pour reposer.

Ainsi, les novices du Paraguay, tels les bourgeois nouveaux d'une vieille racine, vivent en faisant constamment mémoire de l'un des héritages les plus riches de la Compagnie : les Réductions jésuites du Cône sud de l'Amérique latine.

Traduction de Yves Morel, S.J.



et le travail

Pologne

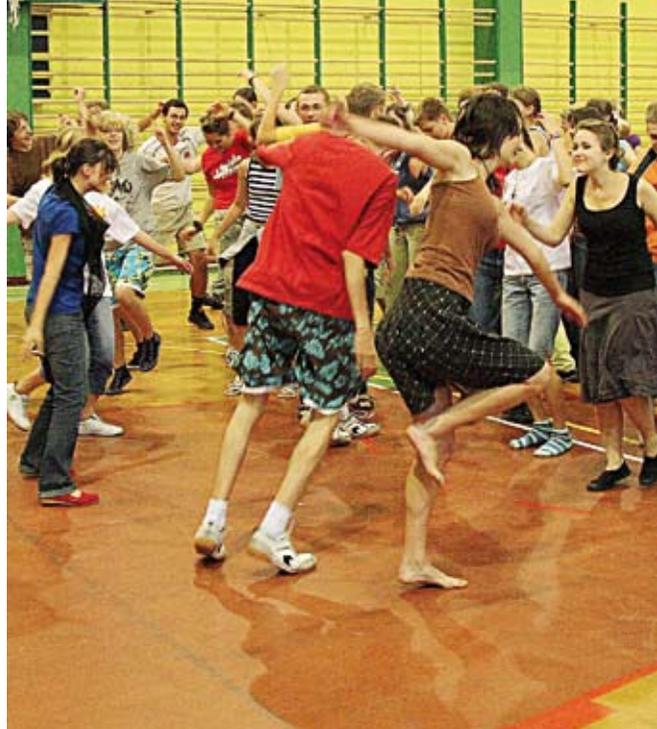
Sur les pages à droite: le logo du « Magis »; un moment de détente durant une retraite d'été ; et, dessous, un groupe d'animateurs. Le nom « Magis » est un mot clef de la spiritualité ignacienne qui signifie donner le meilleur de soi pour grandir dans ses relations avec Dieu et avec les autres.



Imaginez simplement que vous êtes sur le point d'assister à la messe dans une paroisse jésuite de Pologne dimanche prochain. Avec un peu de chance, vous allez vous retrouver dans une situation qui peut surprendre, au moins en Europe. Vous pourrez voir des douzaines de jeunes chrétiens chanter à voix haute, danser et sautiller en battant des mains. Regardez leurs visages et vous y remarquerez la joie irrésistible jaillissant de la profondeur de leurs cœurs. Ce n'est pas votre messe polonaise ordinaire. C'est sûrement un mouvement du Saint-Esprit parmi des jeunes polonais, un mouvement que quelques jésuites ont découvert il y a plusieurs années. Ce sont des jeunes qui en veulent, qui en veulent plus.

Magis est le mot latin qui veut dire « plus ». Ce n'est pas un mot quantitatif, que nous pourrions utiliser, par exemple, lorsque nous demandons « plus de sucre, s'il vous plaît ». Au contraire, c'est un mot qualitatif, davantage comme aimer plus, comprendre davantage, ou simplement le seul mot « mieux ». *Magis* est un des mots clés de la spiritualité ignacienne. Il se réfère à la croissance constante en nous-mêmes et dans notre relation avec Jésus. Les jeunes dont je viens de parler sont des membres des jeunes communautés jésuites appelées *Magis*. Ils se sont appelés eux-mêmes *Magis* – Oui ! C'est ce qu'ils ont fait ! : cette règle ignacienne est inscrite très profondément dans leurs jeunes cœurs. C'est la façon dont ils veulent vivre

« Le mouvement Magis est crucial pour l'Eglise en Pologne. Il développe en ces jeunes de larges perspectives, une véritable expérience de Dieu, et de grandes aspirations dans leur cœur. »



leur foi. Actuellement, il y a environ 500 jeunes, âgés de 16 à 19 ans, dans 16 communautés *Magis* à travers la Pologne. Il y a aussi une communauté à Göteborg, en Suède.

Certains pourront discuter ou être en désaccord avec moi, mais dès le moment où j'ai entendu parler pour la première fois des débuts du mouvement *Magis*, j'ai été convaincu que ses jeunes membres étaient animés d'un enthousiasme insufflé par le Saint-Esprit. Il y a l'exemple du jeune garçon de dix-sept ans à Klodzko, une petite ville de la Pologne de l'Ouest. Il désirait créer un groupe de jeunes dans la paroisse jésuite de là-bas. Il mit un an pour regrouper soixante jeunes dans une communauté. Ce fait n'est pas spécial en raison du nombre de personnes impliquées ; il est spécial parce qu'il révèle le noyau dynamique du mouvement *Magis*. *Magis* a été créé, et est constamment recréé par des jeunes. Il y avait, bien sûr, quelques jésuites qui, à ce moment-là, ont aidé les jeunes à discerner le mouvement selon les principes ignaciens. Il était clair que c'était le Saint-Esprit qui appelait un nombre toujours plus grand de jeunes à former le mouvement. Telles sont les dynamiques



La jeunesse adore “Magis”

Andrzej Migacz, S.J.



de ces communautés. Ce n'est pas un jésuite qui vient aux jeunes en proposant de nouvelles idées, mais bien les jeunes eux-mêmes. Il arrive, de temps en temps, qu'il puisse y avoir quelque désaccord entre les jésuites et les jeunes leaders. Le résultat est habituellement le même : ce sont les jeunes qui avaient raison. Cela, parce qu'ils connaissent mieux leurs pareils, qu'ils comprennent mieux leurs nécessités et leurs dynamiques. La façon dont les jeunes vivent leur foi est si différente de celle des adultes. A partir de cette expérience, les jésuites ont appris qu'il y avait un grand trésor chez les jeunes. Ils veulent faire de grandes choses et améliorer le monde. Il ne semble pas possible de les arrêter dans ce désir. Il reproduit l'esprit du fondateur de la Société de Jésus, saint Ignace de Loyola. Ainsi, les jésuites ont-ils appris qu'avec le secours de la spiritualité ignacienne, ils peuvent aider les jeunes à grandir dans leurs désirs de foi et de service.

Imaginez une grande rivière. Elle s'écoule de ses propres forces. Vous ne pouvez ni l'arrêter, ni la faire couler. La seule chose que vous puissiez faire est d'influencer son courant. C'est une image de la

tâche principale des jésuites associés à ces communautés de jeunes gens. Ils modèrent et ralentissent le courant en certains endroits, et l'encouragent dans d'autres. Ainsi, ces jésuites sont-ils appelés les modérateurs. Ils aident la rivière à rejoindre la mer, qui est le Christ Jésus. Le but des communautés de jeunes *Magis* est de faire de ces jeunes gens des hommes et des femmes au service des autres, selon les quatre rubriques que sont la communauté, le service, la prière et l'évangélisation.

Pour ce qui est de la dimension communautaire, les jeunes apprennent à créer des amitiés, à développer des relations mûres et à assumer la responsabilité des uns et des autres. Ils découvrent leur identité personnelle, développent la confiance en soi et apprennent à se fier aux autres. Cela les aide à grandir dans le service, à mesure qu'ils deviennent plus ouverts, plus tranquilles et plus joyeux. Ils découvrent qu'ils ont en eux beaucoup de bonté, qu'ils peuvent partager avec d'autres. Lorsqu'il y a un nouveau-venu ou un visiteur dans la communauté, il ou elle est stupéfait par le pouvoir de la joie et de la gentillesse dans le groupe. Il ou elle en reste désarmé.

Ensuite, il y a la prière. La toute première expérience de prière dans *Magis* est plutôt révolutionnaire pour ses membres. Ceux-ci découvrent subitement que Dieu est vraiment très proche d'eux, et qu'ils peuvent développer leur relation avec Lui d'une manière très personnelle et unique. Ils font l'expérience non seulement de Dieu, mais de leur Dieu. C'est une découverte très importante et cela devient souvent le tournant pour de nombreux jeunes en Pologne. Il apparaît aussi que les jeunes trouvent dans la spiritualité ignacienne un soutien considérable à l'évaluation





de leurs expériences spirituelles. Cela les aide à trouver Dieu en toutes choses.

L'expérience du Dieu vivant pousse les membres de *Magis* vers une dimension d'évangélisation. Leurs vies changent clairement, et ils deviennent de puissants témoins devant leurs familles et leurs amis d'école. Les gens autour d'eux arrivent à comprendre que quelque chose manque dans leurs propres vies : je crois que cette anxiété est une bénédiction pour eux. D'autres voient que les membres de *Magis* sont vraiment fiers de leur foi ce qui n'est pas commun, même en Pologne. La foi est encore souvent quelque chose dont les gens sont gênés. Mais pour les membres de *Magis*, c'est, au contraire, de la plus haute valeur. Vous ne pourriez pas les décourager, parce qu'ils ont fait l'expérience profonde de leur Dieu et qu'ils sont prêts à vous en parler.

Vous pourriez être intéressés à savoir comment les jésuites forment les membres de *Magis* à devenir des hommes et des femmes au service des autres. Chaque communauté est divisée en petits groupes d'environ sept à douze personnes. Chaque groupe est conduit par un des membres. Le leader est appelé l'animateur. Sa tâche est, comme son titre l'indique, d'animer le groupe et d'y promouvoir l'esprit et la vie. En fait, les animateurs forment vraiment le point focal du mouvement *Magis*. Ils dirigent la communauté, ils mettent sur le tapis des idées nouvelles, ils constituent sa force créatrice. Ainsi, les jésuites se concentrent-ils sur la formation d'animateurs en tant que bons leaders attachés à leurs groupes : à l'avenir, ils seront de bons leaders attachés à l'Eglise. Il est important pour les jésuites de développer une relation de confiance avec les animateurs. Si vous avez un bon groupe

d'animateurs, vous pouvez leur confier n'importe quelle tâche, avec n'importe quel groupe de gens. Certains jésuites disent ceci : « Si vous voulez écrire quoi que ce soit sur le mouvement *Magis*, vous devez consacrer 90% de vos observations aux animateurs ».

Le travail d'un groupe est basé sur un schéma simple. Premièrement, les membres se livrent à quelque activité, par exemple la prière, le jeu interactif, etc. ; ensuite, ils partagent leurs sentiments et réfléchissent sur leurs expériences. Les membres développent et approfondissent leur amitié dans ces groupes, au fur et à mesure des discussions sur leur prière et leurs expériences de vie. Les groupes se réunissent une fois par semaine. De la même façon, toute la communauté se rassemble une fois par semaine. Là, ils célèbrent leur amitié, chantent, jouent, consacrent un temps d'adoration à Dieu et passent un bon moment ensemble. C'est leur façon de vivre leur foi. Deux fois par an, toutes les communautés *Magis* se réunissent pour une retraite. Les membres de *Magis* quittent leur domicile respectif pour passer de six à dix jours ensemble, en priant et en prenant plaisir à la compagnie les uns des autres.

Je pense que le mouvement *Magis* est réellement crucial pour l'Eglise en Pologne. Il forme des jeunes gens dans une vaste perspective, à travers une véritable expérience de Dieu et il les comble d'aspirations de réellement grande envergure. En Europe, l'Eglise brûle d'envie de nouvelles formes d'évangélisation. Elle brûle d'envie de tout faire pour le Dieu vivant. Je crois que le mouvement *Magis* constitue la réponse du Seigneur à ce désir ardent en Pologne. *Magis* fait également du chemin en Suède. Se répandra-t-il plus largement ? Je crois qu'il durera aussi longtemps que le Saint-Esprit enflammera les cœurs de jeunes gens et aussi longtemps que nous encouragerons cet enthousiasme spirituel. Ce sont les jeunes de l'Eglise qui ont cette ardeur au cœur. En 2012, notre Père Général, le Père Adolfo Nicolás, S.J. a rendu visite à divers membres du mouvement *Magis*. Des jeunes gens lui ont demandé ce qu'ils devaient faire pour suivre de plus près l'itinéraire *Magis* ignacien. Il a répondu ceci : « Continuez à grandir. Continuez à apprendre. Ne vous arrêtez jamais ». Je souhaite que cet embrasement d'enthousiasmes parmi la jeunesse *Magis* ne s'éteigne jamais. J'espère qu'il brûlera comme lumière pour le monde et comme témoignage de vraie joie, une joie qui jaillit d'une rencontre que des jeunes gens font avec leur Dieu vivant.

Traduction de Anne Stainier



Au-dessus, activités récréatives des jeunes du mouvement dirigé par les jésuites en Pologne.

Inde Réduire la puissance de la tour ou la supprimer

John Rose, S.J.

L'Institut Xavier d'Ingénierie (XIE) à Mumbai, premier collège d'ingénierie dirigé par les jésuites en Inde, se trouve juste à 100 mètres du premier *Rabeja Fortis Hospital* dont l'une des nombreuses spécialités est le traitement du cancer. Un nombre important de personnes de notre faculté, professeurs et étudiants, se plaignaient de fatigue et de douleurs d'articulation, et il ne semblait pas y avoir de cause à cette situation inquiétante dans les environs immédiats, car on prenait pas mal de soin pour qu'ils demeurent non pollués. Alors on remarqua qu'il y avait beaucoup d'antennes pour téléphones portables montées sur des tours sur les terrasses de l'hôpital. Les côtés Nord du Collège recevaient la majeure partie des rayons. Ces soupçons conduisirent XIE à se lancer dans un domaine dépassant considérablement ses simples buts académiques. A peu près à cette époque, il y a deux ans, la communauté jésuite du XIE avait reçu un rapport spécial sur l'écologie, *Guérir un monde brisé (Promotio Iustitiae, n°106, 12/2011)*. Cela donna la conviction qu'il fallait faire quelque chose face à un désastre écologique et sanitaire effrayant, menaçant nouvellement le collège.

Les rapports des divers responsables dans le domaine de l'ingénierie amenèrent rapidement à prendre contact avec le professeur Girish Kumar de l'*Indian Institute of Technology*, Mumbai. Lui et son équipe firent prendre conscience aux professeurs et aux étudiants des dangers de radiation émise par les antennes pour téléphones portables installée sur la tour ; et du manque de volonté politique du Gouvernement fédéral qui était déjà bien conscient du problème sérieux que causaient au moins 5 millions de puissantes tours dans tout le pays. La simple présentation des facteurs liés au problème aurait été hautement technique. Ce qu'il fallait pour lui faire face en réalité était un « commando » d'étudiants convaincus et motivés, qui pourraient employer toutes les ressources que leur compétence était capable de manier, pour éduquer les gens et ensuite les encourager à des actions concrètes. Nileema Lobo, Sacha Sequeira, Kanica Jain et Mason Maladeth, se portèrent volontaires pour relever le défi utilisant leur projet final de l'année conduit sous la houlette du professeur Kumar lui-même se spécialisé dans l'ingénierie électri-



que. Leur slogan : « Réduire la puissance de la tour ou la supprimer. »

La mission principale fut de faire connaître les faits effrayants : dans la seule ville de Mumbai existaient 3.700 tours d'antennes pour téléphones portables, sans parler des répéteurs ou des amplificateurs, dont on disait que près de 1.800 étaient illégaux. Les gens qui vivaient près des tours souffraient de maux de tête, de pertes de mémoire, de fatigue et de douleurs de toutes sortes. Une exposition prolongée semblait augmenter le risque de désordres neurologiques, de tumeur au cerveau et de cancer. Ce qui est inexplicable est que, tandis que l'Inde autorise une puissance de radiation de 450 milliwatts par

La pollution électromagnétique est un des problèmes de notre société moderne partout dans le monde.

Les étudiants de l'Institut Xavier d'Ingénierie, dirigé par les Jésuites à Mumbai (Inde), ont mené avec succès une campagne contre la pollution électromagnétique produite par les nombreuses antennes de mobiles qui se sont multipliées dans la ville ces dernières années.

rayonnement



Les jeunes de l'Institut d'ingénierie de Bombay en Inde, dirigé par les Jésuites, ont entrepris une action décisive contre les antennes tournantes des palais qui joutent l'école et les hôpitaux environnants, en arrivant à sensibiliser les autorités locales et menant une information capillaire dans les journaux.

mètre carré, la plupart des tours dépassent cette limite. Ce qui donne à réfléchir, un milliwatt par mètre carré est seulement considéré par la science médicale comme une *exposition sans danger*. En outre, la limite d'exposition des terrains à la fréquence radio est énorme en Inde: 9,2 watts par mètre carré, tandis qu'en Australie, en Belgique et en Chine, par exemple, c'est seulement respectivement de 2, 1,2 et 0,1. Être exposé à une tour située à 100 mètres, c'est comme se trouver dans un four à microondes pendant 24 heures.

Les terrasses du proche *Raheja Fortis Hospital* était chargées, à la fois, de tours circulaires et rectangulaires, et que davantage de ces dernières étant encore plus dangereuses. Les instruments mesurant la radiation découvriraient des dosages élevés dans les zones où étaient situés les laboratoires des étudiants et des professeurs, au troisième étage, et l'on dut transférer ces laboratoires dans des endroits plus sûres. Une aide précieuse dans toutes les recherches nécessaires pour réaliser les changements en vue de la sécurité fut fournie par Neha, la fille du professeur Kumar, qui avait une spécialisation dans la mesure des radiations en décibels et watts. Précédemment, elle avait aidé des habitants de bâtiments, aux environs de la maison du Gouverneur de l'Etat de Maharashtra et de la pension de famille, Varsha et Sayhadri, dans le quartier chic du Malabar Hill, à faire campagne. Armée de données scientifiques et avec le plein soutien d'une actrice populaire, Juhi Chawla, elle se mobilisa contre la

prolifération soudaine de ces tours d'antennes tout autour d'eux. La publicité et les données sûres, ainsi que l'intervention du Gouverneur lui-même, forcèrent les autorités à les réduire de façon spectaculaire.

Les étudiants engagés dans le « commando » contre ces tours dangereuses pour la santé, purent aussi découvrir les questions sociales et économiques liées à cette réalité. A cause de l'usage répandu des téléphones cellulaires en Inde, leurs coûts étant relativement bon marché comparées à celles des autres pays, les gens qui vivent à une moindre distance des tours reçoivent entre quelque dix mille et dix millions de fois plus de rayonnement que ce qui est nécessaire pour le fonctionnement d'un téléphone cellulaire. Pour maintenir les prix à bas niveau et avoir davantage d'utilisateurs de téléphones, la plupart des lieux élevés possède cinq ou six tours, et un « œil de Nelson » (expression décrivant ce qui est ignoré dans une information indésirable [et rappelant que l'amiral Nelson était borgne]) est volontairement donné pour toutes les affaires louches entre opérateurs de télécom et secrétaires de sociétés de logement pour contourner les règlements et limites déjà fixés par le gouvernement concernant le nombre de tours qui doivent, s'il le faut, être dans chaque bâtiment.

Il n'est donc pas du tout surprenant qu'il y ait en Inde 5 millions de puissantes tours d'antennes pour plus de 900 millions d'abonnés, sur une population totale de 1,2 milliard. Des émetteurs à basse puissance éviteraient le danger des radiations, mais le nombre de tours et de rediffuseurs devrait augmenter considérablement, en proportion avec le coût du déploiement du réseau. Pour comprendre le problème, il faut savoir que dans la plupart des pays il n'y a que deux ou trois opérateurs de télécom, en Inde il y en a au moins douze. Il y a une compétition acharnée entre eux, qui aide certainement à maintenir des prix bas, mais n'écarte pas les dangers pour la santé. La morale et les autres problèmes complexes n'ont pas, cependant, dissuadé les étudiants du « commando » de porter les faits concrets à la connaissance du gouvernement et du public.

Les quatre étudiants ont aussi pris le temps de continuer leur campagne sur des blogs, Twitter et Facebook avec une page sur la *Zone de radiation* avec des cartes des diverses parties de la ville selon les zones : elles sont vertes (sans danger), jaunes (pas tout à fait saines), et rouges (dangereuses). Ils ont bombardé les autorités municipales de Mumbai avec leurs conclusions, qu'ils ont aussi partagées avec les journalistes.

Les statistiques des hôpitaux principaux dans la ville illustrant clairement une augmentation alarmante du nombre de malades de cancer. Une religieuse responsable de l'un des quatre hôpitaux catholiques de la ville a dit à l'un des étudiants : « Je ne connais pas la raison de l'augmentation du nombre des malades du cancer, mais nous avons dû construire un grand bâtiment séparé avec des lits uniquement pour le traitement du cancer ; il y a quelques années, nous avions besoin de peu de lits pour ces malades. » On constate aussi que les oiseaux migrateurs évitent Mumbai, et que l'on y voit rarement ça et là des moineaux autrefois omniprésents.

Pour un emploi plus judicieux du téléphone Portable, les étudiants ont aussi regroupé les points essentiels de ces informations pour les publier dans leur campagne Facebook : on ne doit pas l'utiliser (le portable) plus de 25 minutes par jour et, autant que possible, il faut lui préférer la ligne fixe ; changer le côté de la face lorsqu'on emploie un portable, et ne pas presser le téléphone contre l'oreille ; éviter de l'utiliser lorsque le signal est faible car alors il emploie plus de puissance et les dépôts d'énergie augmentent, et aussi lorsque vos cheveux sont mouillés ou quand on porte des lunettes à monture métallique, car l'eau, comme le métal, sont de bons conducteurs des ondes radio ; pour l'achat de tout nouveau portable, vérifiez si le Taux d'absorption spécifique (TAS) est en-dessous de 1,6 W/Kg ; enfin, les enfants doivent avoir un accès limité aux portables, puisque leurs os sont minces et qu'ils ont un TAS d'ondes radio plus élevé.

Les découvertes des étudiants ont constamment été transmises aux médias et aux autorités municipales. Leurs efforts ont été reconnus et élogiés. L'édition du *Times of India* du 19 décembre 2012 rapportait : « Les opérateurs de télécom de la ville ont retiré 86 tours de mobiles du sommet des bâtiments à la suite de plaintes des résidents sur leur proximité ... Il [le Directeur général de l'Association des Opérateurs des téléphone portables de l'Inde] a dit que les opérateurs ont accepté des actions correctives pour réduire la radiation des tours aux limites permises... L'action consiste principalement à baisser les niveaux de radiation ou à placer les

04 | metro | hindustantimes HINDUSTAN TIMES, MUM
FRIDAY, OCTOBER 12, 2012

Students take up fight against radiation

Why you should care
People living close to mobile phone towers are at the risk of health disorders such as sleep disturbances, headaches, fatigue, joint pains, memory loss etc. Prolonged exposure increases the risk of neurological disorders and cancer.

THE RADIATION ZONE - RED, YELLOW 'N GREEN
Suspect high radiation levels in your area? Act Now. Contact the public helpline (99695 55000) or log on to the Department of Telecommunication (DoT) website www.dot.gov.in and click on the 'Public Grievance- EMF Radiation' link.

«Students working in the laboratory complained of unusual symptoms. After studying theory papers and discussing the topic with experts, we concluded that the health hazards were an effect of exposure to mobile tower radiation», said Lobo.

«What began as a college project soon turned into a campaign, because everyone in the city is vulnerable to the hazards that could be posed by high radiation», said Meledath, a resident of Andheri. «In my locality, residents that have mobile towers fixed on their terrace continue to be agitated because of the high monthly rents that the mobile operators pay», he added.

«We need to work out alternatives to deal with the problem. The first step has to be reduction in the permissible limit for mobile tower radiation emission, which is 450 milliwatts per square metre at present», said Sequira.

tours ailleurs ou à les supprimer. »

Le rapport continue en disant que la Municipalité va seulement autoriser deux tours par bâtiment, et aucune sur les écoles, les collèges et les hôpitaux ou près de ceux-ci. Elle chargera sur son site web l'emplacement des tours illégales pour téléphone portable et les noms de leurs propriétaires. Les étudiants du XIE partagent ce succès implicite de leur campagne avec quelques autres ONG (Organisations non gouvernementales). Ils continueront à s'impliquer avec elles jusqu'à ce que le Gouvernement, pour sauvegarder la santé des citoyens, observe une politique stricte et la fasse respecter. Et ils continuent à alimenter le Raheja Fortis Hospital avec toutes les données collectées sur les machines de contrôle de la radiations du collège. Ses administrateurs, rouges d'embarras, semblent maintenant bien décidés à ne pas être la cause des maladies des patients qui viennent à leur Hôpital.

Traduction de Yves Morel, S.J.

L'initiative des étudiants a eu de larges échos dans la presse. Sur la photo, un article de l'« Hindustan Times », un des quotidiens les plus diffusés en ville.

électromagnétisme

l'Observatoire passèrent à l'Etat.

MALTE

L'artiste Cedric Galea Pirota a choisi le **Collège Saint-Louis de Birkirkara** comme fond d'un timbre. Le nom du Collège se lit clairement derrière le bus. En 1592 les jésuites ont fondé à La Valette le Collegium Melitense. C'était un collège avec une faculté pontificale habilitée à conférer des degrés académiques. Cette première entreprise éducative de la Compagnie de Jésus à Malte a préparé la voie à l'Université de Malte, fondée après l'expulsion des jésuites de Malte sous l'action du Grand Maître Pinto, en 1769. Après une absence de presque cent ans, un groupe de jésuites de Sicile revint à Malte en 1869 pour enseigner au Séminaire de Gozo, tandis



ITALIE

Le timbre-poste veut célébrer les 250 ans de l'**Observatoire astronomique de Brera**. Né comme institution ecclésiastique à l'intérieur du collège des jésuites de Milan, l'édifice provient en réalité d'un monastère de la seconde moitié du XIIIe siècle auquel était jointe l'église Sainte-Marie dans la Brera, aujourd'hui disparue. On enseignait dans le collège les humanités, la théologie et les sciences y compris l'astronomie. Depuis le toit, les jésuites scrutaient la voûte céleste avec de petits télescopes jusqu'à ce que, en 1760, les pères Giuseppe Bovio et Domenico Gerra découvrirent une nouvelle comète. Le succès de la découverte poussa le recteur à fonder un véritable observatoire. Il fit venir exprès de Marseille un astronome expérimenté, le père Louis La Grange, qui fut accompagné dans la mission par un autre jésuite, Roger Boscovich (1711-1787), haute personnalité scientifique, expert en architecture et ingénierie civile. En quelques mois l'observatoire fut prêt et sa terrasse fut équipée de deux coupôles coniques. En peu de temps, l'Observatoire de Brera devint l'institution italienne astronomique la plus importante, où les meilleurs savants se formèrent comme apprentis. Il resta entre les mains de la Compagnie jusqu'à la suppression de l'Ordre en 1773, lorsque le collège et



qu'un groupe de jésuites anglais initia le Collège Saint-Ignace à Saint Julians. Le 8 octobre 1907, à la demande du pape saint Pie X, les jésuites fondèrent le Collège Saint-Louis à Birkirkara. À cette époque, la population étudiante était d'à peine 139 élèves, alors qu'elle s'élève aujourd'hui à plus de mille.

POLOGNE

Quatrième centenaire du **P. Piotr Skarga**. Pour célébrer les 400 ans de la mort du père Piotr Skarga S.J. (1536-1612), le Parlement polonais a proclamé 2012 année rendant hommage à ce jésuite très connu et noble de Pologne. Les postes de ce pays ont aussi émis un timbre en son honneur. Le P. Skarga était prédicateur de la maison royale, enseignant apprécié, grand écrivain, philanthrope, patriote et défenseur de la foi catholique. Il est mort en odeur de sainteté. Pendant la visite du Père Général, le 27 septembre 2012, exactement lors du quatrième centenaire de sa mort, le procès de



béatification a été officiellement ouvert. La peinture du timbre, exécutée en 1864, est de Jan Matejko, peintre polonais célèbre. Elle représente Piotr Skarga prêchant en présence du roi et d'autres hommes politiques.

RÉPUBLIQUE TCHÈQUE

En 2012 la République tchèque a célébré le centenaire du couronnement de **Notre-Dame des Foudres de Hostý**. Svätý Hostýn est le lieu de pèlerinage marial le plus fréquenté de la Moravie et le plus important de la nation après Velehrad. Depuis trois siècles, il est fréquenté par des milliers de pèlerins qui se confient à la Madone venant y chercher consolation. La statue de la Vierge sur l'autel majeur tient dans ses bras l'Enfant Jésus qui lance la foudre contre les Tartares représentés en bas. Ces derniers avaient envahi la Moravie au XIIIe siècle et les habitants s'étaient réfugiés sur les montagnes et dans les bois pour se sauver. Selon la légende, par l'intercession de la Vierge Marie, des foudres accompagnées de pluies du ciel détruisirent le campement des Tartares



Page philatélique

tout en sauvant la population. Sacri pulveres (Saintes poussières), livre écrit par le jésuite Georgius Crugerius en 1669, raconte que par reconnaissance pour le danger évité les fidèles avaient érigé une statue de la Madone sur la montagne de Hostýn. Après le rétablissement de la Compagnie, les évêques tchèques confièrent en 1887 aux jésuites la garde de Hostýn ; ceux-ci après la création de la Congrégation de Svatý Hostýn en 1895 ont continué à collaborer pour préserver le caractère chrétien du lieu et favoriser son développement comme lieu important de pèlerinage et centre culturel.

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

Monseigneur **Francisco José Arnáiz Zarabbdona, S.J.**, est né le 9 mars 1925 à Bilbao (Espagne), mais il est considéré comme l'un des fils les plus compétents de la République Dominicaine, où il est arrivé en 1961. Le pays, dont il a obtenu la citoyenneté, a bénéficié pendant un demi-siècle de ses œuvres comme prêtre, enseignant, pasteur, intellectuel, écrivain, conseiller et ami. Il est entré dans la Compagnie de Jésus, le 30 mai 1941. Pendant ses études il a obtenu un doctorat ès lettres (La Havane, Cuba) en philosophie (Université pontificale de Comillas, Espagne), un doctorat en Théologie (Université pontificale grégorienne, Rome) et des spécialisations en psychologie, psychiatrie et spiritualité ignatienne. Arnáiz avait une expérience importante et vaste dans le domaine éducatif au niveau secondaire et universitaire dans diverses disciplines de sciences hu-

maines, scientifiques et théologiques. Il a participé au Concile Vatican II en qualité de théologien de Mgr Octavio A. Sides, archevêque de Saint-Domingue, et ensuite à de nombreux Synodes des Evêques et à d'autres congrès mondiaux. Auteur de 20 livres, il a écrit plus de 1.650 articles comme collaborateur du journal le Bulletin Quotidien.

SLOVAQUIE

Le service postal slovaque a émis un timbre avec l'image du **Monastère de Skalka**, lieu traditionnel de pèlerinage situé au nord-est de Trenčín sur la rive droite de la rivière Váh. Il fut fondé en 1224 en l'honneur de Saint Benoît de Skalka, ermite qui mourut martyr dans la région, et il fut détruit en 1528. En 1644 il renaît à une nouvelle vie grâce



aux jésuites qui s'occupèrent de sa reconstruction en lui ajoutant aussi en 1745 une église de style baroque avec deux hautes tours, à la place de la chapelle préexistante dédiée à Saint

Benoît et située au point où, selon la légende, le corps de l'ermite fut jeté dans la rivière. Après la suppression de la Compagnie, tout le complexe est devenu propriété de l'Etat et le monastère est passé sous la juridiction de la paroisse de Skalka sur Váhom.

SLOVÉNIE

Le service postal slovène a émis un timbre avec l'image de la cour intérieure de l'ancienne **université des jésuites de Graz**, en Styrie, un des exemples les plus significatifs de l'architecture de la renaissance en Autriche. Elle fut créée en 1585, à la demande du prince Charles II, qui fit venir les jésuites dans la ville afin qu'ils fondent un institut d'études supérieures et s'occupent de l'enseignement. L'université a fonctionné pen-



dant 200 ans. L'édifice était relié à l'église de l'Ordre, aujourd'hui la cathédrale de la ville. C'est là qu'ont enseigné d'éminents savants jésuites, comme Léopold Biwald, Karl Timberger et Paul Guldin, mathématicien suisse connu, auteur du théorème de Pappus-Guldin, formulé la première fois par le géomètre grec Pappus au IIIe siècle avant J.C. Il fut repris en 1600 par le mathématicien suisse Guldin, qui eut une longue correspondance avec Jean Kepler. Il a laissé de nombreux écrits sur les volumes et sur les centres de gravité. Après la suppression de la Compagnie, l'édifice fut destiné à d'autres buts. Aujourd'hui c'est le siège du plus grand séminaire du centre historique de Graz.

Marina Cioccoloni

